

AVANT ET APRÈS

Comédie de mauvaises moeurs,
orchestrée en trois mouvements

par

ARTURO DESPOUEY

Personnages

MONIQUE PERIER
LE COMTE DUCHESNE
DAVE SMITH
MADAME RICAUD
MONSIEUR RICAUD
CHUCK PETERS
SUZANNE LAMOLLE
BETTY SMITH
AGENOR
MME. LAMOLLE
STEVE (UN M.P.)
UN FLIC

L'action de la pièce se déroule entre 1944 et
1953, à Paris et à New York, avec un court
détour à Francfort, où CHUCK PETERS s'installe
après la guerre.

Copyright 1965, 66, by Arturo Despouey
All rights reserved

ACTE I

Premier tableau

Au début de la pièce, un rideau qui représente la façade de l'édifice couvre l'appartement et le restaurant. Ainsi, au premier tableau l'action a lieu dans la rue.

MONIQUE, en "sweater", jupe ultra courte et ultra étroite, chaussures à semelles compensées et boucles d'oreilles en pierres de couleur, entre à gauche, en même temps que DUCHESNE, à droite. Il porte un complet gris "Prince de Galles" dont les larges pantalons et les non moins larges revers son représentatifs de la mode d'alors. Tout en DUCHESNE imite le genre anglais, commençant par l'allure - la tête légèrement rejetée en arrière et la colonne vertébrale droite - mais malgré cela il y a quelque chose de méditerranéen et de légèrement semite dans le regard aux lourdes paupières et le sourire mélancolique toujours suspendu à ses lèvres, qui augmentent encore ses 45 ans.

MONIQUE est brune, grande, les jambes longues, le nez un peu retroussé, la bouche pleine et sensuelle. Malgré ces proportions elle a un petit air d'oiseau, comme presque toutes les Parisiennes: mouvements légers, parler parfois aigu et un sourire souvent artificiel, mais c'est une créature tellement splendide dans la plénitude de ses trente ans, qu'on prend quelque temps à se rendre compte de ces petits handicaps.

En voyant MONIQUE, DUCHESNE enlève son chapeau de feutre mou.

DUCHESNE

Bonsoir, madame.

MONIQUE

(indignée en le voyant arriver) Comment osez-vous?

DUCHESNE

Oser quoi, madame?

MONIQUE

Mettre le nez dehors, Monsieur le Comte. Voilà dix jours que les Allemands ont filé. Vous en avez du toupet!

DUCHESNE

Vous voulez dire, de l'endurance. Finis les pas martiaux des vrais soldats d'une véritable Armée! Les nouveaux occupants traînent leurs bottes d'une telle façon! Nos pauvres rues deviennent de plus en plus semblables au "Mecca Dancing" de Londres.

MONIQUE

En ce qui me concerne, les Américains peuvent danser jusqu'à Berlin s'ils le veulent; ils sont venus nous libérer, non seulement des Nazis, mais de ceux qui ont trafiqué avec eux.

DUCHESNE

Madame, permettez-moi de vous dire que mes affaires avec la Kommandatur

DUCHESNE (suite)
étaient très claires. Parfaitement! Etant chargé de la distribution des aliments pour la zone de Paris - un honneur que personne n'aurait rêvé de refuser - j'ai dû avoir des contacts avec eux deux fois par semaine.

MONIQUE
Méfai, mais ne vous fatiguez pas à me donner des explications. Il me suffisait de coller l'oreille au mur pour savoir en quoi consistaient ces contacts.

DUCHESNE
(amusé) Vraiment! Vous n'allez pas me dire maintenant que vous étiez dans la Résistance!

MONIQUE
Hélas, non, monsieur; je n'ai jamais eu assez de courage. Souriez tant que vous voudrez; le jour de votre jugement est arrivé, et vous ne le savez que trop bien. Soyez certain que si personne ne vous dénonce, je le ferai moi-même!

DUCHESNE
Quelle expression ravissante vous avez quand vous dites quelque chose de moche, comme tout à l'heure.

MONIQUE
(furieuse) Oooh!

DUCHESNE
Mais voyons un peu, madame. Comment oseriez-vous attaquer un comte qui, du côté maternel, aurait pu être un prince! Que croyez-vous que puisse être la sentence du tribunal? Auriez-vous oublié le respect superstitieux - que dis-je le respect, la vénération! - qu'une solide démocratie comme la nôtre a pour les titres nobiliaires?

MONIQUE
Vous pouvez être certain qu'avant que les Français se chargent des ces tribunaux, vous devrez comparaître devant les Américains.

DUCHESNE
Mieux encore, madame! Vous ne savez donc pas que les Américains ont un respect superstitieux pour quelques centaines de mille francs bien répartis, surtout quand ils peuvent les appeler "butin de guerre"?

MONIQUE
Taisez-vous! Je suis dégoûtée de vous entendre parler de cette façon.

DUCHESNE
Et moi, je suis ravi de vous voir! Si pour vous avoir en face de moi il n'y a pas d'autre moyen que d'aller devant un Tribunal, eh bien, comptez

DUCHESNE (suite)

sur moi.

MONIQUE

Ne croyez pas, monsieur, que ce sont des menaces en l'air.

DUCHESNE

J'espère bien que non. Je sais que vous avez de grands principes et beaucoup de ce qu'on appelle "courage moral". Je ne doute pas que vous le feriez, même si devant le tribunal on fait allusion à certains autres contacts que vous avez pu avoir avec l'ennemi. (En la regardant fixement, avec un sourire) Ou auriez-vous peut-être une idée assez simpliste de la vie en pensant que ces contacts ne vous compromettaient pas car les officiers enlevaient d'abord leur uniforme?

MONIQUE s'avance vers lui et lui donne une gifle sonore. Il porte la main à son visage.

Madame, j'aime tellement les femmes, en général, et vous, en particulier, que je vais vous dire, au risque de passer par un masochiste, que votre soufflet m'a produit une sensation vraiment inoubliable. Merci!

MONIQUE lui tourne le dos. Elle se retourne ensuite vers lui et lui dit en élevant la voix:

MONIQUE

Vous me dégoutez!

Elle continue son chemin jusqu'au coin de la rue et entre dans le restaurant. De la droite apparaît un accordeur éoniste qui joue le refrain de la valse leit-motiv de la pièce et disparaît par la gauche. DUCHESNE boutonne lentement sa veste et sort à droite tandis que les lumières s'éteignent jusqu'au lever du rideau - qui est transparent - et elles se rallument ensuite sur le restaurant.

IIe. TABLEAU

Un comptoir, et deux tables placées près de la fenêtre donnant sur la rue; c'est le "Relais des Resquilleurs", royaume de Monsieur et Madame Ricaud. Lampes en forme de globes, qui à d'autres époques, cachaient les becs de gaz. Derrière le comptoir, couvert de zinc, un miroir sali par le temps, en partie caché par des étagères de bouteilles. Sur le mur, une peinture conventionnelle d'un alpiniste qui glisse sur une neige sale des montagnes de Haute-Savoie. Nappes à carreaux sur les tables, chaises solides et ordinaires. Au fond, à droite du comptoir, le coin du bistrot qui, à ce moment là, est dans l'ombre; on y devine une autre table flanquée des mêmes chaises.

C'est la fin de l'après-midi d'un jour radieux de septembre - la rue est encore pleine de soleil - mais Madame RICAUD a déjà allumé les bougies placées dans plusieurs bouteilles qui sont, pour l'instant, la seule illumination du lieu.

Au lever du rideau, nous revoyons MONIQUE au moment où elle s'assoit à la table de droite près de la porte du restaurant. Madame RICAUD s'approche pour la servir. La patronne a la quarantaine passée, mais paraît plus de cinquante. A son sens pratique naturel, s'y ajoute des bonnes manières tellement commerciales qu'elles restent toujours peu convaincantes. Solide, oui, elle l'est, et dans tous le sens. Elle a une faiblesse toute particulière pour les coiffures d'après la grande guerre, c'est-à-dire, un amoncellement de cheveux sur le front et deux bandeaux légèrement ondulés qui lui couvrent les oreilles. Quant au nœud de velours noir qui entoure son cou et qui date de temps encore plus anciens, il sert à cacher une ride qui, comme un coup de poignard, va d'un côté à l'autre de son cou.

MADAME R.

Ne ne parlez pas des Américains. Quels drôles de types! Vous avez remarqué comme ils sont blancs et roses? Et comme ils sont propres! Ça vous dégoûte un peu de les voir si astiqués; on dirait qu'ils prennent un bain tous les jours.

MONIQUE

C'est justement ce qu'ils font.

MADAME R.

Pas possible! Ils ne savent donc pas que c'est mauvais pour la peau d'utiliser de l'eau et du savon en des quantités exorbitantes?

MONIQUE

(souriant) Ils ont l'air de ne pas le savoir.

MADAME R.

Et oui, si c'était seulement la peau, mais ça peut atteindre les organes internes de l'homme! Et ils ne le savent pas! Il faut voir comme ils sont ignorants, ces étrangers! Ça explique leurs attitudes bizarres, parfois. (Sur un ton confidentiel) Je dois vous dire que, sur trois Américains qui arrivent ici, un me prend dans ses bras et m'embrasse sur les joues en disant que je ressemble à sa tante Agathe ou à sa cousine Evelyne.

MONIQUE

C'est vrai? Je trouve ça très sympathique!

MADAME R.

Bah, ils sentent tous le poupon. Et encore, s'il fumaient du tabac noir! Mais nous sommes en été et ils ne transpirent même pas. C'est drôle, quand on pense qu'ils ont inventé l'expression "sex-appeal". Ils ont beau vous prendre dans leurs bras, on n'a pas l'impression que ce sont des hommes. (MONIQUE se met à rire) Mais oui, Madame Perrier, riez, riez, moi mon opinion, c'est que l'hygiène a ses limites!

Le rire de MONIQUE s'amplifie.

Une autre chose. Vous avez remarqué, quand une fille passe dans la rue, comment ils se mettent à imiter le hurlement d'un loup?

MONIQUE

Oui, mais dans leur argot le loup est un conquérant. Ce hurlement signifie qu'ils ont envie de faire la conquête de la fille.

le MADAME R.

Alors, pourquoi ne lui disent-ils pas au lieu de hurler? Vous ne voyez pas qu'ils sont fous? (En lui jetant un regard significatif) De toute façon, est-ce que ça vous sert à quelque chose, de connaître les autres peuples et les autres mondes?

MONIQUE

(en finissant son verre de pernod) Cela m'empêche de commettre des erreurs, Madame Ricaud.

MADAME R.

Eh bien, moi, cela me suffit de me sentir d'ici et d'être née ici. (En lui faisant un clin d'œil pour adoucir le chauvinisme de sa déclaration) Vous ne trouvez pas que de naître parmi un peuple si intelligent est déjà un signe d'intelligence en soi?

MONIQUE sourit, en remuant la tête. Monsieur RICAUD arrive et s'installe derrière le comptoir. C'est un homme d'environ 50 ans, sanguin, fort, une grosse moustache de policier et des mouvements nerveux. Avec ses clients il est moitié cordial, moitié solennel.

MONSIEUR R.

Amélie, tu as bien réfléchi? (Madame RICAUD fait un signe affirmatif) Alors, c'est pour quand?

MADAME R.

Je n'ai encore rien décidé.

MONSIEUR R.

(d'un ton un peu fâché) On pourrait dire que c'est la femme en général qui est la première intéressée à ce que ses relations avec un homme soient respectables et respectées.

MADAME R.

Nein, nein! Ehestand, wehestand!

MONSIEUR R.

(regardant autour de lui d'un air de conspirateur) Chut! Tu es folle! Après trois mois de leçons d'Anglais avec le linguaphone, tu parles encore Allemand?

MADAME R.

Fout-moi la paix, veux-tu?

MONSIEUR R.

Ah! Je crève de fatigue. Mon foie m'en fait voir de toutes les couleurs.

MONSIEUR R. (suite)

Dès que je cesserai d'être ton ami pour devenir ton époux, j'aurai le droit d'être aidé par un homme plus jeune que moi, qui puisse partager certains efforts. C'est traditionnel, et surtout c'est logique, n'est-ce pas?

MADAME R.

Ah, parce qu'en plus de nous marier, tu veux que je prenne un ami?

MONSIEUR R.

(haussant les épaules) Et... il faut faire les choses comme il faut!

MADAME R.

Et, comme à ce qu'il paraît, tu as déjà pensé à tout... est-ce que tu as désigné cet admirateur?

MONSIEUR R.

J'ai pensé à Agénor.

Madame RICAUD éclate de rire, et lui continue à être fâché.

Qu'est-ce que tu as à dire contre lui? Pourquoi ris-tu comme ça?

MADAME R.

Chut... le voilà.

AGENOR entre à droite avec une bicyclette. C'est un Alsacien d'environ 20 ans, blond, rougeaud, de taille moyenne, une musculature exceptionnelle et une tête carrée. Ses gestes sont mécaniques et d'une impassibilité presque totale; mais il y a chez lui quelque chose de patétique et de touchant.

AGENOR

Bonsoir, patron.

MONSIEUR R.

Good evening.

AGENOR

Pardon, M'sieu Ricaud. Good evening.

MADAME R.

Pourquoi es-tu en retard?

AGENOR

J'ai trouvé un autre travail, bon et bien payé, dans un night club.

MONSIEUR R.

Dans un night club, toi, allons donc! Pour être garçon dans un night-club, il faut avoir de l'expérience, du style, un je ne sais quoi... On ne réunit jamais tout ça à vingt ans.

AGENOR

Mais ce n'est pas comme garçon! On m'a engagé pour faire de l'électricité.

MADAME R.

Pour faire quoi?

AGENOR

Pour faire de l'électricité, madame. C'est moi qui dois donner le courant alors que Paris n'a pas suffisamment de charbon.

MONSIEUR R.

(en riant crescendo) Ha, ha, ha, HA, HA! (Devenant sérieux tout d'un coup) Et comment vas-tu t'arranger pour faire ça?

AGENOR

En pédalant sur ma bicyclette de onze du soir à trois heures du matin.

MADAME R.

Mais mon p'tit, tu vas te tuer à la tâche!

AGENOR

Je ne suis pas si bête que ça, Madame Ricaud. (Il soulève une jambe et la plie) Touchez moi ça un peu.

Madame RICAUD touche et se met à rire comme si on la chatouillait.

MADAME R.

Formidable, c'est du fer!

Elle regarde Monsieur RICAUD avec intention.

Tu sais, cette idée du mariage n'est pas si mal, après tout!

MONSIEUR R.

Ah bon, tu commences à comprendre!

CHUCK entre d'une façon intempestive à droite, suivi de DAVE. Le premier est l'adjoint du deuxième dans un service de relations publiques des Forces Armées Aériennes américaines. Ils ont été tous deux auparavant des pilotes de guerre. CHUCK est un jeune homme d'environ 23 ans, près de l'embonpoint. Il a les cheveux blonds coupés en brosse, et sourit en montrant des dents qui dépassent légèrement. Il a des yeux bleus où l'on lit une innocence invraisemblable.

DAVE est capitaine dans les Forces Aériennes, il a 32 ans environ, et il est grand, mince, brun, souriant et plein de cette fantaisie propre aux agents de publicité américains. Son regard vif, sa belle dentition et la coupe de son uniforme ont fait des ravages parmi les femmes partout où il est passé.

CHUCK

(embrassant Madame RICAUD) Bonsoir, ma chère amie.

MADAME R.

(à MONIQUE) Au moins celui-ci sent le whisky, c'est déjà quelque chose.

CHUCK se retourne, regarde MONIQUE et se met à hurler comme un loup. MONIQUE rime à gorge déployée.

CHUCK
(à Madame RICAUD) Qu'est-ce qu'on peut boire ici?

DAVE
Ah, non. Ça, non. Tu ne boiras rien. On est entré ici pour manger et surtout pour échapper à la police militaire. En plus, c'est toi qui payeras les frais, et tu vas voir ce qu'il t'en coûtera.

CHUCK
Qu'importe! Nous sommes à Paris! La ville de l'amour, du cancan, du champagne! Paree-whoopée!

CHUCK fait un salut de la main à MONIQUE en remuant les doigts.

MADAME R.
Je sais que pour votre ami, rien (du moins pour le moment); mais vous me permettez de vous offrir un apéritif au nom de la maison?

DAVE
Merci beaucoup, madame.

MONIQUE donne un coup avec son sac sur la table et DAVE se retourne pour la regarder. En secouant rapidement la tête, elle lui fait signe de ne pas accepter l'offre.

MADAME R.
Que désirez-vous? Un petit Cinzano, un Martini? Un Dubonnet peut-être?

DAVE
En y réfléchissant, je crois que je ne prendrai rien.

MADAME R.
Un Amer Picon alors? Ou plutôt une coupe de champagne?

DAVE
Non, vraiment merci. Vous savez, on ne sait jamais quelle est la goutte qui fait déborder le vase.

MADAME R.
Ah je vois! Mon capitaine est amateur de figures rhétoriques, hein? Celle-ci ne pouvait pas tomber mieux.

CHUCK
(à MONIQUE) You're beautiful, beautiful!

MONIQUE
Thank you very much, sir. (Elle lève son verre et boit)

DAVE
(à voix basse) Lève-toi, espèce de brute!

CHUCK
(pendant qu'il s'incline pour répondre au geste de MONIQUE) Si je me lève, nous tombons tous les deux et la table avec!

DAVE
Ah mon Dieu, on dit bien que celui qui se couche avec des enfants se réveille...

MONIQUE
(parlant le plus bas possible) Mon capitaine, quand on vous offrira quelque chose, dites toujours non. Une seule chose gratuite, et la note vous revient à plus du double.

DAVE
Merci, madame.

MONIQUE sourit à CHUCK. AGENOR apparaît venant du fond et s'approche de la table de MONIQUE.

AGENOR
Bonsoir, madame.

MONIQUE
Bonsoir, Agénor. Tu as l'air content ce soir.

AGENOR
Oui, madame. Vous savez, on vient de m'engager pour faire de l'électricité.

MONIQUE
De l'électricité? Mais c'est extraordinaire. Et comment vas-tu faire?

AGENOR
(se touchant la cuisse) Avec ça. Touchez, madame.

MONIQUE
Je peux?

AGENOR
Mais oui, touchez en toute confiance!

MONIQUE palpe la forte musculature des jambes du cycliste.

MONIQUE
Félicitations. C'est vrai qu'il suffit de toucher pour qu'un courant électrique vous parcourt le corps.

AGENOR
(en riant et devenant rouge) Mais madame, ce n'est pas comme ça que je la fais, vous le savez très bien!

CHUCK
(confidentiellement à DAVE) Tu as vu comment notre voisine a touché la
cuisse du garçon? C'est une ville formidable, formidable!

DAVE
Laisse-la tranquille, c'est une femme sérieuse.

Trois coups violents sont frappés à la porte. AGENOR
part en courant vers le fond et Madame RICAUD déplace
en même temps les deux tables et les réunit comme si
ses trois clients étaient ensemble.

MADAME R.
(élevant la voix pendant qu'elle prépare la scène) Agénor! Viens, ouvre
la porte! C'est sûrement la police militaire! Mais ici il y a deux offi-
ciers, il ne faut pas s'en faire!

DAVE, horrifié, se prend la tête tandis que Madame
RICAUD occupe la place de CHUCK. AGENOR est revenu
en scène et a ouvert la porte. Entre un M.P., casque
blanc et ceinturon en toile cirée blanc, gâstres de
la même couleur. C'est un homme grand aux larges
épaules qui dépasse facilement DAVE de trois à quatre
centimètres; une vraie armoire normande.

M.P.
(parlant à quelqu'un dehors) Toi, Red, surveille la porte. Moi je vais
voir ce qui se passe ici.

Il entre et regarde autour de lui. Ce qu'il voit ne
le surprend pas autant qu'à Madame RICAUD et DAVE,
mais augmente son irritation. MONIQUE a poussé CHUCK
sur son giron et s'est mise à l'embrasser fougueuse-
ment.

Ah, magnifique. Voilà les flagrants délits qui me plaisent le plus: deux
officiers en train de manger dans un restaurant de marché noir et frater-
nisant à qui mieux mieux; une vraie orgie de l'époque des tsars!

Le M.P. se frotte les mains. AGENOR part doucement
sur la pointe des pieds et sort par le fond.

MADAME R.
Vous vous trompez, Monsieur le Policier.

M.P.
Je me trompe, n'est-ce pas? (En montrant MONIQUE et CHUCK) Vous allez me
dire maintenant que ces deux-là sont frère et sœur?

MADAME R.
Pas exactement, Monsieur le policier, mais Madame Périer connaît ce gar-
çon depuis qu'il était comme ça.

Elle étend la main à un demi-mètre de distance du sol.

M.P.
Ils ont bien grandi depuis, hein? (En voyant que le baiser continue) Ça alors!

DAVE
Je vous donne ma parole que c'est un dîner d'amitié, un dîner absolument privé, Sergeant Mc.Kay.

M.P.
(fronçant les sourcils) Comment savez-vous mon nom?

DAVE
Mais, Dieu des dieux et ciel des cieux!

M.P.
Surtout n'essayez pas de m'impressionner avec vos exclamations françaises!

DAVE
STEVE! Steve Mc.Kay! C'est pas vrai!

STEVE
(En le reconnaissant) Ça par exemple! Dave Smith! Comment vas-tu? (Regardant CHUCK et MONIQUE) Tu crois que cette belle au bois dormant va revenir un jour à la vie?

CHUCK, toujours dans les bras de MONIQUE, n'a pas pu voir le visage de STEVE et lui fait un salut de la main.

Ils ont dû grandir ensemble, sans aucun doute; seul un gars élevé à Paris peut résister à un "clinoh" d'une telle durée.

DAVE
Steve, tu vas quand même prendre un verre avant de partir?

STEVE
(vraiment piqué) Mais ne vois-tu pas que je suis en service?

DAVE
Bien sûr. Quel est ton jour de libre, alors?

STEVE
Le vendredi.

DAVE
Bon. Vendredi prochain, tu viendras me chercher à sept heures au Ritz.

STEVE
D'accord.

DAVE
Bonne nuit, mon vieux.

STEVE
(se mettant au garde à vous) A vendredi, Capitaine Smith.

Il sort. Madame RICAUD et DAVE se regardent en silence pendant quelques secondes. Ensuite, elle se lève et sans dire un mot va refermer la porte donnant sur la rue. DAVE pousse un soupir, et éponge la sueur de son front.

MONIQUE soulève CHUCK par les revers et en le soutenant d'une main, lui donne de l'autre une retentissante paire de gifles.

Les lumières s'éteignent tout d'un coup. De droite à gauche l'accordéoniste promène sa valse, suivi d'un projecteur. Ensuite les lumières se rallument lentement sur une pièce de l'appartement de MONIQUE, située, comme nous l'avions dit, à gauche du restaurant.

IIIème TABLEAU

Dans le fond, au centre, une porte; à gauche dans l'angle formé par les deux murs, une poêle en faïence comme on en voyait encore souvent à Paris à cette époque. Au fond, à droite, un rideau qui couvre l'entrée d'une chambre à coucher intérieure. Au premier plan, un large divan, et à côté une petite table ronde recouverte de velours rouge sur laquelle il y a une lampe, un vase avec des fleurs et, sur un plateau en émail, une boîte de cigarettes, une boîte de peintures et une palette. Au centre de la chambre, un petit lustre, et sous le lustre un chevalet où reposent quelques dessins de costumes historiques.

MONIQUE et DAVE entrent en traînant CHUCK, la première par les pieds, et le second par les bras.

CHUCK

(riant comme un fou) Dave, enlève tes mains de là, vite! Tu me chatouilles!

DAVE

Si je les retire, ta tête ira heurter le sol, espèce d'idiot!

CHUCK

(continue de rire) Essaie un peu plus bas, veux-tu? Je ne peux pas supporter qu'on me chatouille! J'adore ça!

DAVE le prend par la taille.

MONIQUE

Le mieux ce sera de le mettre au lit tout de suite, là-dedans.

DAVE

Vous allez faire ça pour cet énergumène? Laissez-le donc; ne vous dérangez plus pour lui.

MONIQUE

(lâchant les pieds de CHUCK) Mais, vous mêmes, vous avez pris des risques pour moi sans me connaître.

DAVE

Si on avait su qu'on le faisait pour vous, on serait déjà pleins de décorations!

CHUCK

Aïe, aïe! Je m'enfonce dans le vide! Mon Dieu! Dave, prends-moi par la jambe, aide-moi! Ne vois-tu pas que je m'enfonce?

DAVE

(le relevant par les épaules et le mettant par terre, le prend par les bras et le tire en dehors de la scène après avoir pris la précaution de lever le rideau du côté droit) Va-t'en au diable! (Déjà dehors) En voilà une façon de finir une première nuit à Paris!

MONIQUE, une fois seule, se dirige vers la glace placée au-dessus du poêle pour retoucher sa coiffure. Trois ou quatre seconds après, DAVE rentre par le côté droit.

Vraiment, madame, votre hospitalité est touchante.

MONIQUE

De la prudence! Ce n'est que de la prudence. Je suis sûre que les M.P. qu'on rencontre sur le chemin du Ritz ne sont pas tous des ex-employés de papa.

DAVE

Non, naturellement. Ecoutez, madame. Je regrette que Chuck ne soit porté de cette façon.

MONIQUE

Asseyez-vous donc.

DAVE

Non, merci. Il est déjà deux heures du matin et j'ai un bon bout de chemin à faire à pied. J'espère que Chuck ne vous dérangera pas.

MONIQUE

Ne vous en faites pas. Ce soir votre copain est hors de combat. Et demain, quand il se réveillera, je serai déjà loin, dans la campagne, cherchant à droite et à gauche de quoi manger.

DAVE

C'est la première fois de sa vie qu'il se saoule, vous savez.

MONIQUE

C'est vrai?

DAVE

Je vous le jure. Et ce n'est pas la seule de ses virginités.

MONIQUE

Les femmes aussi? En Amérique, avec la liberté qu'il y a chez vous? Quel âge a-t-il donc?

DAVE

Ving trois ans, je crois.

MONIQUE

Incrovable! (Pause) Incroyable... et même presque touchant.

DAVE

(se râclant la gorge) Touchant? Pourquoi?

MONIQUE

J'ai fait mes études à Londres; mes parents m'y ont envoyée à douze ans; mais une fois que je me suis convertie en une personne capable d'une solide discipline municipale, en un être plein de principes, je suis venue à toute vitesse à Paris pour me défouler! Il n'y a rien de plus stimulant que ce qu'on appelle le péché - ou de plus édifiant, ne croyez vous pas?

DAVE la regarde ironiquement, comme s'il voulait répondre: "Tu te paies ma tête!" Il y a une petite pause, à la fin de laquelle ils soupirent tous les deux à l'unisson.

Je n'ose pas vous offrir un café. Celui que j'ai acheté la semaine dernière, c'est de la graine de tournesol grillée avec de la chicorée.

DAVE

Mon Dieu!

MONIQUE

On dit que la chicorée a des effets purgatifs puissants, c'est déjà quelque chose, non?

DAVE

Merci bien... Mais je marche comme un horloge.

MONIQUE

(riant) Enfin vous parlez comme un Français! Bravo! A bas la pudibonderie et l'hypocrisie puritaines!

DAVE

(rit) Mon Amérique n'est pas aussi puritaine que vous pouvez le croire. Vous la connaîtrez un jour, mais ne vous attendez pas à trouver dans la rue ces monuments ronds en fer qu'on voit encore ici; je veux dire, ces machins où les messieurs entrent pour causer un instant avec la mère Nature.

MONIQUE

(souriant) J'espère bien que non! Mon Capitaine, un cognac pour reprendre des forces, ça vous ne me le refuserez pas. (Elle se lève et sort deux verres) Asseyez vous un instant, je vous en prie.

DAVE

(en s'asseyant) Merci beaucoup.

MONIQUE

Dave... Le jour où vous êtes arrivé à Paris...

DAVE

Ce jour-là, je suis tombé définitivement amoureux des Parisiennes. (Il prend un verre de cognac des mains de MONIQUE et le lève) Aux Parisiennes.

MONIQUE

Merci.

DAVE

(se touchant le front) Jamais je ne pourrai oublier l'extraordinaire spectacle de ces fines et exquises créatures marchant en sautillant dans la rue de Rivoli avec leurs chaussures à hauts talons et ces turbans qu'elles portent maintenant. Les balles allemandes, venant du haut des maisons, pleuvaient drues et nous, nous avançons comme des tortues dans nos jeeps, mais elles! elles marchaient comme si c'était une pluie de confetti!

MONIQUE

Et à chaque fois que la pluie de balles cessait, il y avait une pluie de baisers. Je sais. Je n'étais pas là, mais je le sais.

DAVE

Puis-je me permettre de vous demander, pourquoi n'étiez-vous pas là?

MONIQUE

C'était la fin de quatre années affreuses. A vrai dire, ce jour-là j'étais fatiguée et dégoûtée de tout. Cet accueil des Américains - avec baisers et tout - m'avait semblé de l'opéra-bouffe. Aujourd'hui je le regrette, j'aurais dû y aller.

DAVE

Ne vous en faites pas; avec un peu d'imagination on peut revenir douze jours en arrière. Voilà, je suis dans ma jeep, les trois toitûres prochaines sont dégagées de franc-tireurs et moi, je crève d'envie de recevoir un vrai accueil parisien. (Il étend les bras) Les Américains sont arrivés! Voici votre libérateur!

MONIQUE

(se jetant dans ses bras) Merci, merci mille fois, mon Capitaine!

Elle lui donne un baiser que, sans avoir la durée de celui de CHUCK, peut également couper le souffle. DAVE ferme les yeux et s'accroche à MONIQUE comme un électrocuté,

DAVE

(une fois fini le contact électrique) Ouau!!

MONIQUE

Et qu'est-ce que c'est que ça? Avant d'embrasser vous hurlez comme des loups et après, vous aboyez comme des chiens?

DAVE
(souriant) Mon, "ouau" est une expression très à la mode dans mon pays. Ça veut dire "du tonnerre" ou quelque chose comme ça. Nous adorons les onomatopées, ça doit être l'Indien qui sommeille en nous.

Il la saisit par les bras pour l'obliger à rester tranquille et lui passe la langue sur les lèvres, comme un chien qui fait la fête à sa maîtresse.

Le meilleur goût de tous les rouges! Yam yam yam! (MONIQUE rit) Je vous jure que ça n'a jamais été si bon dans la rue de Rivoli:

MONIQUE
Alors je suis heureuse, mon capitaine.

DAVE
Merci, Monique. Merci pour cette soirée inoubliable.

MONIQUE
Mais la soirée ne fait que commencer!

DAVE prend son kôpi, se dirige vers la porte et l'ouvre.

DAVE
Pas pour moi. Je regrette, mais je dois être à 7 heures à Orly. Bonne nuit, Monique.

MONIQUE
Dave...

DAVE
Mais je vais vous revoir, bien entendu!

MONIQUE
Te revoir. Après ce baiser, le moins qu'on puisse faire est de se tutoyer pour de bon.

DAVE
Bon, te revoir, alors.

MONIQUE
Dave...

DAVE
De nouveau, merci.

MONIQUE
C'est moi qui te remercie pour le dîner.

DAVE
Et merci aussi pour ce que tu fais pour Chuck.

MONIQUE
Il doit bien ronfler maintenant. On voit bien que les Américains aiment beaucoup dormir, c'est leur sport préféré. Et voilà pourquoi, entre le sommeil et les jus de fruits, vous avez tous un teint de rose.

DAVE

(rit) Flattouse!

Il se met au garde à vous et tout de suite ouvre la porte et s'en va.

MONIQUE

(à voix basse, une fois DAVE sorti) Imbécile! Il n'a même pas vu que je lui ai dit ça avec rage!

Une pause. Elle se dirige vers la porte, l'ouvre et dit à haute voix:

Imbécile! Imbécile!

Elle ferme la porte avec furie.

Mais qu'il est beau garçon! Min Dieu!

Blackout. L'accordéon joue maintenant une autre partie de la même valse. Un projecteur fait ressortir l'accordéoniste immobile sur la droite. Les lumières commencent à se rallumer lentement pour faire place au tableau suivant.

IVe. TABLEAU

On est encore dans l'appartement de MONIQUE. Il est un peu moins de midi de la matinée suivante. La scène est vide. On entend trois coups frappés à la porte du fond.

SUZANNE

Monique! Monique! (Elle ouvre la porte en entre) Tu es là? Monique!! (On entend bailler comme un lion) Oh, mon Dieu! Elle paraît si distinguée quand elle est dans le monde! (Elevant la voix) MONIQUE!!

SUZANNE est une blonde mémorable. Malgré sa carrure de Diane, l'or de ses cheveux lui donne un air fragile, et son sourire et sa grâce forment un tout irrésistible. Elle est dans la pleine beauté de ses 20 ans, et on voudrait la voir figée ainsi pour toujours.

CHUCK soulève le rideau et se présente devant SUZANNE dans un état qui est loin d'être celui d'un militaire comme il se doit. Cheveux ébouriffés, la chemise fripée d'où pend une cravate au noeud défait, un pied nu et l'autre avec une chaussette verte de son uniforme.

CHUCK

Hullo! Je veux dire, bonjour! (Il la regarde mieux, et son ton s'anime) Bonjour!!! (Il lui sourit) Lieutenant Chuck Peters, des Forces Aériennes Américaines, pour vous servir.

SUZANNE

Pardon, monsieur.

CHUCK

Pardonnez-moi, mademoiselle, mon accent est très mauvais.

SUZANNE

En tout cas, il n'est pas pire que mon anglais.

CHUCK

Bah, une fille comme vous, a-t-elle besoin de parler?

SUZANNE

Comment donc! Un bon vocabulaire est indispensable à Paris. Que peut bien faire une fille de mon âge, sans culture?

CHUCK

(avec intention) Que peut-elle faire? Oh la la! Vous n'en avez pas une idée?

SUZANNE

(d'un ton légèrement offensé) Où est Monique?

CHUCK

Où est qui?

SUZANNE

Monique, Monique Fériet, la personne qui occupe cet appartement.

CHUCK

Je suis dans un appartement? Tiens! (SUZANNE rit) Que voulez-vous, hier c'était ma première nuit à Paris, nous avons commencé à boire, et puis on a bu et bu et bu jusqu'au moment où j'ai perdu mes esprits. Et je suis vraiment honteux. Sauriez-vous, mademoiselle, par quel hasard je suis arrivé jusqu'ici?

SUZANNE

Je ne sais pas... mais je crois le deviner.

CHUCK

(riant mais rougissant) Ne vous moquez pas de moi. Je ne vous demande qu'un petit détail.

SUZANNE

(toujours en plaisantant) Monsieur. Les détails sont toujours superflus. Mais peut-être pensez-vous, comme Voltaire, que le superflu est absolument nécessaire?

CHUCK

Mon Dieu, avec ces yeux-là, ces cheveux-là et ces... (il avale sa salive) vous citez Voltaire? Bravo pour les Parisiennes. Elles sont merveilleuses!

Il rit comme si on le châtouillait.

Quel pays!

SUZANNE

Vous dites ça pour que je vous retourne le compliment. Comme disait La Rochefoucauld: "On ne loue d'ordinaire que pour être loué".

CHUCK

Qui était cette La Rochefoucauld, quelque chanteuse?

SUZANNE

(rit) Non, c'était un duc, et bien masculin celui-là.

CHUCK

La Rochefoucauld, un homme? Sans blague! (Il rit) Vous voyez! En France on change toujours le sexe de toutes les choses!

SUZANNE

Comment le savez-vous? En Anglais, à ce qu'on me dit, tout est neutre.

CHUCK

Je le sais parce que j'ai fait trois ans d'espagnol à l'Université de l'Arizona. Puis nous sommes descendus à Piccadilly, et en écoutant certaines de vos compatriotes qui se promènent là tout le temps j'ai appris qu'en France et en Espagne les choses ont des genres différents. Un des deux pays doit être très louche. Pourquoi le lait est-il masculin pour vous, et la glace féminine? Pourquoi n'avez-vous pas encore décidé le genre du Coca-Cola? Jusqu'à présent c'est un hermaphrodite: "Le Coca-Cola", "la Coca-Cola". Et maintenant vous me dites que La Rochefoucauld est un homme! (Une pause) En tout cas, vous êtes une femme, Dieu merci. Comment vous appelez-vous?

SUZANNE

Je m'appelle Suzanne. Suzanne Lamolle, monsieur.

CHUCK

(pendant qu'il se coiffe devant la glace, répète chaque syllabe comme si c'était des vers de Cole Porter) Su# zanne La-molle. (Un sourire malin) C'est vrai? Vous êtes vraiment molle? Tsk, tsk.

SUZANNE aperçoit une lettre placée contre le vase de la table ronde. Elle la prend.

SUZANNE

(lisant l'enveloppe) "Au monsieur qui a passé la nuit dans la chambre d'amis". Ça doit être pour vous.

Elle lui donne la lettre.

CHUCK

Vous permettez? (Regardant l'enveloppe) On dirait une écriture d'homme, mais le parfum est d'une femme. Voilà le genre de choses que je m'attendais à trouver à Paris. (SUZANNE rit) Ah! c'est écrit en Anglais. (Avec

CHUCK (suite)

un cri) Mais je sais! C'est la belle d'hier soir! (Il parcourt la lettre)
Qu'est-ce que ça veut dire: "Vous pouvez prendre un bain si vous avez
les nerfs solides?"

SUZANNE

Ça fait deux mois que nous n'avons pas d'eau chaude à Paris. Oh, que ne
ferais-je pas pour être une heure dans une baignoire!

CHUCK

Que feriez-vous? Dites-moi. Vous viendriez avec moi en jeep à Versailles,
par exemple?

SUZANNE

Oh, non, monsieur. Je vous remercie infiniment, mais n'y pensons pas.

CHUCK

(un peu vexé) Bon. Comme vous voulez. Excusez-moi si je vous ai offensée!

SUZANNE

Mais pas du tout! (Elle lui sourit) Continuez, je vous écoute.

CHUCK

Moi? Je n'ai rien à ajouter!

SUZANNE

Et vous appelez ça faire une invitation? Mais d'où venez-vous, lieutenant?
Ici, en France, une fille bien élevée doit attendre au moins qu'on lui
demande quatre ou cinq fois quoi que ce soit avant d'accepter.

CHUCK

(avec une ironie qui n'a rien de subtil) Mais où sommes-nous? En Chine,
au 12^{ème}. siècle?

MONIQUE

(ouvre la porte du fond) Bonjour. Oh, bonjour, Suzanne! Quelle mine
resplendissante! Ça fait plaisir de te voir comme ça!

MONIQUE et SUZANNE s'embrassent.

SUZANNE

Chère Monique, je te retourne le compliment. La chasteté te réussit à
merveille, tu sais.

MONIQUE

(se séparant de son amie) Et vous, Churchill, comment avez-vous passé la
nuit?

CHUCK reste bouche bée. MONIQUE porte un énorme turban
de soie enroulé autour d'un grand peigne en carton.
Une jupe bayadère, longue jusqu'au sol, que d'habitude
elle recueille et accroche à sa ceinture, laisse voir
une sous-jupe très courte: des vêtements aussi adéquats
pour aller à la campagne à bicyclette que les chaussures
à énormes semelles qu'elle porte.

CHUCK

(sans beaucoup de subtilité) Vous êtes allée à la campagne dans cette tenue?

MONIQUE

Oui, monsieur. Je suis allée à la chasse. Une chasse... très spéciale.

Elle lui fait un clin d'oeil, puis elle décroche un des plis de son turban, ouvre une fermeture éclair et sort de sa tête un petit panier rempli d'oeufs frais.

SUZANNE

Des oeufs frais, c'est formidable!

MONIQUE

Attends, il y a d'autres choses encore.

Elle décroche sa double jupe et la laisse tomber par terre, montrant deux salamis et deux glanes d'oignons qui pendent d'une ceinture de cuir.

CHUCK

Que pensez-vous de ça!

MONIQUE

Je pense que c'est splendide. J'adore le salami; et j'irais bien jusqu'à Marseille en bicyclette pour en avoir deux comme ça.

Elle enlève ses chaussures, ouvre une autre fermeture éclair qui se trouve autour de chaque semelle compensée en en sort trois petites boîtes de chacune.

Et voilà la touche finale: du foie-gras du Périgord, le meilleur du monde!

SUZANNE

Zut alors! Je n'ai jamais vu une femme aussi débrouillarde que toi.

On entend des coups frappés à la porte.

MONIQUE

Entrez!

DAVE

(poussant la porte de son genoux, car il a les bras chargés de paquets)

Bonjour madame, bonjour, mademoiselle? - bonjour monsieur. (A CHUCK) Je t'appelle "monsieur", malgré ton comportement d'hier au soir, parce qu'après tout je suis magnanime.

MONIQUE

Vous venez d'Orly?

DAVE

Oui, madame. J'ai dû lutter contre une marée de cyclistes. Je voulais arriver à temps pour apporter ma contribution au déjeuner. Voilà: il y a quatre paquets de rations K et deux bouteilles de champagne "Mumm" réquisitionné par la Wehrmacht.

CHUCK

C'est tout ce que tu as trouvé, ce que nous mangeons tous les jours au Ritz? Pouah! Rations K et champagne! Le mariage du sublime et du ridicule!

SUZANNE

Mais qu'est-ce que c'est que les rations K?

MONIQUE

Ah pardon! (Elle le présente) Le Capitaine Smith - Mlle. Lamolle -

CHUCK

(regardant SUZANNE d'un air extasié) Oui. La-molle, tu te rends compte?

SUZANNE

Mais qu'est-ce que c'est que les rations K?

DAVE

(ouvrant une boîte) Voilà: pâté, galettes, chocolat, fromage, limonade en poudre, tout supervitaminé et superminéralisé. Le repas d'un soldat au front. Vous voyez, c'est comme les épinards de Popeye; il suffit d'en manger pour avaler trois Nazis d'un seul coup.

MONIQUE

En somme, un petit apéritif pour cannibales. Et c'est ça que vous proposez pour le déjeuner? Sérieusement? Voyons, mon capitaine!

DAVE

Quand on manque de pain...

MONIQUE

Non, non, pas du tout. On mangera ça une autre fois, quand nous aurons approfondi nos relations... (Sortant de la boîte un petit paquet plat) Et ça, qu'est-ce que c'est?

CHUCK

(avec une gaieté désinvolte) Ça, c'est du papier hygiénique.

MONIQUE

(souriant) C'est vrai? Mais c'est merveilleux! Quelle organisation! Vous pensez à tout! Comment les Nazis pouvaient-ils espérer gagner la guerre avec de pareils adversaires?

Ils rient, tous les quatre, en même temps, sans retenue.

DAVE

Ah, qu'on est bien ici! Pour que mon bonheur soit parfait il me faudrait seulement un cocktail.

SUZANNE

Un cocktail, quand on a du champagne? Claudel dit qu'entre un verre de vin et un cocktail, il y a la même différence qu'entre l'acte de l'amour et le viol.

DAVE

Ah bon, et qui est Claudel?

CHUCK

(en se grattant la tête) Je crois que c'était un homme, mais ici, tu sais, on ne peut jamais être sûr!

Blackout. Le rideau de gaze tombe et l'accordéoniste parcourt la scène de gauche à droite, en jouant le refrain, suivi d'un projecteur.

Vème TABLEAU

Le restaurant. Madame RICAUD vient de la rue portant un vieux tailleur gris et un de ces chapeaux que les femmes de la classe moyenne parisienne ont l'habitude de mettre depuis un demi-siècle. Il a la forme d'un gâteau aplati, avec, comme ornement, une queue d'oiseau. AGENOR est en train de lire le journal sur le comptoir. Elle soupire et enlève son chapeau.

AGENOR

(retirant comme un automate le journal qui lui cache la figure) Bonsoir, Madame Ricaud.

MADAME R.

Bonsoir, mon p'tit.

AGENOR

Ça a bien marché avec votre avocat?

MADAME R.

Mon fils, ça a été un désastre. Célibataire, je suis quelqu'un, une femme que la loi reconnaît, un être humain qui existe pour lui-même; mariée, je n'existe plus.

AGENOR

(alarmé) Comment?

MADAME R.

Oui! Le mari a tous les droits, tous! Du moment qu'il vous donne à manger, qu'il vous habille convenablement, ça suffit! Il peut faire ce qu'il veut de son argent, même le cacher sous une planche du parquet et ne rien dire à personne, comme le fait Monsieur Ricaud! Il ne garde un seul sou à la banque, tu sais.

AGENOR

Alors, il n'y a pas de mariage?

MADAME R.

Quoi, tu parles de mariage? Tu es fou. Si étant son amie il me fait ces choses-là, tu peux t'imaginer ce qui se passera si je deviens sa femme.

MONIQUE et DAVE entrent.

DAVE (suite)

faudrait que je dépense toute ma solde pour leur fournir tout ce qu'elles me demandent et puis que je saute tous les jours de lit en lit, la nuit entière, pour obtenir ma récompense.

Monsieur RICAUD rejoigne sa femme et ses clients avec des verres pour les trois.

MADAME R.

Ah, mon capitaine! Et moi qui avais quelque chose à vous demander! Si les comtesses ont si peu de chance avec vous, comment oserais-je?

DAVE

Qu'est-ce que vous voulez?

MADAME R.

Ecoutez, Capitaine Smith, vous, avec votre sympathie, ne pourriez-vous pas vous arranger pour m'avoir 80 à 100 kilos de café, du vrai café? Bien que vous, Américains, ne sachiez pas le griller, ça sent comme doit sentir le paradis. Et il y a des années et des années qu'on n'a rien goûté de pareil. Avec un café comme celui-là, ma maison fera un formidable bond en avant.

MONSIEUR R.

Ne rêve pas, Amélie.

MADAME R.

Naturellement, nous saurions récompenser d'une façon très positive ceux qui se risqueraient à l'apporter jusqu'à notre cave. Quant à vous, nous ne vous ferions pas l'insulte de vous proposer...

MONSIEUR R.

Mais vous aurez toujours deux couverts chez nous, pour vous et celui qui vous accompagnera; la table d'un invité permanent et non d'un client, vous me comprenez, n'est-ce pas, mon Capitaine?

MONIQUE

(regardant stupéfaite les RICAUD) Invité permanent! Ça alors! On sent déjà l'odeur de café!

DAVE

(au fur et à mesure que la proposition s'est concrétisée, a froncé de plus en plus les sourcils) Assez! Assez! Mais pour qui me prenez-vous! Pour un des ces Américains qui se vantent d'avoir des serviettes de toilette avec des inscriptions qui disent: "Volée au Savoy-Hilton", "Volée au Park-Sheraton", "Volée à l'Ambassador"? Ou pour un de ces correspondants de guerre qui s'amuse à perdre 5.000 dollars par nuit en jouant au poker dans leurs chambres du Scribe pendant que les gens crèvent de faim

MADAME R.

Bonsoir, mon Capitaine. Vous nous avez manqué ces dix-sept jours et demi.

DAVE enlève son képi et serre la main à Madame RICAUD tandis que Monsieur RICAUD entre par le fond à droite et AGENOR sort.

MONSIEUR R.

Mon Capitaine! Quel plaisir! Et quel plaisir de voir Madame Périer accompagnée, pour une fois.

DAVE

(regardant fixement MONIQUE) Comment, elle vient toujours seule?

MADAME R.

Toujours.

DAVE

Seule! (A MONIQUE) C'est vrai?

MONIQUE

Vous n'avez jamais de temps pour moi!

Monsieur RICAUD se rend au comptoir pour servir l'apéritif à ses clients et à sa femme.

MADAME R.

Qu'est-ce que vous voulez, avec toutes les comtesses et duchesses, et tous ces "cocktail-parties"! Mais il est un veinard. Il n'a pas grossi d'une livre.

DAVE

C'est simple; je ne vais jamais à aucune de ces réunions.

MONIQUE

(en souriant) Un snob à l'envers.

DAVE

(rit) Peut-être. Les premiers jours, je m'y suis laissé conduire. Des files de caviar, des rivières de champagne, des kilos de "mercis" et des kilomètres de spurires. Et après, la partie questions et réponses: "Vous ne pourriez pas nous procurer quelques paires de bas nylons des Etats-Unis... nous avoir de l'essence pour nos voitures... faire venir du vernis à ongles? On dit que l'hiver sera dur, et on est nues. Vous aimeriez nous voir nues?" Moi, j'ai presque répondu: "Oui, avec beaucoup de plaisir".

MONIQUE

(en plaisantant) Et vous vous plaignez encore!

DAVE

Mais il y a des comtesses et des duchesses par douzaines qui me promettent leur éternelle reconnaissance. Un véritable problème pour un vivrier. Il

DAVE (suite)

dans toute l'Europe et l'Asie? Est-ce que j'ai une tête de voleur, d'inconscient, d'assassin, de sénateur à Washington? Ou d'innocent comme Chuck? Avec Chuck ce serait facile, n'importe qui pourrait l'avoir.

Les RICAUD se regardent d'un air complice et, en prenant leur paupière inférieure avec le doigt, la baissent comme s'il disaient: "Tiens, tiens, une occasion à ne pas laisser perdre".

Comment avez-vous osé me faire une telle proposition? MAIS POUR QUI ME PRENEZ-VOUS?

Devant les cris de DAVE, les RICAUD préfèrent disparaître par le fond en faisant toutes sortes de gestes avec les mains.

MONIQUE

(imitant un moteur hésitant) Pah! Pah! Pah! Pah! Pah! Mais regardez-moi ce qui se cachait derrière ce sourire Popsodent!

Ils s'assoient à une table. Les lumières s'éteignent petit à petit, laissant seulement cette table éclairée par deux projecteurs.

DAVE

Rien ne me dégoûte plus dans la vie que ce trafic de choses.

MONIQUE

C'est ce que je pensais l'autre jour quand CHUCK a remarqué que les femmes de votre pays se plaignent amèrement d'être rationnées du point de vue chaussures et de n'avoir droit qu'à cinq paires par an. (Avec un rire sarcastique) Cinq paires! Les pauvres!

DAVE

Touché. Ah, que voulez-vous, on trouve de la mauvaise graine partout.

Un bras - celui de Madame RICAUD - pénètre dans le cercle de lumière, apportant une bouteille. DAVE remplit les deux verres qui sont sur la table.

DAVE

Pardonnez-moi, Monique. Je m'attendais d'ailleurs à une réprimande pour n'être pas venu pendant quinze jours.

MONIQUE

On peut vous le pardonner seulement si vous avez trouvé une petite amie.

DAVE

Il se passe... Il se passe qu j'ai - une femme là-bas. Ma femme.

MONIQUE

Ah, je vois! Un de ces hommes mariés qui ne portent pas la bague au doigt. Très pratique.

DAVE

Non, ce n'est pas ça. Il y a eu un divorce, mais...

MONIQUE

Un divorcé fidèle? Pour vous, ce n'est pas assez alors avec votre libéralisme? Mon Dieu! On m'avait bien dit il y a dix ans que je finirais par avoir des goûts inavouables!

DAVE

(rit) Je vous prévins que ce n'est pas toujours une bonne tactique d'attaquer quelqu'un avec qui on veut avoir une aventure.

MONIQUE

Je n'ai pas de tactiques, mon cher Dave. Quand je rencontre un homme si hors sérieux que vous, comment voulez-vous que je réagisse?

DAVE

Ecoutez, Monique. Ma femme et moi, nous sommes sur le point d'arrêter la procédure de divorce. Et c'est juste maintenant que je me rends compte que vous me plaisez énormément.

MONIQUE

Alors, qu'est-ce qui vous inquiète?

DAVE

Vous ne le devinez pas?

MONIQUE

Comment puis-je le deviner? Nous ne parlons pas la même langue. Vous, en Amérique, l'amour vous appelez ça "la vie sexuelle", alors que nous en France, la vie sexuelle nous appelons ça "de l'amour". Voyons un peu si nous arrivons à nous comprendre. Ici il ne s'agit pas d'amour à l'Américaine, mais d'amour à la française!

DAVE

C'est-à-dire, de vie sexuelle.

MONIQUE

(riant d'une façon quelque peu sinistre) Justement! Vous êtes très calé, vous savez!

DAVE

Mais une fois le jeu commencé, je ne sais pas comment je vais faire pour ne pas tomber amoureux de vous.

MONIQUE

Bah! Il n'y a pas de danger. Votre conscience puritaine vous en empêchera. Etre amoureux de deux femmes à la fois, c'est un raffinement européen dont vous n'êtes pas encore capable...

DAVE

Alors... il n'y aurait pas de reproches... rien... le jour où nos forces quitteront l'Europe?

MONIQUE

Mais pas du tout. Le plaisir est une chose très importante pour la santé de l'âme. Au moins pendant qu'on est en vie.

DAVE

(riant) Ah, Monique! Jamais je ne rencontrerai une autre comme vous!

MONIQUE

Alors, profitez-en, Dave, le temps passe!

DAVE

Monique! Charmante et insolite Monique! Je ne mérite pas cette chance, je le sais bien (levant son verre) mais, vive l'amour! (il se gratte la gorge) Pardon. Je veux dire, vive la vie sexuelle.

Les lumières s'éteignent d'un seul coup sous deux accords d'accordéon, et en se rallumant elles nous montrent, immédiatement après, la façade du bâtiment. Trois heures se sont passées.

VIIc. TABLEAU

La rue. CHUCK et SUZANNE entrent par la droite et s'arrêtent devant la porte du restaurant. Elle porte un manteau en mouton blanc. On écoute la valse à distance.

SUZANNE

(essoufflée) S'il te plaît, Chuck, ne continue pas à ce train-là, je n'en peux plus!

CHUCK

J'oubliais, ma petite. Pardonne-moi.

Ils se regardent fixement sans mot dire et puis s'embrassent longuement.

As-tu les résultats des radios, baby?

SUZANNE

Oui, c'est toujours pareil; pas d'amélioration.

CHUCK

Tu sais, tu devrais aller te reposer à la montagne.

SUZANNE

Non, non, pas avec cet hiver si rigoureux, ça serait pire! J'attendrai le printemps.

CHUCK

(avec tendresse) Mon baby sait bien comme je l'aime, non? Alors il faut

CHUCK (suite)
qu'il se soigne. (Il l'embrasse de nouveau) Si mon baby se sent mieux,
il sera plus démonstratif avec moi, hein?

SUZANNE
Tu crois? On est tendre quand on aime quelqu'un, jamais quand on se laisse aimer. Se laisser aimer, ce n'est pas facile. Et aimer doit être un miracle.

CHUCK
Pas du tout, l'amour est une habitude.

SUZANNE
Bien. Admettons que tu aies raison. Si c'est comme ça, pour acquérir une habitude il faut du temps, non? Mais la guerre va vite finir et vous vous en irez. C'est un "maintenant" sans "après", Chuck.

CHUCK
Mais entre nous il y aura un "après"! C'est pour cela qu'il faut que tu te soignes.

SUZANNE
Ne crois pas que je n'aie plus envie de vivre que toi!
Ils s'embrassent.

CHUCK
Baby, mon baby. (Il la prend par le menton et lui donne un léger baiser)
Il y aura un monde nouveau. Nous le ferons, nous, des gens comme toi et moi. (Passant du rêve à la réalité) Avant que je n'oublie: Bill t'apportera de temps en temps un bidon de fuel-oil pour ton poêle.

SUZANNE
Clandestinement?

CHUCK
Et de quelle autre façon veux-tu? Tu ne vas quand même pas penser que notre Armée se charge de transporter le combustible à travers le monde pour que nous le répartissions chez des Parisiennes!

SUZANNE
Est-ce que je sais? Votre armée me semble de plus en plus extraordinaire; faire venir de l'autre côté de l'Atlantique du Coca-Cola, les jambes de Marlène et les histoires de Bob Hope, car sans ça personne n'a envie de se battre...

CHUCK
Et qui peut bien avoir envie de se battre s'il est sain d'esprit?

SUZANNE
(un peu soulevée) Et qui est sain d'esprit, hein? (CHUCK rit) Non, merci,

SUZANNE (suite)

Chuck, mais clandestinement, je ne veux rien.

CHUCK

Allons, baby! Il faut bien vivre! Ah! Il y a une autre chose. Tiens, prends. (Il lui donne une enveloppe) Pour les médicaments. Ce sont les copains qui ont fait hier une collecte. Ils l'ont fait dans leur intérêt, c'est pour que je puisse sortir avec toi quand je serai de retour et leur fiche la paix avec mes inquiétudes.

SUZANNE rit, mais cette fois avec les larmes aux yeux. Jure-moi que tu iras tous les jours dans la salle à manger du Ritz. Bill ou Ed auront toujours un ticket pour toi.

SUZANNE

Mais il faudra que je mange avec eux! Tu n'es pas jaloux?

CHUCK

Si, mais je ne garderai rien de te le montrer, sauf si un jour tu m'aimes vraiment.

SUZANNE

(regarde à droite) Mon Dieu! C'est maman. Ça fait trois jours qu'elle veut te parler.

CHUCK

Je m'en suis rendu compte. Elle a un sacré toupet de sortir derrière nous à cette heure-ci...

SUZANNE

Ne fais pas attention, ne lui réponds pas. Chuck chéri, je t'en supplie, ne lui réponds pas. Ou alors tourne au moins vingt fois ta langue dans ta bouche avant de parler.

Madame LAMOLLE entre par la droite. C'est une femme de moyenne stature, d'environ cinquante ans, et qui à cause des privations de la guerre a perdu beaucoup de son embonpoint, mais pas de son énergie critique. Cheveux, manteau et robe, presque tout en elle est gris foncé; la peau, sans aucun maquillage, est plutôt gris claire. La voix est aigüe et quand elle se tait - chose qui n'arrive pas souvent - sa bouche a un rictus amer.

MME. LAMOLLE

(à voix haute) Aah! Enfin, vous vous êtes arrêtés! C'était bien le temps! Ton soupirant n'y pense jamais. Il t'inonde de cadeaux, et après il te fait marcher au pas de course! Quel hypocrite!

SUZANNE

Non, ce n'est pas un hypocrite, maman. "L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu".

CHUCK

Ah non, ça non! Il ne faut pas mêler des étrangers à notre discussion!

MME. LAMOLLE

Des étrangers? Mais vous êtes fou!

CHUCK

Oh, je sais déjà par intuition quand le duc de La Rochefoucauld s'y introduit, et entre nous soit dit, j'en ai jusque là!

Il montre son front.

MME. LAMOLLE

Ah bon! La Rochefoucauld! (Avec un petit rire) Vous en avez une drôle de façon de parler!

SUZANNE

Maman, j'ai voulu dire que Chuck est la vertu même, et la vertu n'est jamais hypocrite.

MME. LAMOLLE

(avec un cri de triomphe) La vertu, la vertu! Voilà précisément le côté suspect de vos relations!

SUZANNE

Parle plus bas, on est dans la rue.

MME. LAMOLLE

Oui, la rue, justement, je me suis assez démenée pour t'en tirer et maintenant ton copain t'y ramène en te traînant partout, mettant en danger non seulement ta santé, mais ta réputation.

CHUCK

Moi? Je compromets la réputation de votre fille, moi?

SUZANNE

Parle plus bas, Chuck, et tourne ta langue vingt fois comme tu l'as promis.

MME. LAMOLLE

C'est ça, comptez! Parce que vraiment on n'a pas idée d'apporter à ma fille un trousseau complet des Etats-Unis et ensuite de la laisser tous les soirs plantée à la porte de la maison avec un baiser "à la copain" sur les joues. C'est de la folie pure! Et les ragots des voisines qui crèvent d'envie à cause des cadeaux! Qu'est-ce qu'elles n'osent pas dire!

CHUCK

Alors, comme ça, un baiser "copain" compromet la réputation de votre fille! Et ça fait jaser les voisines, n'est-ce pas?

MME. LAMOLLE

Naturellement.

CHUCK

(furieux) Comment naturellement???

MME. LAMOLLE

Mais naturellement, oui! Une mère qui a une fille faisant du théâtre et du cinéma ne peut pas consentir à ce qu'on la traite avec tant d'égards! Vous vous rendez compte à quel genre de commérages ça peut donner lieu? Que Suzanne est frigide, qu'elle est psychiquement incapable de répondre aux avances des hommes, qu'elle souffre d'une malformation... que sais-je?

SUZANNE

(avec des larmes dans la voix) Maman... je t'en supplie! (A CHUCK) Si ça continue comme ça, moi aussi je vais me mettre à compter.

MME. LAMOLLE

(à CHUCK) Pourquoi hésitez-vous à rentrer un instant à la maison? Je ne dis pas que vous venez avec des idées derrière la tête - Dieu me garde d'insinuer de telles choses - mais que vous restiez un instant pour sauver les apparences...

CHUCK

Quelles apparences?

MME. LAMOLLE

Vous avez besoin de plus de précisions? Qu'avez-vous donc sous cette brosse de cheveux?

CHUCK

Un peu de décence, madame. Et si j'ai envie de me garder pur pour elle, et elle aussi...

MME. LAMOLLE

(l'interrompant d'un rire sarcastique) Purs! Il ne manquait plus que ça!

CHUCK

Oui, pur, pour le mariage!

MME. LAMOLLE

Eh bien, en tous cas, ce ne sera pas à Suzanne que vous ferez le don... douteux de votre pureté, car je ne me séparerai jamais d'elle. On peut me promettre le paradis aux Etats-Unis, je ne partirai pas d'ici, même si l'on m'attache!

CHUCK

Bon. Sachez que je ne vous ai pas tout dit, loin de là, madame! Dans un monde corrompu qui veut nous obliger à perdre la pureté, je fais simplement ce geste!

CHUCK lève le bras et fait ^{le} signe en forme de V avec deux doigts.

MME. LAMOLLE

Ha! ha! La victoire de la pureté! On pourra bientôt écrire un pamphlet avec ce titre: vous verrez le succès qu'il aura à Paris!

CHUCK

La victoire! Pour vous ça veut dire victoire, mais pour les "cockneys" de Londres ça a toujours voulu dire autre chose! (Il rit) Il est certain que mon illustre homonyme Churchill a été très malin pour adopter le geste en public, et toujours quand il parle de l'ennemi...

Il refait le même geste en remuant les doigts vers le haut.

Et si Churchill le fait, pourquoi pas moi? Je suis en révolte contre le monde entier! Aux autres, les tordus, les fous, les mesquins qui se croient si intelligents et qui aiment connaître si bien la vie (il refait le même geste que tout à l'heure) Je leur fais le même signe. Voilà!

Il sort en courant, suivi de DAVE, par le fond gauche. On verra à la fin qui rira mieux!

Blackout.

VIIIe. TABLEAU

Le restaurant, quelque temps après, en fin d'automne. Le rideau se lève sur une scène vide. Le téléphone sur le comptoir sonne deux fois. DUCHESNE, dans sa tenue la plus classique - complet gris foncé avec un gilet en piqué blanc, cravate gris clair et un œillet rouge à la boutonnière - entre en courant par le fond et répond.

A l'exception des moments où il perdra son aplomb pour une seconde ou deux, il parlera tout le temps d'une voix basse, jetant de temps en temps des regards furtifs vers la porte à droite.

DUCHESNE

Allô. Qui est à l'appareil? (Une petite pause) Bomba! Ne fais pas l'idiot, va, tu peux tromper tes collègues au Quai d'Orsay, mais pas moi. Parfaitement! Tu ne réussiras jamais à imiter un accent étranger d'une façon convaincante. Pour ça il faut que tu reconnaises que les étrangers existent, qu'ils vivent, qu'ils sont là pour quelque chose, et ça, tu es trop français pour le faire. (Une pause) Allô. Bomba! Tu es là? Oui, oui, je plaisantais, ne t'en fais pas! Comme les gens sont sensibles! (Pause) Les Ricard vont arriver de la mairie d'un instant à l'autre. (Pause) Il y a eu un inconvénient à la dernière minute. Je suis en train de recevoir tous les invités que l'on n'a pu prévenir du délai. (Il rit) Oui, comme maître d'hôtel si tu veux. Très amusant, hein? Eh bien? (Pause) L'appartement est réquisitionné? Bon. Un pas de la Rue du Faubourg St. Honoré? Formi-

DUCHESNE (suite)
dable. Combien de chambres? (Une petite pause) Encore mieux. (Une autre pause) Alors, qu'est-ce qu'on fait? On occupe l'immeuble sur un ordre du tribunal jusqu'à la fin du procès. Très bien. Alors vas-y, mon vieux, vas-y; si on l'emporte, je te promets une petite commission d'un million de francs. Comment, pas assez? Un million, c'est pas assez? Tu es fou. (Une pause, un peu plus longue que les précédentes) Voyons, Bomba, sois raisonnable. Si tu gardes la moitié de l'appartement, on vivra ensemble. Tu as assez vu et assez vécu pour ne pas savoir que les adultes supportent mal la présence constante d'autres animaux humains, quoi que ce soit une épouse, une mère, un ami - Veux-tu finir comme ça une association aussi longue que profitable? (Une autre pause) Alors, qu'est-ce que tu me proposes? (Une longue pause) Pas question. (Pause) Parce que c'est de l'es-croquerie pure et simple! Essaie un peu et tu verras combien de temps je prends pour te dénoncer à la police! (Il lève la voix) J'ai dit la police, oui, LA POLICE!

Comme si DUCHESNE l'avait fait surgir du néant par ce cri, le FLIC apparaît au fond en uniforme, mais sans képi, et avec une série de gestes qu'il fait simultanément: lever les sourcils, froncer les lèvres et frapper sa poitrine avec son index, il demande évidemment à DUCHESNE si on a besoin de ses services.

Le Comte, avec une grande présence d'esprit, secoue sa tête en disant non et fait une salutation pleine d'en train au FLIC. Celui-ci lève la cuisse de poulet et la coupe de champagne qu'il porte dans chaque main pour indiquer qu'il a affaire. DUCHESNE incline la tête avec un sourire et le FLIC s'en va.

Tu pourrais avoir un petit plus de patience, non? Oui, c'était un agent, notre agent de police au quai - un assez gentil garçon, mais avec des manières! Mon Dieu! Il est venu en uniforme, et tu sais bien comment les uniformes intimident tout le monde, spécialement quand on pense à un passé récent. Il y a un buffet fabuleux, et les invités n'osent rien prendre parce qu'il est là, mais lui, ah la la! il est en train d'effacer en une seule séance quatre années de rationnement. Quel cochon! (Il rit de tout cœur) Je parle de l'agent. Oui. Pardonne-moi, Bomba. Tu sais, le tempérament roumain, ce que c'est. Oui, oui, naturellement. Alors, pas de business. Oui, tu as bien raison. Si après avoir ouvert une enquête sur la Marquise, il leur faudra en ouvrir une sur toi et moi, nous serons foutus. (Une pause) Tu crois? Tu crois vraiment que tout ce brouhaha va finir dans six mois? (Une autre pause) Hum. Pas dans six mois. Ca viendra

DUCHESNE (suite)

peut-être, mais petit à petit; tout sera presque oublié dans vingtans, et dans trente-cinq, Pétain sera devenu un héros de la France, comme Napoléon. Mais que diable! qui peut se permettre d'attendre vingt ans comme ça, surtout s'il se trouve avec quelques millions à investir dans les mains? Après tout, on peut avoir plus d'une mère, mais la vie, on n'en a qu'une. (Il soupire) Oui, tiens-moi au courant, je t'en prie. Quelque chose d'intéressant doit se présenter, ça ou là. (Pause) Oui, oui, je suis la patience même. Mais être comme ça, suspendu à un fil - et voir que le temps passe à cette vitesse - ce n'est pas marrant à mon âge, tu sais. (Il s'intrompt) Chut. Quelqu'un arrive. Au revoir.

DUCHESNE raccroche le téléphone et va vers la droite pour recevoir MONIQUE.

MONIQUE

Ah! Justement. L'homme que je voulais voir. Avez vous reçu les factures?

DUCHESNE

Oui, et ça m'a donné un choc. Quand on connaît l'état des tuyauteries à Paris, tapisser une chambre à coucher de soie chinoise, cela frise l'inconscience!

MONIQUE

Et que me dites vous de votre propre inconscience, cher Comte? On n'a pas idée de prendre des bains qui durent des heures, à la romaine! Je parie même que vous vous êtes endormi en laissant couler l'eau.

DUCHESNE

(rit franchement en hochant la tête) C'est exact. Pourtant mon amour pour les bains n'est pas romain, mais roumain. C'est ma mère qui m'a initié...

MONIQUE

Charmant. Mais cette habitude roumaine va vous coûter cher.

DUCHESNE

Je sais. 1.700 dollars.

MONIQUE

Le prix est en francs, monsieur.

DUCHESNE

Je calcule toujours en argent fort, Madame Périer. C'est le résultat des époques instables du point de vue économique: que voulez-vous, un homme respectable a toujours un petit coin de cerveau qui, par la force des choses, se transforme en machine à calculer.

MONIQUE

(méprisante) Quand on pense que presque quarante millions de personnes sont

MONIQUE (suite)
mortes pour ce qu'il reste de la civilisation européenne soit représenté
par des individus comme vous!

DUCHESNE
Bah! Il y a trop de monde sur la terre.

MONIQUE
Renvoyez-moi les factures, je vous en prie.

DUCHESNE
Non, je vous les enverrai avec un chèque. Et ne dites plus rien... parce
que je peux regretter ma décision.

MONIQUE
Il paraît qu'il y a des tribunaux qui vous impressionnent plus que d'au-
tres, n'est-ce pas?

DUCHESNE
(hors de lui) Assez! Pas un mot de plus! (En se reprenant) Vous êtes la
seule personne au monde qui arrive à me mettre hors de moi, qui m'affole,
et en outre, je pense à vous plus que je ne le voudrais... A propos,
qu'est-ce que vous avez fait de votre chatte? Il y a longtemps que je ne
l'entends pas.

MONIQUE
(en souriant) Je l'ai laissée chez des amis à la campagne, pourquoi?

DUCHESNE
Parce qu'elle me manque, elle est si sensuelle, la pauvre!

pas MONIQUE
Elle ne l'est plus que les autres chattes!

DUCHESNE
Je l'entendais seulement les soirs où vous aviez un visiteur. Une chatte
si sensible à la présence de l'homme faisait vibrer les cordes les plus
intimes de mon cœur. C'est pour cela que je lui répondais quand elle
poussait ses miaulements, dignes d'Iseult.

MONIQUE
Vous? Ainsi le chat déchaîné de l'appartement voisin, c'était vous?

DUCHESNE
Oui, madame. Vous voyez que les sentiments tendres ne me manquent pas.

MONIQUE
(se mettant à rire) Vous! C'est la seule chose qui nous manquait! Vous,
le Tristan des gouttières, le Jean Habin des matous! Oh! Oh, oh! Oh, oh!

MONIQUE s'éloigne par le fond à droite, riant comme une
folle. DUCHESNE reste dans sa place, aussi perplexe

qu'offensé.

Monsieur et Madame RICAUD entrent, suivis d'AGENOR. Monsieur RICAUD arrive en regardant par terre, comme quelqu'un qui revient d'un enterrement. Madame RICAUD, avec son tailleur noir, porte un chapeau de paille blanche avec une aile d'oiseau, d'une forme presque pareille à celle du chapeau qu'on lui a déjà vu, et tient dans les mains un bouquet romantique de fleurs blanches et roses. AGENOR, solennel dans un costume bleu, des chaussures jaunes à hautes tiges, les cheveux plats et pommadés, porte le sac de cuir de Madame RICAUD.

MADAME R.

Chor comte! Quel honneur pour nous que vous fassiez les honneurs de la maison!

DUCHESNE

(lui baisant la main) L'honneur est tout-à-fait pour moi, Madame Ricaud. Mes félicitations.

Madame RICAUD donne un coup de coude à Monsieur RICAUD pour qu'il serre la main du comte.

MONSIEUR R.

Très touché, M. le Comte.

DUCHESNE

(rit) Regardez-moi un peu cette bobine! Il serait plus indiqué que je vous dise: mes sincères condoléances, n'est-ce pas, Ricaud?

MONSIEUR R.

(avec un visage de deuil) Merci. Monsieur le Comte, vous avez déjà été si généreux de votre temps cet après-midi, et si bon ami...

DUCHESNE

(avec un sourire effronté) Les amitiés solides qui se nouent par les affaires, mon cher...

MONSIEUR R.

(se grattant la gorge) Hum, je vais me permettre de vous demander de passer au salon, où nous allons tous nous réunir dans un moment; j'ai un mot à dire à Madame Ricaud.

DUCHESNE

Mais, bien entendu! Pardon. (Il sort par le fond)

MONSIEUR R.

Vas-y aussi, Agénor. Donne à boire et à manger à tout le monde jusqu'à en créver: nous ne leur manquerons certainement pas.

MADAME R.

(murmure à l'oreille d'AGENOR) Je meurs d'envie d'avoir ma nuit de neces-

MADAME R. (suite)
avec toi, mon petit.

AGENOR lève les sourcils et sort à la suite de DUCHESNE, Madame RICAUD s'adresse à son mari :

Tu dois être fou. Te mettre dans une telle colère quand je t'ai prié d'inviter la pauvre Madame Lamolle à notre réception; puis, ne pas la quitter des yeux pendant la cérémonie à la mairie! Et j'étais venue il y a une minute, elle nous suivait de très près dans la rue. Qu'est-ce que ça veut dire, hein? Elle vient ou elle ne vient pas?

MONSIEUR R.
Je lui ai demandé de venir.

MADAME R.
Quoi? (Un silence) Mais parle, explique-toi!

MONSIEUR R.
Ici, la seule qui doit donner des explications, c'est toi. Tout d'abord, d'avoir fait cadeau à cette garce de Mme. Lamolle de ton vieux chapeau.

MADAME R.
Mon chapeau! Quel horrible avare tu peux être, et pas seulement de tes affaires, mais de celles des autres aussi! Ce chapeau, je me le suis abhorré, moi, tu comprends, moi, il y a vingt cinq ans!

MONSIEUR R.
Précisément. Tu en achètes un qui est presque pareil et méprises un ami fidèle qui t'a accompagnée depuis la fin de la première guerre. Si tu fais ça avec les chapeaux, je vois clairement ce que les hommes peuvent attendre de toi!

MADAME R.
Mais il n'existe aucune autre femme qui ait gardé un chapeau pendant vingt-cinq ans! Et si tu crois que Madame Lamolle est une garce, pourquoi insistes-tu pour qu'elle vienne?

MONSIEUR R.
Pour qu'elle te rende ton cadeau, tout simplement.

MADAME R.
Oh, mon Dieu! Tu es bon pour l'électro-choc! Comment! Lui demander qu'elle me le rende? Pour quelle raison? Jamais de la vie!

MONSIEUR R.
Ce chapeau est ce que j'ai de plus cher au monde.

MADAME R.
Espèce de fétichiste! Etre arrivé à ton âge après une vie normale et avoir des manies sexuelles de ce genre! C'est ahurissant!

Monsieur RICAUD rit sarcastiquement. Madame LAMOLLE entre par la droite.

MONSIEUR R.

Amélie, réjoigne Agénor au salon; nous serons là dans une minute.

En sortant de la scène, Madame RICAUD retourne constamment la tête, regardant Monsieur RICAUD avec rage.

Ma chère Madame Lamolle, en arrivant ici cet après-midi, j'ai pensé que la fête serait incomplète sans vous. J'espère que vous n'êtes pas fâchée d'avoir reçu un mot comme ça, à la dernière minute. C'est vrai que ne vous ayant vue qu'une seule fois et ayant à peine échangé quelques mots avec vous, vous m'inspirez une certaine sympathie, difficile à expliquer.

MME. LAMOLLE

(devenant méfiante) Je ne sais pas où vous voulez en venir, M. Ricaud, mais je ne permets de vous rappeler que vous venez de vous marier.

MONSIEUR R.

Ah, je m'en rappelle assez bien, dès l'instant où j'ai payé ces malheureux 50 centimes pour le livret! Mais n'en parlons plus. Je ne me sens déjà plus en forme pour les élans amoureux d'aucune sorte.

MME. LAMOLLE

(avec un léger ton de coquetterie) Allons, allons, n'exagérons rien, M. Ricaud, vous êtes encore très bien. Un homme a toujours une chance. Mais moi... il y a des années que je ne suis plus dans la course. Bien que la chair a parfois ses faiblesses, la tête - qui est la grande qualité des Français - nous indique toujours où est la réalité.

MONSIEUR R.

Je ne sais où elle est, la réalité; ce que je sais c'est que vous êtes très élégante. Vous pourriez vous présenter comme ça dans n'importe quelle réunion, même du grand monde! (Etendant les mains comme pour arranger le chapeau) Vous permettez? Je crois qu'en le mettant un peu plus sur le côté, il vous ira à merveille.

MME. LAMOLLE

(reculant brusquement) En arrière, M. Ricaud, bas les pattes!

MONSIEUR R.

Mais, chère Madame, pour qui me prenez-vous?

MME. LAMOLLE

Je sais parfaitement comment je dois mettre mon chapeau!

MONSIEUR R.

Mais un peu plus incliné... un tout petit peu plus... ça vous donnerait un genre... Dites-moi, n'est-il pas lourd?

MME. LAMOLLE

Le chapeau? Non. Pourquoi me pèserait-il?

MONSIEUR R.

Je crois qu'il avait du coton dedans pour qu'il se maintienne en forme. Amélie se plaignait toujours d'avoir de légères migraines chaque fois qu'elle revenait de la rue.

MME. LAMOLLE

Oh, ça devait être une petite crise d'hystérie comme il en arrive aux femmes de temps en temps. Bon, eh bien, si vous n'avez rien de plus important à me dire, et si vous êtes vraiment content que je sois ici, amenez-moi vers le buffet.

MONSIEUR R.

Pardon, Madame Lamolle. Entrez.

Elle lui tourne le dos pour sortir vers le fond. Mais elle à a peine fait deux pas, que M. RICAUD, de derrière et par surprise, lui arrache le chapeau.

Ha, ha, ha, le chapeau pèse lourd, et comment! J'avais raison, et Amélie avec ses migraines aussi!

Madame LAMOLLE est restée si stupéfaite après ce geste au quel elle ne s'attendait pas, qu'elle n'a même pas poussé un cri, et elle reste ainsi bouche bée. RICAUD profite de cette pause pour se mettre le chapeau et se regarde en riant dans la glace du comptoir.

MONSIEUR R.

Houï! Je ne sais pas comment vous avez pu le supporter tout l'après-midi!

MME. LAMOLLE

(qui ne réussit pas à se reprendre) Mais... mais...

MONSIEUR R.

C'est drôle, hein, j'ai l'air d'une femme de ministre de Vichy!

MME. LAMOLLE

Mais... mais... Que faites-vous? C'est revoltant!

MONSIEUR R.

Oui, je sais. Je vais enlever ce qui pèse le plus dedans et vous pourrez le remettre et aller tranquillement déguster les amuse-gueules du buffet.

MME. LAMOLLE

(voyant que Monsieur RICAUD passe en courant) Vous êtes devenu complètement cinglé! Donnez-moi ce chapeau, et vite!

MONSIEUR R.

Dans deux minutes, il sera à vous pour toujours!

Riant et remuant l'index en l'air, il est en effet l'image même de la folie.

MONSIEUR R. (suite)
Deux minutes, pas plus!

Au moment où il sort en courant avec un air triomphal, M. RICAUD bute contre Madame RICAUD, qui rentre en scène par le fond. Il est surpris pour un instant, puis il se remet à rire en remuant toujours son index. Pendant qu'il sort, sa femme le regarde avec étonnement.

MME. LAMOLLE
On aura tout vu! Un homme qui a toujours été si sérieux, comment est-il possible qu'il ait pu m'arracher littéralement le chapeau de la tête pour le mettre lui-même? Je me demande si le fait qu'il soit entré dans son climatère ne l'a pas troublé; s'il n'est pas devenu une de ces pauvres créatures qui s'habillent en femme, la nuit, alors qu'il fait habiller en homme sa propre femme!

MADAME R.
Henri? Quelle idée! Ne vous attendez pas à ces fringales d'imagination de sa part. Le climatère semble avoir tué pour de bon son imagination sexuelle.

MME. LAMOLLE
Ma pauvre amie. (Elle fait un pas vers Madame RICAUD) Ah! Ce fou-là m'a laissée dans un tel état d'énervement que je ne sais plus ce que je fais. Je sais bien que je devrais vous féliciter, mais à l'occasion...

MADAME R.
On vous a donné un choc, ça se voit. J'en ai eu un autre, moi. C'est tout-à-fait incompréhensible.

MME. LAMOLLE
Vous l'avez dit. Je reste quand même, votre mari ne se débarrassera pas de moi aussi facilement que ça!

MONSIEUR R.
(venant du fond et tenant le chapeau à la main) Voici votre chapeau, Madame Lamolle. Vous pouvez le mettre en toute tranquillité et jusqu'à la fin de votre vie.

Madame LAMOLLE arrache le chapeau des mains de Monsieur RICAUD et le pose en se regardant à distance dans la glace.

MME. LAMOLLE
Chère Madame Ricaud, je reste uniquement pour vous. Je vous souhaite beau coup, beaucoup de chance, vous en aurez bien besoin!

MONSIEUR R.
Oui, oui. Vous restez pour elle... et pour la dinde, et la charcuterie, et les gâteaux et le champagne!

MME. LAMOLLE

Mais naturellement! Vous m'avez tourné l'estomac avec votre petit numéro de travesti; maintenant il faut lui donner un petit soutien et régal.

Avec un regard furieux, Madame LAMOLLE sort par le fond.

MADAME R.

Henri, je te donne une minute pour t'expliquer; et si ce que tu me dis n'est pas convaincant, je te quitte pour toujours.

MONSIEUR R.

Ah, les femmes, les femmes, comme vous manquez d'imagination! Est-ce possible que tu n'aies pas réalisé que tout ce que nous possédions au monde était caché au fond de ce chapeau, en vieux billets de cent mille francs?

MADAME R.

Comment?? Espèce de misérable avare! Tu me fais le don d'une pitance pour me pousser au mariage... mais tu gardes toute ta fortune dans un chapeau! Et si ton mal de cœur était vrai et tu crèvais soudainement? Qui aurait pu deviner où se trouvait le fric, hein?

MONSIEUR R.

Précisément. Je t'ai toujours demandée de me traiter comme un homme fragile.

MADAME R.

Tais-toi! Je commence à me sentir mal, la tête me tourne! Donne-moi quelque chose, vite.

MONSIEUR R.

Un moment! (Il court vers le comptoir) Un peu de cognac; il y a là un verre déjà servi.

MADAME R.

Non. J'aimerais plutôt un whisky.

MONSIEUR R.

Tu vas boire ce cognac-là, Amélie. Le fait que j'aie récupéré notre trésor n'est pas une raison pour jeter l'argent par la fenêtre! Du cognac! Voilà! Et que ça te serve de leçon pour le reste de ta vie!

LES lumières s'éteignent brusquement au moment où M. RICAUD apporte le verre à son épouse désormais légitime.

IXe. TABLEAU

L'appartement de MONIQUE. Les lumières s'allument doucement au moment où la maîtresse de maison entre, accompagnée de DAVE.

DAVE

(enlevant son képi et le posant sur le divan, il embrasse MONIQUE) Mama!
Quel envie j'avais de goûter à nouveau cette marque de rouge!

MONIQUE

au moins

(riant) En voilà une époque dégueulasse! Il y a vingt ans, on aurait eu/
la grâce de dire "le miel de cette bouche".

DAVE rit et recommence à l'embrasser. Elle ronrome
comme un chat. Il l'écarte de lui avec surprise et la
regarde en riant.

Ça c'est un rire honteux.

DAVE

Pourquoi honteux?

MONIQUE

Eh bien, parce que. Mais c'est mieux ainsi, Dave. Il faut que vous con-
naissiez tout de suite mes réactions, même les plus inouïes.

DAVE

Expliquez-vous.

MONIQUE

Dave, je ne crois pas avoir caché le plaisir que j'ai d'être avec un
homme. Mais ce plaisir, vous voyez, j'ai toujours un impérieux besoin de
l'exprimer, de le proclamer à cor et à cris.

DAVE

(choqué) Vous???

MONIQUE

Moi-même, oui. Le problème est, comment faire sans amener tout le quar-
tier. (DAVE rit) Si vraiment je me mettais à pousser des cris comme j'en
envie à certains moments, soyez sûr qu'on me viderait de Paris... et
peut-être même de la France.

DAVE

Oh la la!

MONIQUE

Et c'est pour cela que j'imitte une chatte.

DAVE

Et ça, Dieu merci, ne choque personne!

MONIQUE

Si, ça choque; et ça énerve aussi. Mais, que voulez-vous? C'est le seul
chemin qui me reste ouvert.

DAVE

(l'embrassant de nouveau et riant) Je comprends. Le fait est que, quand
je suis en train de faire l'amour, les bruits me rendent très nerveux.

MONIQUE

Oh, vous vous y ferez! Ça n'est pas un inconvénient!

DAVE

Et en plus, Monique... je dois vous avouer une chose.

MONIQUE

Un aveu! Alors asseyons-nous.

MONIQUE amène DAVE jusqu'au divan.

D'abord, un autre baiser. Cette fois-ci sans ronrons d'aucune sorte, je vous le promets.

MONIQUE et DAVE s'embrassent plus passionnément qu'avant. Presque aussitôt elle pousse un véritable cri de chatte en amour. DAVE sursaute sur son siège.

Pardon, ça m'a échappé! Et c'est de votre faute! Qui vous a appris à embrasser si bien?

DAVE

Ecoutez, Monique. Presque toujours - non, non, soyons sincères - chaque fois que je commence une relation avec une femme... et bien... je veux dire... la première nuit... il ne se passe rien.

MONIQUE

(avec un ton de légère moquerie) Vraiment? J'espère que ce n'est que la première nuit!

DAVE

Cela, je ne l'ai jamais dit à personne, mais avec vous, c'est mieux de mettre cartes sur table.

MONIQUE

Et les points sur les "j". Pigé. (Lui prenant le menton de la main gauche) Mon grand gosse! Laisse-moi te regarder un peu dans les yeux!

DAVE

(avec un petit rire de l'homme timide) Pourquoi grand gosse?

MONIQUE

Parce que ce qui t'arrive est tout-à-fait naturel chez un homme un tant soit peu sensible. Que dis-je, naturel! C'est classique! Et je te jure que si un jour je rencontre quelqu'un qui se permette de réagir autrement, je le flanque à la porte.

DAVE

(riant avec un soupir de soulagement) C'est vrai? Ah, Monique! Charmante et insolite Monique! (Lui caressant la tête) On ne trouve pas dans tout le Kamasutra autant de sagesse en matière d'amour que dans cette adorable petite tête.

DAVE la tourne vers lui et fait incliner son corps sur le divan, tenant sa tête avec le bras; dans cette position il l'embrasse délicatement mais longuement sur le cou, près de l'oreille. Elle pousse deux longs miaulements. Un chat du dehors lui répond. MONIQUE se redresse, inquiète.

MONIQUE

Mince alors, le Comte!

DAVE

"Le Comte", c'est un chat du voisinage?

MONIQUE

Non, non, c'est un vrai comte; Duchesne, ce type dont je t'ai parlé plusieurs fois.

DAVE

Mais il le fait aussi bien que toi!

Le cri du chat de dehors devient interrogatif et désespéré. MONIQUE lui répond avec enthousiasme. Le cri de dehors se fait alors timide et heureux.

MONIQUE

Tu m'excuses, cher Dave? Un cri comme celui-là ne pouvait pas rester sans réponse.

DAVE

Hum. Drôle de petit jeu entre toi et le comte!

MONIQUE

Un jeu, non; il croit que je suis vraiment une chatte.

DAVE

(la regardant avec un sourire) Le dialogue des toits de Paris! Et penser qu'à mon départ de New York on me plaignait pour les conversations intellectuels que j'allais me taper ici! (Il rit) Mais... mais... Pour drôle que ça te paraît, ce dialogue félin m'a calmé les nerfs. Je crois que ça va être la première fois qui n'est pas la première fois, tu sais!

Ils rient tous les deux pendant que les lumières s'éteignent. L'accordéon, qu'on ne voit pas, joue la partie pleine de brio de la valse leit-motiv.

Xème TABLEAU

Le restaurant. MONIQUE entre par la droite et DAVE par le fond, suivi par deux projecteurs. MONIQUE est très élégante en noir, et porte des bijoux en or. Comme si elle voulait anticiper le printemps, sa robe est accompagnée d'un bonnet en faille vieux rose bordé de fleurs et de rubans de velours pastel.

DAVE s'avance vers elle pour l'embrasser.

DAVE

Joyeux Noël, Minou. Oh! Tu es ravissante. Il devrait exister un décret ordonnant que tout homme ayant passé ces jours^s derniers à Bastogne vienne à Paris pour quelques heures et voit le spectacle que j'ai devant les yeux. Ça serait la meilleure façon de le réconcilier avec la vie.

MONIQUE

Et après on dit que les Américains ne savent pas faire la cour!

DAVE

Je dis ce que je ressens, c'est tout.

MONIQUE

Mon pauvre amour. On voit bien dans ces yeux ce que tu as souffert ces derniers jours.

DAVE

Oh, j'ai eu de la chance. Là, au milieu du désastre, et ici, avec toi. Une chance folle, tout le temps. Etre si heureux, sans responsabilités, sans disputes, ce n'est pas possible!

MONIQUE

Bien entendu, ta conscience puritaine refuse l'idée du bonheur.

DAVE

(rit) Ma conscience ne refuse rien! Pour une fois que je t'invite à dîner, toi, tu m'invites quatre fois chez toi. Je ne refuse rien!

MONIQUE

J'en suis ravie. Tu sais, j'ai une proposition malhonnête à te faire. Voyons un peu si tu es capable de la refuser.

DAVE

Qu'est-ce que c'est? (Riant) Tu vas m'acheter une maison de campagne?

MONIQUE

Regardez-moi bien dans les yeux, Capitaine Smith. Je parle très sérieusement. Et sérieusement je vous propose... de me faire un enfant.

DAVE

(en rougissant, rit d'une façon incertaine) Tu parles par ^{us} ~~so~~ entendu ou...?

MONIQUE

Non, je parle littéralement, mon chéri. Je veux quelque chose de toi, quelque chose qui me reste.

DAVE

Quelque chose qui pleure toutes les nuits et qui te gâche les moments que tu passeras avec mon successeur...

MONIQUE

Ah là, tu vas trop loin!

DAVE

Mais alors, s'il n'y a pas de successeur, que fais-tu de notre pacte? Tu ne te rappelles plus? Le plaisir est nécessaire pour la santé de l'âme; pas de sentiment, pas de reproches. Le plaisir pur et rien de plus.

MONIQUE

D'accord. Il n'y aura pas de reproches, tu n'as rien à craindre, mais je veux un enfant de toi. Il aura bien quelque chose de toi, ne serait-ce que le blanc de l'œil, que tu as un peu bleuté! Et je me réjouirai de le voir toutes les fins de semaine.

Les lumières commencent à se rallumer lentement pour surprendre DUCHESNE au moment où celui-ci s'assoit à la table à côté. AGENOR est en train de lui servir du vin blanc et Monsieur RICAUD lui apporte le premier plat du dîner.

MONSIEUR R.

(le laissant sur la table) Monsieur le Comte. Vous m'en direz des nouvelles de cette timbale.

DUCHESNE

Humi Miau miau. L'odeur est d'une spiritualité...

MONSIEUR R.

Vous me faites trop d'honneur, Monsieur le Comte.

AGENOR et MONSIEUR RICAUD s'inclinent et partent vers le fond, où chacun reste de chaque côté du comptoir.

DAVE

(à MONIQUE, avec un sourire) A ce qu'on voit, ici il n'y a que la noblesse qui mange.

MONIQUE

Un peu de patience, mon Capitaine. J'ai donné à Madame Ricaud la recette d'un "egg nog" pour qu'en ce jour de Noël elle nous offre au moins une boisson anglo-saxonne.

DUCHESNE goûte une bouchée de son plat, fronce le sourcil, s'essuie la bouche avec la serviette, boit une gorgée de vin blanc, se ressuie les lèvres de nouveau, se gratte la gorge pour prendre une deuxième bouchée et enfin la prend. Cette fois-ci, il est décidé et appelle d'un ton impérieux.

DUCHESNE

Ricaud!

MONSIEUR R.

(accourant avec un geste de consternation anticipée) Monsieur le Comte!

Que se passe-t-il?

DUCHESNE

Ricaud. Expliquez-vous. Avec quoi avez-vous cuit les queues de langoustines?

MONSIEUR R.

Mais, Monsieur le Comte, avec un Xerès naturellement. Un Pedro Domecq très pale et très sec.

DUCHESNE

Oui, mais de quelle année? La sauce a une saveur invraisemblable!

MONSIEUR R.

Voyons un peu, je crois que c'est un Xerès de 42; c'est vous même qui me l'avez fourni.

DUCHESNE

C'est bien ce que je pensais. Distraction impardonnable! 1941, et pas 42, c'est la limite absolue d'âge du Xerès que vous auriez dû employer; ça, vous le savez aussi bien que moi. On est presque en 45, quoi! Par contre, l'année du champagne est parfaite, et si cette sauce peut être mangée - naturellement pas par moi, parce que la servir à un homme comme moi c'est presque une insulte - c'est grâce au champagne.

MONSIEUR R.

Quel désastre, Monsieur le Comte! Où avais-je la tête! Ne pas avoir regardé l'année sur l'étiquette! M'en pardonnerez-vous jamais?

DUCHESNE

Moi? Jamais! Où est votre honneur de chef, je pourrais même dire votre dignité d'homme? Comment, vous, avez-vous été capable d'une telle négligence? On est en train de tomber dans un gouffre d'où on ne pourra plus sortir. Où va la civilisation française? Où va le monde? Si ça continue, on finira pour manger comme en Angleterre!

MONSIEUR R.

Pardonnez-moi! Vous avez toutes les raisons du monde. Et même s'il ne reste en France qu'un seul gourmet ayant votre savoir et votre conscience, le monde continuera de tourner. Je vais vous préparer une autre timbale aussi parfaite qu'il soit possible à un être humain de faire - si vous avez la gentillesse d'attendre et de m'excuser.

MONIQUE

(qui, avec Dave, a suivi toute la scène, se lève indignée devant le geste de servilité de M. RICAUD) Un instant. Vous n'allez rien préparer, Mon-

MONIQUE (suite)
sieur Ricaud, vous m'entendez? Je me fiche de votre honneur de chef, mais où est votre dignité d'homme? Comment est-il possible que vous vous laissiez insulter par ce salaud? Et tout ce vacarme parce que l'année du Xerès ne convient pas à la sauce - selon lui! Ne sauriez-vous pas par hasard l'histoire de Duchesne et tout son trafic avec les Nazis?

MONSIEUR R.
(congestionné) Madame Périer! Faites attention à ce que vous dites!

DUCHESNE
Non, non, laissez-la parler, cher Ricaud. L'enfer est rempli d'ingrats. S'il n'y avait pas dans le monde des hommes comme moi, qui se sont sacrifiés en silence pour maintenir le flambeau de la civilisation au milieu de tout ce gâchis, on verrait bien si dans cette nuit de Noël elle serait vêtue comme cela et prendrait avec son ami un dîner comme celui que vous allez lui servir.

RICAUD se retire une fois de plus derrière le comptoir.

MONIQUE
(à DUCHESNE) Espèce de porc! En cette nuit de Noël, vous ne pourriez pas penser un peu aux gens qui crèvent de faim dans le monde entier?

DUCHESNE
(en extase) "Espèce de porc". Jusqu'à maintenant, vous ne m'aviez jamais dit "porc", madame. Cette expression me procure une volupté plus grande encore que celle de vos autres insultes. Mais cette volupté me fait voir comment ma solitude est grande dans une pareille nuit. (haussant la voix) Ricaud! Faites-moi dîner dans votre appartement, s'il vous plaît!

MONSIEUR R.
Vous le voulez vraiment, Monsieur le Comte?

MONIQUE
Oui, sortez-le d'ici! Ce n'est pas un spectacle à voir en face de soi quand la guerre va si mal.

DUCHESNE
(se lève et s'incline devant MONIQUE) Bon Noël à tous les deux.

DUCHESNE s'approche au comptoir, prend Monsieur RICAUD par le bras et l'emmène vers le fond, droit.

MONIQUE
(après une légère pause) Excuse-moi pour cet éclat, Dave.

DAVE
Jamais je ne t'avais vue comme ça. Une vraie tricoteuse en action!

MONIQUE
(éclatant de rire) Oh, ne le crois pas. En théorie nous, les Français, nous sommes tous des libéraux. Mais dans la pratique - tous de conservateurs.

DAVE
Mais toujours sensés.

MONIQUE
Non, non. Je crois qu'en France on pense trop pour être profonds.

DAVE
Je meurs pour un verre de n'importe quoi.

Il retourne brusquement la tête vers le comptoir.

MONIQUE
Capitaine, ça c'est un de vos gestes qui me touche le plus.

DAVE
Lequel?

MONIQUE
Cette façon brusque que vous avez quelques fois de tourner la tête.

DAVE
Quelle façon?

MONIQUE
Je ne sais pas. Une façon qu'ont certains pédorastes, et qui me fait quelque chose au cœur.

DAVE
(étonné) Quoi?

MONIQUE
Ne fais pas cette tête! Je ne le dis pas comme une insulte, ce n'est qu'une remarque.

DAVE
Merde! En voilà une façon de flatter ton amoureux! Tu n'as pas autre chose à dire à un homme à qui tu viens de demander qu'il te fasse un enfant?

MONIQUE
Ah, mon Dieu! Quand vas-tu apprendre, mon cher, que la vie et le monde sont un incroyable mélange de choses? Et que ce geste fait ressortir ta virilité dans tous les autres moments? C'est ce mélange, ce mélange terrible et merveilleux qui m'émeut profondément.

DAVE
Tais-toi. Tout ça c'est trop français pour moi.

MONIQUE

Je pense bien. Il aurait fallu en cette nuit de Noël que Betty soit ici, n'est-ce pas? Une Betty administrative, allergique et aphone, mais affectueuse comme il n'en existe pas deux!

DAVE

Allergique, pas du tout. (Avec un sourire de mari attendri) Mais excellente administratrice, ça oui. (Se reprenant) Je m'excuse, mais c'est toi qui m'a fait penser à elle.

MONIQUE

T'en fais pas; je connais mon devoir de cantinière de la Légion envers les soldats qui reviennent du front. (Froidement) Je vais m'efforcer pour que ce Noël soit aussi joyeux que possible!

Le rideau de gaze descend sur la scène, les lumières qui éclairaient le restaurant s'éteignent à nouveau et en se rallumant sur le devant, nous nous trouvons dans la rue. L'accordéoniste, vêtu d'un costume léger et portant un oeillet à la boutonnière, passe en jouant la partie la plus expressive de la valse, qu'il accompagne avec des mouvements vifs de la tête, marquant ainsi son esprit primesautier.

XIIe. TABLEAU

En effet, c'est le printemps. On peut s'en rendre compte dans la chambre de MONIQUE, au lever du rideau de gaze, avec les tulipes et les narcisses qui remplissent deux ou trois vases. Sur le chevalet, repose le dessin d'une robe de soir d'un rouge flamboyant. La maîtresse de maison, habillée d'une robe de chambre en soie, sort, avec une démarche fatiguée, ouvrir la porte de son appartement.

C'est DUCHESNE, vêtu de gris clair et d'un gilet canari, des gants du même ton et une canne à la main. Dans l'autre main un bouquet de narcisses et de tulipes. DUCHESNE met la canne entre ses jambes, enlève son chapeau, met également le bouquet entre ses jambes et, à la fin, baise la main de MONIQUE.

DUCHESNE

Chère Madame Périer, comment vous portez-vous? Et le moral?

MONIQUE

(haussant les épaules) C'est pas brillant, vous savez. Entrez donc.

Avec la main libre, il tend le bouquet à MONIQUE, qui rentre et le laisse sur la table. DUCHESNE jette un coup d'oeil furtif et peut voir que son cadeau fait double emploi dans la maison.

DUCHESNE

Oh, quel dommage! Avec ces quelques fleurs, je voulais faire entrer le printemps chez vous, mais je vois que quelqu'un m'a devancé.

MONIQUE

Non, merci. Je ne la fume plus. Je lui trouve un goût un peu bizarre. C'est la guerre, sans doute. Elles avaient une telle saveur, les Abdullas. (Se levant d'un seul coup) Vous m'excusez un instant? Tout d'un coup... je ne me sens pas bien. Ça doit être l'estomac. Un petit instant

Ouvrant le rideau du fond, elle sort en courant.

DUCHESNE

(se parlant à lui-même avec un air méditatif et jetant des coups d'oeil furtifs autour de lui) Un goût étrange? Et elle se trouve mal pour une cigarette? Hum hum. Si je ne me trompe pas, dans quelques mois naîtra un petit Américain à Paris. (Il fronce les lèvres en faisant une moue) Une chose est claire, il faut agir, et vite.

Il jette un autre coup d'oeil autour de lui.

L'appartement est payé. Est-ce possible? Et même s'il ne l'était pas tout à fait! C'est un désir bien légitime de vouloir s'agrandir pour un homme qui ne peut pas ouvertement investir son argent!

MONIQUE rentre, très pâle.

Chère Madame Périer! Vous ne semblez pas très en forme. Voulez-vous que je me retire?

MONIQUE

Non, pas du tout. Vous devez vous douter que la raison de mon appel est très urgente. Sinon, je n'aurais pas mis mon orgueil de côté comme je le fais!

DUCHESNE se mord les lèvres et soudain, s'approchant de MONIQUE, il lui jette une bouffée de fumée en plein visage. MONIQUE tombe évanouie dans ses bras.

DUCHESNE

(la soutenant dans ses bras comme si c'était un paquet, continue ses réflexions) Aucun doute, il y a un petit Capitaine Smith en chemin. La guerre ne va pas durer plus de quelques jours... il s'en va, il lui a dit qu'il ne veut pas de complications... et elle va se faire opérer pour se débarrasser du nouveau citoyen. Mais serait-il possible que le type ne participe pas aux frais? Eh bien, il y en a des salauds dans ce monde! (Tenant MONIQUE par la ceinture d'un bras et de l'autre lui donnant des petites claques) Madame Périer, Madame Périer! (En voyant qu'elle ne réagit pas, il la laisse tomber sur le divan) Mais qu'est-ce que je fais? Je pourrais bien profiter de cette occasion pour inspecter un peu les lieux.

MONIQUE

(avec un léger sourire) Moi-même. Excusez-moi. Asseyez-vous, Monsieur le Comte.

DUCHESNE

(s'assoit) Merci. (Il ouvre son porte-cigarettes) Une Abdulla?

MONIQUE

Ah oui, avec plaisir. Ça fait longtemps que je n'en vois pas.

DUCHESNE allume les deux cigarettes.

DUCHESNE

Bon, et bien, entrons dans le vif du sujet: votre appel m'a causé une joie indescriptible. Et me voilà en train de me ronger les ongles, intérieurement, d'expectative et d'impatience.

MONIQUE

Quand les gens nous appellent, Monsieur le Comte, c'est rarement pour offrir quelque chose.

DUCHESNE

Ma chère Madame Périer, je ne suis pas né d'hier. J'aurais dû ajouter d'impatience... de vous offrir mes services.

MONIQUE

(sourit) Voyez-vous, j'ai besoin d'une somme d'argent assez importante. Naturellement, j'ai du répondant. (DUCHESNE lève les sourcils) Ça fait six mois que j'ai terminé de payer cet appartement...

DUCHESNE

(ouvrant les yeux) Ah bon!

MONIQUE

Mais, comme vous comprendrez, je ne vais pas l'hypothéquer pour une somme si dérisoire.

DUCHESNE

Mais vous venez de dire que c'était une somme importante.

MONIQUE

Importante pour moi, mais insignifiante pour la maison.

DUCHESNE

(riant) Ah, je vois. Tout est relatif dans ce monde!

MONIQUE

Cinq cents dollars, pour parler votre langage.

DUCHESNE

Ah! (Avec un sourire sans retenue) Pardon. Votre cigarette s'est éteinte.

Il s'apprête à lui offrir du feu, mais elle l'arrête.

DUCHESNE sort rapidement par le fond, levant le rideau et le laissant retomber. On l'entend fredonner du dehors quelques vers de "Paris des dépayés". MONIQUE est sur le divan comme un poids mort. Il rentre.

DUCHESNE (suite)

Oh la la! La chose continue; est-ce que ce serait des jumeaux? (Il tapote les mains de MONIQUE en jetants des nouveaux coups d'oeil à la chambre) Il y a environ 72 mètres carrés; dans l'ensemble ce n'est pas mal. (En la regardant) Et elle non plus n'est pas mal. Pardonnez-moi, chère Madame Périer, mais jje ne peux pas m'empêcher de prendre quelques petits acomptes. (Il lui donne un long baiser, mais MONIQUE ne réagit pas) Non d'une pipe! Ça, ça c'est de l'obstination. (La prenant par les épaules et la tenant droite devant lui) Madame Périer! Madame Périer! Revenez sur terre! On n'a encore rien trouvé de mieux que notre planète. (Il l'embrasse sur le lobe de l'oreille) Mais que je suis bête! C'est le moment de savoir la vérité.

DUCHESNE imite le miaulement long et plaintif d'un chat en chasse. MONIQUE, qui apparemment est sans connaissance, lui répond par un autre miaulement inquiet.

Ah, je m'en doutais! Récapitulons: 72 m² de surface, 60 kilos de rondeurs très agréables et, pour couronner le tout, l'âme d'une petite chatte amoureuse! On ne va s'ennuyer alors!

MONIQUE

(ouvrant les yeux) Où suis-je?

DUCHESNE

Dans un endroit sûr, Madame Périer. Mais ne vous en faites pas, ne vous en faites pas, ma chère; d'ici quarante heures votre problème sera résolu de la meilleure façon possible! Voilà!

Blackout soudain. Dans l'obscurité on entend cinq ou six mesures de la troisième partie de la "Valse des Dépayés". Les lumières se rallument doucement.

XIVe. TABLEAU

Nous nous trouvons encore dans l'appartement de MONIQUE. Quarante huit heures se sont écoulées. La maîtresse de maison paraît plus en forme. Elle est vêtue d'un élégant tailleur de Rochas; la jupe est noire, la veste, en forme de tunique, est d'un jaune moutarde sur lequel est appliqué une espèce de passementerie en soie noire, qui recouvre le buste comme un filet aux lignes croisées diagonalement et se termine par des petits glands noirs au dessus de la ceinture. Elle sort ouvrir la porte et dans l'encadrement DAVE apparaît; il reste là, sans bouger, en la regardant.

MONIQUE

Bonsoir, Capitaine. Entrez. Ici on ne paye pas l'entrée. Entrez! Vous venez de la rue le jour de la victoire - et vous n'avez point l'air d'avoir participé à l'euphorie de Paris!

DAVE

Quelle euphorie? Les gens sont dans la rue, mais il marchent comme si un averse leur était tombée dessus.

MONIQUE

Ce n'est pas possible.

DAVE

Mais c'est vrai! Je ne les blâme pas. La fin de la guerre en Europe, c'est un dégonflement. Aïe, aïe, aïe, comme les bombes vont me manquer! Vous n'en avez presque pas eu, vous pauvres Parisiens. Mais sous les bombes chaque verre qu'on prenait pouvait être le dernier; chaque baiser, le dernier baiser. Quand les bombes tombaient, le type le plus simple, le plus dépourvu d'imagination devenait un autre homme, c'était comme un poète drogué.

MONIQUE

Tu parles comme si tu en étais un.

DAVE

Oh ma chérie. (Il la serre contre lui)

MONIQUE

Capitaine Smith, auriez-vous la gentillesse de me laisser un peu respirer, s'il vous plaît? C'est une de mes vieilles habitudes que j'aimerais conserver, d'autant plus que la paix est revenue chez nous.

DAVE la lâche et la regarde à un certaine distance.

DAVE

Comme il est merveilleux et beau, le visage de l'échec.

MONIQUE

De l'échec?

DAVE

Oui, de l'échec. Et quel échec! Celle qui disait: "Le plaisir par le plaisir, pas de sentiment à l'Américaine. Soyons rationnels, après tout, on est Français, c'est-à-dire, l'intelligence personnifiée. Dans une époque où personne ne croit à l'amour, ce qui compte ce sont les contacts sexuels, n'est-ce pas?" (Il rit d'une façon sarcastique) Ha ha!

MONIQUE

(après lui avoir donné une claque avec grand plaisir, elle se pend à son cou et l'embrasse passionnement) Farceur, hypocrite, "gangster".

MONIQUE (suite)

(Elle l'embrasse de nouveau) C'est toi qui part, toi, de ton propre gré. Tu fuis la liberté, le plaisir, la joie de vivre pour ta prison bourgeoise: les oreillons de Miles, la voiture payée par mensualités, la remise du salaire en entier à Betty pour qu'elle en fasse ce qu'elle veut, comme si elle l'avait gagné. Lâche! Tu pars en courant vers le confort, la sécurité, tu t'enfonces dans ta prison climatisée, n'est-ce pas? (Il l'embrasse) Quand partiras-tu? Dans deux semaines? Dans un mois? Quand?

DAVE

On ne sait pas. Ne te tourmentes pas!

MONIQUE

Je ne me tourmente pas. Mentalement, je t'ai déjà dit "farewell".

DAVE

Adieu pour la vie! Non!

MONIQUE

(le repoussant loin d'elle) Laisse-moi. Quand tu aurais reçu mon faire part de mariage, tu verras si c'est vrai ou non.

Deux coups sont frappés à la porte; il lâche MONIQUE automatiquement. Elle va vers la porte et ouvre.

CHUCK, souriant, béatement saoul et le visage entièrement recouvert de rouge à lèvres, lui tend les bras.

CHUCK

Vive la victoire!

MONIQUE, riant, accueille l'embrassade de CHUCK.

MONIQUE

(à DAVE) Alors, comme ça, il n'y a pas d'euphorie dans les rues de Paris, hein? (A CHUCK) Et qu'est-ce que c'est que ça si ce n'est pas la marque de l'euphorie?

CHUCK

Ah, tu parles de mon tatouage facial? Ça, je l'ai durement gagné, en forçant les femmes que je trouvais dans la rue à m'embrasser. Et elles l'ont fait sans gaieté, sans envie. Quelle différence avec le 25 août!

DAVE

Alors, pourquoi es-tu si heureux?

CHUCK

C'est pour d'autres raisons. Où est la molle?

MONIQUE

Elle viendra d'un moment à l'autre.

Elle se dirige vers la porte du fond droit et, sur le point de sortir, dit à CHUCK:

MONIQUE
Tu veux une serviette?

CHUCK
Mais pas du tout! Je ne me lave pas la figure avant d'avoir rencontré par là un photographe de "Life Magazine"! Je voudrais devenir un document pour la postérité.

MONIQUE rit et sort.

CHUCK
(après une brève pause) Quand pars-tu?

DAVE
Tu sais bien que l'Aviation a toujours priorité. (S'approchant de lui et chuchotant) Demain même. Chut!! Et toi? Quels sont tes plans?

CHUCK
Je crois que je vais rester sur place un petit bout de temps.

Après une petite pause, on entend des coups frappés à la porte. DAVE va ouvrir et fait entrer SUZANNE, qui voit avec une grande surprise la "décoration faciale" de CHUCK.

DAVE
Oui, c'est ton amoureux lui-même; mais transformé en playboy pour fêter la victoire!

CHUCK
(va vers elle) Baby baby, je t'ai réservé le cou tout entier quand même.

SUZANNE
(rit) Qu'est-ce que tu as dans les poches?

CHUCK
Quelque chose que Dave appellerait le produit du vol. Pourtant, ce n'est que du butin de guerre.

Il prend deux énormes liasses de billets et les jette sur la table.

C'est pour toi, ma petite - pour que tu puisses te soigner comme il faut.

MONIQUE entre avec un plateau sur lequel il y a une bouteille de champagne et quatre verres.

MONIQUE
(regardant les liasses de billets sur la table) Et ça? (A CHUCK) Tu as cambriolé une banque?

DAVE

Non, pire. Il a volé des civils allemands pour que Suzanne puisse se soigner.

SUZANNE

Ça, c'est pour moi? Tout ça? (Subitement émue) Pour que je puisse aller au Jura? Mais, c'est une fortune! (Regardant CHUCK) Je m'en fous du cou! Sur les lèvres il n'y a pas de rouge.

Elle l'embrasse longuement sur la bouche.

CHUCK

Assez, assez! Vous en faites trop de bruit! Ces deux voitures de rien de rien avaient échappé l'oeil des bétyes de Leclerc quand ils sont arrivés les premiers à Heidelberg. Il n'y a eu qu'une petite requi- sition, la chose la plus normale au monde.

DAVE

Et le transport gratuit en France- l'usage des privilèges des Forces Armées, la vente clandestine des voitures à Paris - Comment appelles- tu ça, Chuck?

MONIQUE

(donnant à DAVE un verre de champagne et avant que CHUCK ne réponde)

Et vous, Monsieur le Capitaine, vous qui laissez une femme près de l'avortement, celle qui a vécu pendant des mois pour vous rendre heu- reux, à qui vous n'avez même pas donné un centime pour l'opération, ne vous préoccupant même pas de savoir si elle lui coûtera la vie, ça, comment l'appellez vous?

DAVE

(baissant le regard) Ça, je l'appelle dégueulasse.

MONIQUE

Ah!!! (Levant son verre après une petite pause, avec un air de défi)

Vive la victoire!

SUZANNE et CHUCK se séparent. Elle va vers la com- mode et prend les deux coupes qui restent, elle en donne une à CHUCK et garde l'autre.

DAVE

Aux jours heureux!

SUZANNE

Happy times! (Elle soupire)

CHUCK

Tchin-tchin. C'est dommage qu'à Paris on ne trouve pas du "champagne" de la Roma Wine Co. de Californie, la publicité dit que c'est le meilleur du monde.

DAVE

(rit) Je vois. Les troubles finis, nous sommes tous en train de devenir nationalistes, hein? Où est donc l'amitié née de la guerre?

MONIQUE

(toujours ironique) A vous de le savoir, mon Capitaine, Cheers!

Elle boit une gorgée de son verre.

SUZANNE

(regardant les billets, à l'improviste) Comme il va être content, Roger, en sachant que je vais m'en aller dans le Jura!

Aussitôt après avoir dit cela, elle se mord les lèvres.

CHUCK

Qui diable est-ce, Roger?

SUZANNE

Tu ne le connais pas, d'ailleurs ça n'a pas d'importance.

CHUCK

Allons, Monique, qui est Roger?

MONIQUE

(à SUZANNE) Tu ne crois pas que c'est mieux de lui dire la vérité? Maintenant que nos glorieux libérateurs s'en vont, l'heure de la vérité a sonné. Roger, c'est le fiancé de Suzanne.

CHUCK

Fiancé! Le fiancé de Suzanno! Depuis quand?

SUZANNE

Presque depuis notre enfance. Ça fait déjà huit ans.

Elle regarde vers le sol.

CHUCK

Huit ans de fiançailles! Et ta mère se préoccupe encore pour qu'on puisse te considérer pure!

DAVE

(en lui mettant le poing à la hauteur du nez) Prends garde à ce que tu dis, salaud.

CHUCK

Oh, ne te fatigue pas; il suffirait d'agiter une plume pour que je tombe "knock down".

DAVE

(à MONIQUE) Où as-tu une plume?

SUZANNE rit nerveusement.

SUZANNE

Ne me regarde pas comme ça. Un jour ou l'autre tu devais t'en aller, alors pendant que tu étais là, pourquoi ne pas te rendre heureux?

CHUCK

Et alors?

SUZANNE

Et alors?... Eh bien, il y avait toujours entre nous la parole donnée à l'autre.

CHUCK

Et en conséquence, tu t'es tue. Toujours la politesse! (Il prend les billets et les jette contre la porte) Merde, merde et re-merde!

CHUCK donne à DAVE un "uppercut" qui lui fait perdre l'équilibre, et en tombant il emporte avec lui la table avec les verres et la liasse de billets qui restaient dessus.

SUZANNE

Assez, assez! Vous êtes fous! Si c'est à ça que sert l'amour, je me réjouis de n'être jamais tombée amoureuse de personne!

CHUCK

(hors de lui) Mais alors, en plus de tout, tu n'aimes pas ton fiancé! Et tu vas te marier avec lui! Bravo! Voilà encore une chose typiquement française et intelligente: le mariage de raison!

SUZANNE éclate en sanglots.

MONIQUE

J'ai une idée que quand je commencerai à parler des Etats-Unis, alors ici il ne restera plus un meuble ou une personne en bon état.

CHUCK

Pas la peine d'attendre ça!

Il va vers la cheminée et prend l'unique porcelaine de valeur de la maison.

MONIQUE

Ah, non, non, pas ça, Chuck! C'est la seule chose de valeur que j'ai! (Lui arrachant le bibelot des mains) Je veux dire, de valeur sentimentale pour moi, c'est un de mes oncles qui m'en a fait cadeau.

CHUCK

Je parie que tu ne te souviens même plus de son nom. Sentimentale, ici à Paris! Tu parles!

MONIQUE

Oui, ici, à Paris! Casse ce que tu voudras, mais pas d'insultes. (Elle lui donne un vase de Sèvres ayant un bord cassé) Je suis une Parisienne!

MONIQUE (suite)

ne et, telle que tu me vois, je sais bien, mon Dieu, ce que c'est un chagrin d'amour!

CHUCK

(avec des larmes dans la voix) Morde, morde et re-morde! Au diable tout ça!

Il casse la vase contre le mur. MONIQUE lui tend une petite boîte en opaline.

"Prie Dieu et passe-moi les munitions". (A SUZANNE) Vous ne direz pas, Mlle. Lamolle, que cette citation du Lieutenant Howell M. Forgy à Pearl Harbour - en décembre 41 - ne vient pas à point, hein?

CHUCK jette la pdite boîte contre le mur et la casse. A ce moment DAVE, encore un peu "groggy", s'est remis debout et, s'avancant vers CHUCK, lui donne un coup près de l'oreille, coup qui le fait tomber par terre. SUZANNE s'élançe vers lui, lui relève le torse. CHUCK, encore abruti, lui fait un sourire charmeur dû en partie au whisky et en partie au coup qu'il vient de recevoir.

SUZANNE

Chuck! C'est ça, ce que l'on a attendu si longtemps? Non, non! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas une façon d'inaugurer la paix!

CHUCK

Ah, Dave, vicieux salaud, tu as un coup de poing de première! Tu m'as réveillé l'esprit pour toujours. Emmène-moi demain dans ton avion à New York.

MONIQUE

(à DAVE) New York? Alors, tu pars demain, hein? Et tu disais que tu ne savais pas quand! "Ne te tourmente pas". Très chic de ta part, très noble! Alors va-t'en, va!

Elle lui donne une gifle encore plus forte que la précédente.

Je te dis de partir à l'instant même! Laisse-moi! Je ne veux pas voir ta sale gueule!

DAVE

Tu as toujours dit qu'elle était trop propre. Bon. Tout ça c'est très bien comme défoulement, mais j'attends la deuxième partie.

DAVE ferme les yeux et ouvre la bouche dans l'attente d'un baiser.

MONIQUE

Cette fois-ci, tu te contenteras de ta gifle! Hors d'ici! A jamais! Je te déteste!

Très bien. (Prenant son camarade, qui est par terre, par le col de sa jaquette) Allons, Chuck.

CHUCK

Permettez-moi, Mademoiselle Lamolle, encore une citation: la dernière. Qu'est-ce qu'il a dit, le général MacArthur, en sortant de Corregidor? (Il lève son doigt dans un geste d'apôtre, pendant que DAVE ouvre la porte et le traîne par le sol) Deux petits mots incoubliables: "Je reviendrai!"

Les lumières s'éteignent lentement et deux projecteurs se concentrent sur les visages de MONIQUE et de SUZANNE, qui, angoissés, paraissent regarder vers l'avenir. Dans l'avant-scène, à droite, deux autres projecteurs nous font voir les deux visages de DAVE et CHUCK, qui ont la même expression d'anxiété. A ce moment on entend le leit-motiv de la valse. Un dernier projecteur nous montre, au centre, le visage de DUCHESNE qui, face au futur, sourit d'une façon mystérieuse.

RIDEAU

Part II

"Andante ma non molto maestoso"

Le décor est le même; la scène est divisée en deux, d'une part, à gauche, le petit salon de l'appartement de MONIQUE, de l'autre, à droite, un côté du restaurant des RICAUD, tous les deux recouverts, quand une scène a lieu dans la rue, d'un rideau qui représente l'extérieur du bâtiment.

Dans les théâtres qui disposent d'un grand plateau le coin représentant le restaurant des RICAUD pourra être installé sur une scène tournante, qui en tournant nous laissera voir un coin du living-room de DAVE et BETTY SMITH dans le Long Island. Dans ce cas, ce qui sera d'un côté le comptoir du restaurant, sera de l'autre une étagère recouverte de livres et de bibelots, avec un petit espace réservé à une reproduction des tournesols classiques de Van Gogh. Quand le plateau tournera, cette bibliothèque sera du côté droit; et à gauche on verra la porte d'entrée de l'appartement des Smith, à côté de laquelle des petits tubes de métal résonneront à chaque coup de sonnette en chantant une petite phrase musicale.

Si cela n'était pas suffisant pour identifier l'intérieur comme américain, on peut ajouter que les meubles correspondent dans tous les détails à l'habitat d'un de nos touristes en uniforme circa 1945: canapé divisé en trois parties qui, réunies, forment un demi cercle, et recouvert d'une cotonnade de couleur turquoise violente; table basse, moderne, en santal vernis en forme de rein, sur laquelle est posé un vase plein d'anémones, un service de fumeur et, sur un plateau en argent, tout l'arsenal de bouteilles et verres nécessaire pour faire des cocktails. A gauche du canapé, un lampadaire de forme assez compliqué, dont la partie supérieure est formée par une lanterne ronde et blanche, et l'inférieure par deux tubes de lumière pendant comme des poids morts qui, en les touchant, montent et descendent.

Si l'on ne peut disposer d'un plateau tournant, tout cet ensemble de canapé, table basse et lampadaire peut être monté sur un chariot qu'on fera avancer sur la droite de la scène alors que du plafond descendent des fils auxquels sont suspendues la charpente de la porte de la pièce et une cheminée sur laquelle pend la reproduction de Van Gogh.

A un moment donné un autre chariot doit entrer par la gauche, portant un grand bureau au dessus duquel on voit, à droite et à gauche, des petits fichiers en métal et deux téléphones, et au milieu, un tas de dossiers et de papiers en désordre.

Au centre du chariot, un fauteuil tournant de bois sur lequel trône CHUCK, roi fort puissant du marché noir des produits destinés à l'armée américaine. Tel est son bureau dans un FX américain de Francfort; il est complété par la charpente d'une porte qui descend au fond (à gauche) et au milieu, un portrait souriant du Président Truman.

Prologue

Nous sommes en 1945; la guerre vient de se terminer avec le Japon, amenant au monde cette paix que, d'instinct, certains de nos person-

nages avaient justement redoutée.

L'accordéon joue une marche. Au lever du rideau un projecteur cerne dans l'obscurité le visage de DAVE, qui est assis sur le bord de son canapé couleur turquoise. On peut voir, d'après son expression, que cet "andante" est beaucoup moins "maestoso" qu'il ne le paraît en réalité.

Un bras féminin, nu, qu'on aperçoit seulement jusqu'au coude, tend à DAVE une lettre. C'est le bras de BETTY, sa femme.

BETTY

C'est pour toi, chéri. Ah, ces Parisiennes, quelle persistance! Elles ne lâchent jamais un homme! (Avec sarcasme) Mais je suis sûre que celle au parfum de violettes ne sait pas encore que nous nous sommes réconciliés. Il faudrait le lui dire, qu'est-ce que tu en penses; ce n'est pas gentil de laisser des illusions à cette malheureuse.

DAVE prend la lettre et la met vivement dans la poche de sa chemise. Puis, en fronçant les sourcils, il fait semblant d'examiner les papiers qu'il a dans la main, mais après quelques secondes, il regarde furtivement derrière lui, et prenant la lettre de sa poche, déchire l'enveloppe et se met à la lire. L'accordéon souligne soudain la nostalgie de Paris qui s'empare de DAVE en lisant la lettre, nous rappelant la valse de "Prélude et fugue". DAVE change d'expression; un grand sourire illumine son visage et après avoir parcouru du regard cinq ou six lignes de la lettre, il se met à rire. Aussitôt DAVE se reprend, regarde rapidement en arrière. Puis à voix basse il appelle sa femme.

DAVE

Betty. (Il n'y a pas de réponse. Il insiste en élevant la voix) BETTY!

De nouveau le silence. DAVE pousse un soupir de soulagement et continue sa lecture. Tout d'un coup son visage est transformé par un éclair de rage.

Quoi? Cette espèce de conte, un ardent amoureux? On aura tout vu!

Non, elle me dit ça pour me faire enrager. Je voudrais bien le voir en action, ce cabotin!

XIII TABLEAU

L'accordéon fait écho aux mots de DAVE avec les trois notes emphatiques du final de la marche. La lumière du projecteur, qui faisait ressortir DAVE, s'éteint d'un seul coup, pendant que commencent à s'allumer lentement celles qui donnent sur la chambre de MONIQUE à Paris.

En se mariant avec sa "belle voisine", le Comte a apporté à l'appartement de celle-ci une splendeur tout à fait inattendue. La petite table basse placée en face du divan est substituée par une

table style italien, de marbre vert avec des pieds dorés; le vase qui était posé dessus, est maintenant un vase lourd en baccarat; sur la cheminée, une horloge en bronze avec porcelaine et émail et deux amphores des mêmes matières reluisent à côté des statuettes de Meissen et de Capodimonte, pièces de collection qui sont sur les étagères; et le divan même est maintenant recouvert de "chintz". Le chevalet où reposaient les desseins de MONIQUE est toujours là, mais vide, indiquant ainsi une interruption dans son activité de créatrice de costumes.

MONIQUE, vêtue d'une robe de soirée de satin blanc avec des grands paniers - une de ces robes qu'on appelle "de style", ses épaules nues et la beauté de son buste accentuée encore par son grand décolleté, est en train de mettre devant le miroir un collier en imitation de diamants roses. DUCHESNE entre, vêtu d'un frac et d'une cape doublée de satin rouge, portant à la main un claque.

DUCHESNE

Comment va ma petite chatte ce soir?

MONIQUE

(regardant sa toilette) Très bien; elle se sent presque à la hauteur de ses chiffons, tu sais.

DUCHESNE

J'en suis ravi, ma chérie, mais je n'ai pas des mots pour exprimer ma joie. (L'embrassant sur l'épaule) L'amour vrai est muet, voire paralytique.

MONIQUE

Amour vrai! tu m'as épousé pour mon appartement!

DUCHESNE

Justement, c'est de ça que je parle. De l'amour pour ton appartement! Toi, je t'admire, je te désire, c'est autre chose. Si j'avais de l'amour pour toi, ça se terminerait vite, comme toutes les histoires d'amour. Ce que je ressens pour toi, c'est indestructible, et ça me rend timide, je ne sais plus quels mots employer avec toi. (Il l'embrasse sur l'autre épaule) Il ne me reste qu'à employer le langage des fleurs.

DUCHESNE sort de sa cape un bouquet de violettes.

MONIQUE

(riant) Allons, Bibi. Que peuvent bien dire ces humbles violettes? En tout cas, avec leur mauvaise réputation de modestie, rien qui s'accorde à ton style. Par contre, un manteau de vison, maintenant que l'hiver approche, ça oui, ça serait éloquent!

DUCHESNE

Bon Dieu! Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui offre un manteau

DUCHESNE (cont.)

de vison comme ça? Du vison! Jamais, même à une maîtresse! Avec la fortune que j'ai? Ça c'est bon pour un étudiant sans le sou; pour lui au moins ça signifie quelque chose; l'escroquerie, le vol par amour, le luxe impossible à atteindre. Mais pour moi - un homme du monde - un manteau de vison, c'est vulgaire comme tout!

MONIQUE

C'est peut-être vulgaire, mais ça protège du froid, et ici à Paris, personne n'en a depuis 1935. Et puis, j'ai froid parce que je suis fatiguée.

DUCHESNE

Ne me dis pas ces choses-là, je t'en prie. Rien ne m'énerve plus que la langueur d'une femme.

MONIQUE

Bibi! C'est indécent de parler ainsi à ton âge!

DUCHESNE

(à rit, l'attire vers lui et l'embrasse) De quel âge parlez-vous, comtesse? Est-ce qu'on remarque mon âge quand on fait l'amour?

MONIQUE

Non, cher comte, mais si vous continuez à ce train-là, on va remarquer le mien.

DUCHESNE

(rit) Ah, Minou, Minou l'incomparable! Ça, ça s'appelle flatter un homme!

MONIQUE

Hum. Tu as beau plaisanter, mais on voit bien que ce n'est pas toi qui a glissé dans la baignoire et perdu un enfant! Je voudrais bien te voir après un accident pareil!

DUCHESNE

Ma pauvre petite chatte, parure incomparable de mon toit. Oh, comme elle a souffert! Et maintenant, va t'admirer un dernière fois, va. Mets-toi un peu de rouge et on sera au rendez-vous avec une ponctualité toute britannique.

MONIQUE

(allant vers la porte du fond) Combien de temps me donnes-tu?

DUCHESNE

(regardant sa montre) quinze minutes, pas une de plus.

MONIQUE

A tout de suite, mon gros matou.

DUCHESNE

(avec un sourire énigmatique) A tout de suite. (MONIQUE sort) Si je connais bien mes chattes, on en a pour une demi-heure.

Il la suit jusqu'à la porte; il s'assure que MONIQUE est dans son boudoir, et sort de la poche de son pantalon trois liasses de billets de cinq mille francs attachées chacune avec un élastique; il appuie un bouton placé sur le mur et fait bouger une partie de l'étagère de MONIQUE où sont exposés les bibelots, étagère s'ouvrant comme une porte secrète. DUCHESNE sort une grande boîte en bois et, après l'avoir ouverte avec une petite clé, regarde fébrilement son contenu. Son premier regard est méfiant et le deuxième, inquiet; il sort une liasse et en compte les billets avec une rapidité surprenante. Puis il jette un nouveau regard à l'intérieur de la boîte.

Dix, douze, quinze. Tout est là, Dieu soit loué.

Il embrasse la liasse, caresse les billets qui se trouvent au dessus et y repasse plusieurs fois la main avec une expression d'extase, de plaisir, proche de l'orgasme. C'est embarrassant à voir, mais après tout, on a payé assez cher le fauteuil d'orchestre, et il n'est pas question de rien perdre. Soudain DUCHESNE reprend la notion du temps, termine son inspection et referme la petite boîte à clé. Il la remet dans sa cachette et, en appuyant sur le bouton, tout est remis en place. Tout de suite après on entend la voix de MONIQUE de la porte du fond.

MONIQUE

Bibi!

DUCHESNE reçoit comme un choc et doit se retourner à la cheminée pour ne pas tomber. MONIQUE entre et le trouve ainsi.

Mais qu'est-ce qui t'arrive?

DUCHESNE

Eh bien, j'ai failli avoir une crise cardiaque; tu penses, une femme qui est prête en cinq minutes...

MONIQUE

(rit) Allons donc, tu te plains, mais tu es bien content: Moi aussi, j'aime être ponctuelle.

DUCHESNE

Hélas, ma chère, aujourd'hui nous ne le serons pas.

MONIQUE

Pourquoi?

DUCHESNE

Par ce que c'est notre première sortie ensemble dans le monde. Comme je ne connais pas encore assez bien tes habitudes, j'ai avancé les pendules de quarante cinq minutes pour que nous partions à temps.

MONIQUE

De quarante cinq minutes? Mais tu es fou! Qu'est-ce que je vais faire ici pendant quarante cinq minutes, avec cette robe si raide que je ne peux même pas m'asseoir?

DUCHESNE

On pourrait peut-être l'enlever pour un instant, hein? C'est un des arts domestiques où j'excelle le plus. Et après... et bien après... on fera appel à notre imagination, n'est-ce pas, ma petite chatte?

DUCHESNE l'embrasse de nouveau sur l'épaule. MONIQUE rit comme une femme subitement réveillée à l'amour et à ses jeux; elle pousse un miaulement. DUCHESNE répète le signe, l'inimitable, le timide, le plaintif, le poétique miaulement que nous avons déjà entendu une fois. Blackout.

XIV TABLEAU

Les lumières s'allument lentement sur le petit salon de DAVE. Celui-ci vient de lire la lettre de MONIQUE et son expression est plutôt rageuse.

DAVE

Ça, un amant fougueux! Pouah!

Les clochettes de la porte d'entrée s'agitent. DAVE se dirige vers la porte en mettant la lettre dans sa poche. Il l'entr'ouvre et prend un paquet que lui tend quelqu'un. Il signe un reçu qu'on lui donne avec le paquet et qu'il rend avec un pourboire. BETTY rentre en scène par la droite et le regarde faire.

BETTY

Un instant. Je n'ai rien acheté cette semaine, ça doit être une erreur.

DAVE fait quelques gestes rapides de la main comme indiquant au messenger de s'en aller et, fermant la porte d'entrée, il se tourne vers sa femme.

DAVE

Il n'y a pas d'erreur possible, ma chère. Le paquet est bien de Bergdorf Goodman et dit clairement: Madame Betty L. Smith.

BETTY

Mais est-ce qu'il dit aussi "Great Neck"? Peut-être il existe une autre Betty L. Smith à Manhasset. A moins que... (L'ombre d'un sourire se dessine sur le visage de DAVE) David Augustus Smith! Ce ne serait pas un autre cadeau de ta part, par hasard? Hein? Parce que si c'est ça, je te le rends tout de suite! Notre fils a besoin de pulls pour l'hiver! Les chaises ont besoin d'être recouvertes et le chien a besoin d'un manteau de fourrure!

DAVE

Et toi, ma chère, tu n'en aurais pas besoin?

BETTY

Moi? Pas du tout. On est toujours en voiture. On marche deux pas et on entre dans un magasin surchauffé. Tout est surchauffé dans cette ville infernale! On a plutôt envie de se ballader nue toute la journée, pas de porter des fourrures!

DAVE

(après une pause) Alors, tu n'ouvres pas le paquet? (Silence) Même pas par curiosité?

BETTY

Tu es fou! C'est sûrement quelque chose qui vient de toi! Et je parie que c'est un manteau de vison! Du vison! La dernière chose que je voudrais dans ma vie! Montre!

Elle défait le ruban de soie rose qui attache seulement le coin de la boîte et sort un somptueux manteau de vison.

Du vison bleu! Et non seulement bleu, mais sauvage! Du vison avec toutes les circonstances aggravantes! Que signifie cette folie? Explique-toi!

DAVE

Mais honey, c'est ce que disent les annonces. "Dites-le avec des fleurs, dites-le avec des parfums, dites-le avec du vison".

BETTY

(furieuse) Et qu'est-ce qu'on en fait des mots? On ne peut donc plus rien dire avec des mots?

DAVE

Mais est-ce que tu conçois qu'un homme, en 1945, après le début de l'ère atomique - comme l'appellent les journaux - dise à sa femme: "Je t'aime"?

BETTY

Oui, je le conçois parfaitement! C'est la chose que toutes les femmes attendent toujours, à toutes les époques! Ah, si tu savais comme j'aurais été contente, si tu étais venu avec seulement un petit bouquet de violettes à la main en me disant à l'oreille: "Je t'aime!" J'aurais été cent fois plus heureuse qu'avec ces fourrures scandaleuses! Un manteau qui a dû te coûter les yeux de la tête!

DAVE

(la prenant par la ceinture et la secouant avec furie) Très bien! Je t'aime! Je t'aime! JE T'AIME!!!

BETTY

(en le poussant) Brute! C'est ça que tu as appris avec ta Française?

DAVE

(lui onlève le manteau des mains et le jette sur le canapé) Je n'ai besoin de leçons d'aucune femme. Et quant à ces maudits poils de rien de tout, je vais les rendre sur le champ!

BETTY

Et tu feras très bien. Avec quoi allais-tu les payer, hein?

DAVE

Qu'est-ce que ça peut te faire? L'argent est fait pour circuler, pour être dépensé, pour que nous en profitent!

BETTY

Mais tu m'avais juré...

DAVE

Oui, je t'ai juré mais cette fois-ci c'était pour marquer le coup après mon augmentation de salaire.

BETTY

Une augmentation? Tu aurais dû le dire avant! De combien?

DAVE

De 500 dollars.

BETTY

Par an? Bah! Ce n'est pas beaucoup.

DAVE

T'es folle? Par mois! PAR MOIS! Tu te rends compte? C'est pour cela que je t'ai acheté le manteau. Un vrai symbole de promotion sociale, même si comme le tien, il a été acheté à crédit. Et ce que ces fourrures dégueulasses voulaient dire, même si tu ne les a pas laissé parler, c'est: "Dave a ce qu'il voulait, il est déjà sur Madison Avenue et devient sous-directeur à partir d'aujourd'hui!"

BETTY prend la fourrure et la caresse.

BETTY
Est-ce possible? Oh, quelle joie! Mon chou! (Pause) Mon grand amour!

DAVE
Et me voilà lancé à la conquête de Manhattan et de mon premier ulcère d'estomac!

BETTY rit et l'embrasse.

BETTY
Mais darling! Pourquoi ne m'as tu pas dit tout de suite que le manteau était un symbole? Avec le respect que j'ai toujours eu pour toutes les sortes de symboles! Je le porterai jusqu'à la fin de mes jours, même si je sais que toutes les prostituées de Hollywood en ont un! D'ailleurs, ça n'a aucune importance, mon amour, dans la vie il faut savoir se sacrifier!

XV TABLEAU

Les lumières s'éteignent lentement sur le couple. Dans l'obscurité trois personnages invisibles traversent en courant la scène de gauche à droite portant des panneaux sur lesquels on a dessiné en peinture phosphorescente de plusieurs couleurs les numéros 1946, 1947 et 1948. L'accordéon joue des accords pleins de brio pour accompagner leur passage. Puis les lumières se rallument sur le restaurant des Ricaud.

Madame LAMOLLE s'avance vers le comptoir, alors que Madame RICAUD sort de celui-ci pour aller la saluer. Madame RICAUD, en pronant de l'âge a un peu forcé, elle porte la même coiffure démodée, mais le ruban de velours destiné à cacher les rides de son cou s'est transformé en un collier à cinq rangs de perles de fantaisie; deux rangs sont de couleur rose, un gris, et deux marrons qui se terminent sur la nuque par un ruban de cette dernière couleur.

Le changement de Madame LAMOLLE est beaucoup plus marqué. Son visage qui était plutôt terreux, est devenu saumon fumé. Ses cheveux, alors gris, sont maintenant blonds et forment des rouleaux qui, d'une certaine façon, rappellent l'époque de gloire de Shirley Temple. Elle porte une robe rouge rattachée par un filet de tulle qui lui recouvre une partie de la tête et qui se termine sur la nuque. Sur son tailleur noir aux rebords de velours, veste courte, Madame LAMOLLE a mis un bijou fantaisie de cristal. Son sac, ses gants et ses chaussures, en daim noir, sont d'autres marques de sa prospérité actuelle.

MADAME LAMOLLE

Chère Madame Ricaud, je regrette cet abus de confiance, mais c'est ma fille qui m'a fait venir ici.

MADAME R.

Elle a bien fait. J'aime voir des visages connus de temps en temps. La plupart des soirs on ne voit que des étrangers: nos pauvres compatriotes n'ont plus de quoi se payer le luxe d'un dîner dehors. C'est une honte!

MME. LAMOLLE

Et oui. La guerre nous a coûté bien des sacrifices, et avec les millions de dollars que les Américains nous donnent chaque jour... (combien, neuf?)...

MADAME R.

Qu'ils nous donnent? Qu'ils nous prêtent, vous voulez dire! Ceux-là ne donnent rien officiellement, s'ils n'en retirent pas au moins le double.

MME. LAMOLLE

(rit) Et bien, nous non plus, nous ne faisons de cadeaux à personne! Tant de sacrifices et tant d'emprunts, comme je vous le disais, mais nous sommes dans la même situation qu'en 1940.

MADAME R.

Hélas! Vous voyez vous même ce que vous devez faire avec votre appartement: payer 3.000 francs par mois de loyer et toucher 80.000 de location. J'imagine l'effort que ça doit vous coûter, ma pauvre amie.

MME. LAMOLLE

Oui, venir ici tous les trois mois et jeter quelqu'un à la rue... ce n'est pas drôle. Il y a des fois où ça me fend le cœur. Bien sûr que si je ne le faisais pas, c'est eux qui le feraient.

MADAME R.

Ils ne le peuvent pas.

MME. LAMOLLE

Oh, si. Il suffirait que deux témoins certifient que le sous-locataire a vécu trois mois dans le même endroit et alors... au revoir ma subsistance.

MADAME R.

Et au revoir la Côte d'Azur. Pauvre Madame Lamolle. (Avec une expression hypocrite) Etre obligée de vivre sur la Côte d'Azur, ça aussi doit vous coûter un grand effort.

MME. LAMOLLE

Et oui. On me force à me séparer de ma fille, et ce n'est pas amusant.

MADAME R.

Heureusement, il y a toujours des compensations. Vous vivez, et comment! Il n'y a qu'à vous regarder. En trois ans, vous en avez rajeuni de vingt. Et la couleur de vos cheveux... (quelle est la couleur maintenant? avec cette lumière on n'arrive pas à distinguer exactement).

MME. LAMOLLE

(contrariée) A vrai dire, je ne sais pas. C'est une idée que mon Jean-Loup m'a donnée, vous savez.

MADAME R.

Alors, il y a un Jean Loup! J'aurais dû le deviner; je vous en félicite, ma chère.

MME. LAMOLLE

(soupire) Oh, il est bien un peu jeune pour moi: trente et un ans, et il est Polonais (autre inconvénient), mais il est sérieux, fidèle, généreux, quoi!

MADAME R.

Il est généreux? (Elle rit) On peut en faire des choses avec quatre vingt mille francs, hein?

MME. LAMOLLE

Je vous en prie, ne plaisantez pas avec ces choses-là. Heureusement que les loyers ont été stoppés - ou frigorifiés, comme disent les Américains; parce que sans ça il aurait fallu me mettre, moi, dans une chambre froide.

MADAME R.

C'est une idée. Mon Agénor dit que le jour n'est pas loin où l'homme, dégoûté du monde dans lequel il vit, pourra demander à ce qu'on le mette dans une chambre froide et qu'on le réveille au siècle suivant.

MME. LAMOLLE

Quelle sottise! Plus l'homme devient civilisé, pire il est.

SUZANNE entre en courant par la droite portant un large manteau gris, un bonnet de laine fait à la main - avec un pompon - gants gris de laine, également faits à la main, et des bottes noires. Sans rien dire, elle s'en va par le fond à droite.

MME. LAMOLLE (suite)

Suzanne! Où vas-tu? Qu'est-ce qu'il se passe?

Après une petite pause, elle s'écrie:

Suzanne!

Mais SUZANNE ne répond pas. Il y a quand même une sorte de réponse, et c'est la présence de CHUCK, qui entre par la porte droite avec son uniforme de lieutenant recouvert d'une capote couleur olive. Le képi à la main, il halète, les cheveux en désordre, offrant une image pathétique.

CHUCK enlève sa capote et la jette par terre, ainsi que son képi. Avec les bras étendus de chaque côté de son corps il s'applique à faire un exercice respiratoire, se mettant sur la pointe des pieds pendant qu'il fait une inspiration d'air par le nez en levant les bras au dessus de sa tête. En expirant l'air par la bouche, avec beaucoup de bruit, il laisse tomber ses bras, puis peu à peu ses pieds, jusqu'à ce que la plante repose par terre. Et il répète de nouveau l'exercice.

MADAME R.

Monsieur Chuck! (Il incline sa tête) Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous faites là? (Il secoue sa tête) Vous ne pouvez pas respirer? Voulez-vous qu'on demande un poumon d'acier? (Il fait non du geste)

MME. LAMOLLE

Et si on lui fait le bouche à bouche, hein?

Sans interrompre sa gymnastique désespérée, CHUCK, qui ne reconnaît pas MADAME LAMOLLE, lui jette un regard plein d'effroi.

MADAME R.

(à Madame LAMOLLE) Pauvre garçon. Je pense que seule votre fille pourra l'aider. Faut la faire venir, c'est tout.

MADAME R. conduit Madame LAMOLLE dehors. Quelques secondes après, SUZANNE revient et s'adresse à CHUCK sans le regarder même une fois.

SUZANNE

Chuck. Pourquoi m'as-tu suivi? Qu'est-ce que tu attends de moi? Que veux-tu? Il y a une demie-heure, nous nous sommes inscrits, mon fiancé

SUZANNE (suite)
et moi, à la mairie. Nous nous marions mardi prochain, tu sais? C'est irrévocable!

CHUCK
(finissant d'expirer) Avec Roger?

SUZANNE
Non, ce n'est pas avec Roger.

CHUCK, qui recommence son exercice, la regarde avec des yeux terrorisés, mais ne dit rien.

SUZANNE
Non, avec Roger, nous avons rompu peu après l'armistice, quinze jours après son retour de Salzbourg.

CHUCK qui, à ce moment, a les bras levés au-dessus de la tête, les baisse et se prend la tête avec les deux mains. Puis il la secoue de droite à gauche, comme disant "Ce n'est pas possible".

SUZANNE, elle, secoue sa tête de bas en haut comme disant "Oui, c'est possible".

Roger, alors qu'il était à Londres, haïssait cette ville, mais depuis son retour il crevait d'envie d'y retourner. Maintenant, il est speaker à la B.B.C. et il s'est marié avec une Anglaise qui ressemble Fernandel comme deux gouttes d'eau.

CHUCK
(avant de reprendre sa respiration) Alors... (montrant SUZANNE du doigt) avec qui...??

SUZANNE
(alors que CHUCK commence à faire son exercice pour la troisième fois)
Moi! Et bien, avec un homme de plus de quarante ans, qui est dans les affaires. Un homme sérieux, mûr, tout à fait ce qu'il me faut.

CHUCK, en expirant l'air, fait encore plus de bruit que les fois précédentes. Une fois la dernière goutte d'air sortie, en faisant une inspiration il laisse échapper un sanglot qui l'immobilise.

Continue ton exercice, Chuck, tu n'es pas encore très bien. (Il obéit SUZANNE) Ce que tu fais n'a aucune logique, tu sais. Je t'avais écrit du Jura dix lettres qui, toutes, m'ont été retournées avec la mention "destinataire inconnu".

Madame LAMOLLE entre par le fond à droite.

SUZANNE (suite)

Maman, je te dis, sans préambule - je n'aime pas les préambules, ça tu le sais - que cet après-midi Thierry et moi nous nous sommes inscrits à la mairie.

MME. LAMOLLE

Comment?

SUZANNE

Tu m'as entendu. Et tout ce que tu peux dire est inutile.

MME. LAMOLLE

Alors, qu'est-ce qu'il fait celui-là ici?

CHUCK se laisse tomber sur la chaise.

SUZANNE

Il est venu en courant derrière moi, et il est à bout de souffle.

MME. LAMOLLE

Drôle de bouclier que tu as emmené pour te protéger pendant que tu me donnes de tes nouvelles!

SUZANNE

Laisse-le se reposer, ça ira comme ça.

MADAME R.

(rentre avec un verre plein d'un liquide obscur) Du Coca-Cola, Monsieur Chuck. Ça tue les fourmis, mais ça fait revivre les Américains, à ce qu'il paraît. Allez! Avalez ça!

CHUCK boit et, en effet, ça le remet instantanément.

CHUCK

Oh, baby! Le destin s'obstine à tout gâcher pour moi. Au moins regarde-moi, puisque tu vas en épouser un autre! Tu ne peux pas savoir ce que j'ai enduré ces trois jours-ci.

Madame RICAUD s'en va discrètement par le fond, mais Madame LAMOLLE reste pour suivre avec une condescendance quelque peu majestueuse la rencontre inattendue des amoureux.

La concierge m'a dit que tu étais à Paris et que, d'après tes dernières nouvelles, tu n'étais pas mariée. Au Syndicat des Acteurs on avait ton nom... ~~mais~~ ^{mais} une ancienne adresse. Je suis allé voir Monique, mais on m'a dit qu'elle était à Londres en train de faire un film. Enfin, je suis revenu hier ici, au restaurant, mais c'était le jour de fermeture. Le destin était évidemment contre moi. J'ai lutté tout le temps sans m'en rendre compte - comme un homme qui prend un avion où on vient de laisser une bombe. Et maintenant que je te retrouve enfin, tu viens

CHUCK (suite)
de t'inscrire à la mairie. Ce n'est pas juste! Dans ce piètre monde
il n'y a pas de justice!

CHUCK jette son képi par terre.

MME. LAMOLLE
Ne désespérez pas, elle n'est pas encore mariée.

CHUCK
(la regardant avec étonnement) Maman!

SUZANNE
Allons, Chuck! Elle n'a jamais été ta mère, et ne le sera jamais! Je
ne marierai avec Thierry même si la France explose!

MME. LAMOLLE
Et la France va exploser sans aucun doute, parce que ce type ne cherche
qu'à nous séparer.

SUZANNE
Mais il a raison, maman! Un homme sérieux veut un foyer tranquille.
Comment pourrait-il envisager de vivre avec une belle-mère qui a
cinquante ans passés...?

MME. LAMOLLE
(l'interrompant) Chut!

SUZANNE
... se teint les cheveux en rose et commence à étudier le polonais par
correspondance?

MME. LAMOLLE
Ce n'est pas de ma faute. La faute en est aux bouleversements écono-
miques de notre époque. J'étais mieux, n'est-ce pas, comme j'étais
avant! Cheveux gris, visage gris, vie grise. Mais la vie n'est pas
seulement grise, elle est devenue affreusement chère, et je n'ai pas
eu d'autre solution que de m'en aller d'ici. Là où le soleil brille,
si l'on a quelques sous en poche, tout change. Ce n'est pas de ma
faute! Et pourquoi ne pourrais-je me teindre les cheveux de la couleur
qui me plaît? Depuis quand t'ai-je appris à vivre bourgeoisement?

SUZANNE
Jamais! Voilà le problème! Justement j'en ai eu marre de ne pas manger
à ma faim, d'entendre des absurdités, et une fois la guerre terminée,
j'ai eu envie de vivre comme tout le monde, avec des gens qui pensent
comme tout le monde...

MME. LAMOLLE
Joli programme, hein? épouser un homme que, quand j'irai chez toi, me

MME. LAMOLLE (suite)
fera payer chaque appel téléphonique. A moi, ta mère! Voilà ce qui se passe dans les maisons bourgeoises, où vit "tout le monde", comme tu dis. La mère fait payer à la fille et la fille fait payer à la mère. Quel joli monde!

CHUCK
(à SUZANNE) Mais moi, j'ai assez d'argent pour installer une maison dont la moitié sera peut-être bourgeoise, et l'autre, existentialiste, pleine de types qui ne se coiffent ni se lavent jamais, et où régnera ta mère si elle le veut.

SUZANNE
Oui? Et comment? Pour avoir ça il faut une fortune.

CHUCK
J'en ai assez, que veux-tu... je me suis adapté à la mentalité européenne... J'ai ouvert les yeux... On apprend avec le temps!

SUZANNE
Mais comment? Comment? Tu es toujours dans l'Armée, non?

CHUCK
Oui. Mais à Paris j'ai appris tout ce qu'il fallait pour s'enrichir. Les gens qui voulaient les choses au marché noir me l'ont appris - et je ne le regrette pas, parce que j'ai fait ça pour toi. Et tu sais, pendant tout ce temps, même quand je croyais t'avoir oubliée, je t'ai toujours été fidèle.

SUZANNE
Et que veux-tu que j'en fasse de ta fidélité? Quand vas-tu comprendre qu'on ne peut pas imposer son amour aux autres?

Elle sort en courant par la droite.

CHUCK
(qui la suit en courant aussi) Baby! Baby!

MME. LAMOLLE
(s'approchant de la porte en criant) Vous perdez votre temps! Je croyais, jusqu'à maintenant, qu'on pourrait la convaincre, mais elle est décidée. Je la connais comme si je l'avais mise au monde! (Baisant la voix et se parlant à elle même) Mais que'est-ce que je raconte, c'est moi qui l'ai mise au monde! Oh, mon Dieu, si mon Jean-Loup le savait, ce serait la fin!

Les lumières s'éteignent rapidement et le noir est

complet. Dans l'obscurité, l'accordéoniste souligne avec le refrain de la valse, la tension sentimentale du moment. Un projecteur le cherche, arrive à le situer et le suit pendant quelques pas.

Tout de suite après, le projecteur, qui continue à voltiger par la scène, fixe la figure de MONIQUE qui est assise devant le secrétaire de son appartement. Elle est enveloppée dans une robe de chambre de style Louis XVI en velours, avec un col et des manchettes de dentelles.

XVIIe. TABLEAU

MONIQUE est en train d'écrire une lettre, et au fur et à mesure que la plume court sur le papier, elle répète les syllabes qu'elle écrit.

MONIQUE
"... fu-ti-li-té ex-trême". (Elle relit d'un seul trait) Parce que malgré tous les contrats qu'on m'offre, les succès que j'ai, et les exploits amoureux de mon Comte, la vie, sans tes lèvres au goût de dentifrice, me paraît d'une futilité extrême".

Elle laisse la plume sur le secrétaire et retourne la feuille pour lire le début de la lettre.

"Mon très cher Dave". (Pour elle même) Il va s'en faire des idées avec ce début. Ça ne fait rien. J'en ai assez de lui mentir. (Retournant à sa lecture) "Cela fait trois mois que je n'ai même pas une carte postale de toi. Et pourtant aujourd'hui, ayant un moment de libre, j'en profite pour bavarder un peu avec toi".

"Le petit salon est très changé- et Paris l'est aussi. On est carrément plongé dans l'existentialisme, ce qui veut dire que les gens sont plus sales, plus cyniques et de plus mauvaise humeur que jamais. Oh, comme il manque à la maison cette gaieté, ces rires, cette atmosphère boy-scout que tu apportais avec toi!"

"Ah, Dave, si tu savais comme Paris a changé! Personne ne croit plus à cette image des Champs Elysées avec les marronniers en fleurs: les touristes ont l'air de penser que le printemps à Paris n'est qu'un coup de publicité de l'American Express; et je me demande jusqu'à quand ils continueront à venir."

"Et puis les façades des murs me semblent plus grises que jamais; je suis persuadée qu'on ne les lavera plus, et quand tout sera devenu noir, je mourrai en pensant que toi, tu vis au soleil et que tu es gai et que tu n'a pas de soucis, parce que dans ton pays tous les gens sont toujours jeunes, riches et heureux!"

XVIIe. TABLEAU

Au moment où MONIQUE prononce le mot "souci", les lumières commencent à s'éteindre lentement pendant qu'en même temps, se rallument celles qui illuminent le living-room de DAVE à New-York. BETTY, en colère, les cheveux en désordre, parle en criant à un interlocuteur invisible.

BETTY

Assez! Tais-toi! Ferme-la une fois pour toutes! Depuis trois ans que nous sommes ici, j'ai toujours dû aller seule à ces réunions de parents et instituteurs, comme si Miles était un bâtard! C'est humiliant comme tout! Mais toi, toi tu t'en moques de son éducation et de ce qu'on peut dire de ta femme!

DAVE

(dehors de la scène) C'est bien mieux comme ça, ma petite sotte! Parce que si un jour, je me trouve avec ces parents et ces instituteurs face à face, je vais en dire des choses qui leur donneront un choc pour la vie! Quand vas-tu te con...?

La voix de DAVE est étouffée par le son d'une clarinette et par tous les autres instruments d'un orchestre de jazz que BETTY a trouvé providentielle^{ment} à la radio pour couper court à cette discussion. On n'écoute que quelques secondes ce vacarme musical, car les petites clochettes de la porte d'entrée tintent nous annonçant l'arrivée de quelqu'un.

BETTY se dirige vers la porte et l'ouvre. Et l'on aperçoit un homme grand, brun, de large stature, sourcilieux; avec peine on reconnaît STEVE, qu'on a vu en uniforme de M.P. dans le deuxième tableau. STEVE dit à BETTY un mot d'ordre pour se faire connaître, mais comme elle n'arrive pas à l'entendre à cause du bruit infernal de la radio, il doit le lui répéter à l'oreille. BETTY fait deux fois un signe de tête approbateur, étend les bras, jette légèrement la tête en arrière, ferme les yeux et ouvre la bouche. STEVE l'embrasse longuement. BETTY le fait entrer, ferme la porte et arrête la radio.

BETTY

Assieds-toi, mets-toi à l'aise. Comment as-tu dit que tu t'appelais?

STEVE

(il se jette dans le sofa et appuie sa tête sur un coussin) Steve. J'ai travaillé dans le Vermont pour le père de Dave.

BETTY

Ah bon.

STEVE

Oh baby, quel plaisir de se retrouver en Amérique! Un baiser de bienvenue

STEVE (suite)
comme celui que tu viens de me donner, seules les Allemandes en sont capables;
ce sont les femmes les plus attirantes d'Europe.

BETTY
Et ailleurs? Les Françaises n'embrassent pas comme ça?

STEVE
Si, mais elles donnent au baiser une signification sexuelle.

BETTY
C'est vrai?

STEVE
Oh oui. Il y a toutes sortes d'habitudes bizarres sur cette terre.

Ils rient tous les deux. DAVE entre brusquement dans
la pièce en criant:

DAVE
Qu'est-ce qui t'a pris de mettre la radio à cette...

En voyant STEVE commodément installé dans le canapé,
DAVE s'interrompt. STEVE s'assoit comme il faut.

STEVE
Mon vieux Dave! (Affectueusement) Vieille canaille! Ça va?

DAVE
Décidément, c'est la semaine des revenants. Tu es le quatrième de mes amis
que je revois depuis mon séjour à Paris.

STEVE
Quelle mémorable cuite, tu te rappelles?

DAVE
La mienne ou la tienne? Je ne m'en souviens plus très bien.

STEVE
Moi non plus. La seule chose que je sais c'est que nous avons commencé au
Ritz et que le lendemain matin nous nous sommes réveillés à Bruxelles.

Il s'étend de nouveau sur le sofa.

BETTY
Alors, vous étiez saouls tous les deux!

STEVE
C'est très possible. (Il le regarde en souriant) Sacré cochon! Mais c'est
cette nuit-là que nous nous sommes vraiment compris pour la première fois,
hein?

BETTY
J'espère que ce ne sera pas la dernière!

STEVE

Cela dépend de Dave. C'est lui qui est différent du reste, difficile. Et maintenant que je suis installé à Great Neck et que je sais ce qu'on pense de lui, je suis venu, en souvenir de cette nuit-là et de cette cuite fameuse.

BETTY

(à DAVE) Tu vois? Je t'avais bien dit que tes idées allaient nous amener des histoires!

DAVE fronce les lèvres. Il y a une courte pause.

DAVE

D'abord, je voudrais savoir la raison précise de cette visite. Tu viens seul - ou tu représentes un groupe?

STEVE

Dave boy, tu sais que j'ai passé ces trois dernières années en Allemagne, n'est-ce pas?

DAVE

Je te prie de ne pas répondre à une question pour une autre. Oui, je le savais. Et alors?

STEVE

(après une légère pause) Ah, quel pays merveilleux l'Allemagne! Quelles tuyauteries dans leur salles de bains! Quelle bière! Quelles femmes ardentes! Et quelle résistance! Trois hommes dans une nuit - six - dix - ça leur est complètement égal. (Il regarde BETTY) Oh, pardon.

BETTY

Continue, je t'en prie. Les découvertes anthropologiques de nos soldats m'ont toujours paru passionnantes.

DAVE

(avec ironie) En somme, on dirait que tu regrettes, comme tant d'autres d'ailleurs, que nous ayons faite la guerre à l'Allemagne, n'est-ce pas?

STEVE

(se redressant de nouveau sur le canapé) Qu'est-ce que tu veux, mon vieux, quand on voit chez nous tant de traîtres, tant de gens qui veulent le triomphe des idéologies étrangères se promener en plein jour...

DAVE

(rit d'un rire sombre) En y pensant bien, Steve, tu as raison. Il y en a des millions et des millions!

BETTY

(avec un rire faux) Des millions et des millions de traîtres? Chez nous? Dave honey, n'exagérons rien!

DAVE

Je n'exagère absolument rien. Où existe-t-il une dictature du prolétariat comme nous en avons ici? En Europe, l'hiver dernier il y a eu un froid mortel. Les journaux disaient qu'en Angleterre toutes les vaches étaient mortes; que dans les Alpes les villages étaient ensevelis sous les avalanches de neige; que dans les magasins, sans chauffage, les employés travaillaient avec des couvertures sur le dos, et pendant ce temps-là, dans notre Syndicat de la Mine, le fils d'un de ces millions d'émigrants ulcérés venus en Amérique des quartiers misérables d'une Europe encore féodale a dû se dire: "Qu'ils crèvent! que l'Europe périsse! Nous ferons une autre grève pour qu'ils ne reçoivent pas un seul morceau de charbon supplémentaire! Et en même temps, nous montrerons au Président des Etats-Unis qui est le plus fort ici!"

STEVE

C'est une caricature raisonnable de la vérité.

DAVE

(avec l'expression la plus sérieuse au monde) C'est la vérité même, et rien que la vérité!

STEVE

(après une longue pause, secoue la tête de gauche à droite) Je ne voulais pas le croire, mais cette fois-ci il n'y a plus de doute.

DAVE

Qu'est-ce que tu ne voulais pas croire?

STEVE

Que tu es une "tête d'oeuf". (A BETTY) Ma pauvre petite, je te plains.

BETTY

Quelle calomnie. Il a la tête toute ronde, regarde comme elle est belle.

STEVE

Très, mais il raisonne comme un de ces sacrés intellectuels qui sont un danger pour notre pays.

DAVE rit bruyamment.

BETTY

(nerveusement) Ecoute, Steve, tu ne connais pas Dave. Il ne fera ja-

BETTY (suite)

mais partie d'aucune association ou fédération ou quoi que ce soit. Il y a trois ans que nous habitons ici et je n'ai pas encore réussi à l'emmener une seule fois aux réunions de parents d'élèves et d'instituteurs, et pourtant c'est son devoir.

STEVE

Bon Dieu, quel mal y a-t-il à aller dans les meetings et échanger des propos avec les voisins?

DAVE

Ceci: qu'on n'échange pas de propos: on échange des préjugés. Un recours pitoyable des gens pour essayer d'échapper au vide de leur existence. Mais je n'ai pas besoin de ça, pas du tout. Je pense, tu entends? JE PENSE! Et je veux qu'on me laisse tranquille pour penser! C'est mon grand vice solitaire, quoi!

STEVE

Et tu le dis, comme ça, à haute voix. Cher Dave, il en faut du courage.

DAVE

Et oui. Heureusement, je n'ai pas peur, Steve. Amusez-vous bien dans cette Fédération. Tu peux répéter à tes camarades tout ce que je viens de dire.

STEVE

Dieu m'en garde! Si je leur dis tout ça, tu seras un type fini!

DAVE rit à gorge déployée.

BETTY

Oui, rigole donc! On voit bien que tu t'en fiches de ce qui peut nous arriver à Miles et à moi.

DAVE

La société qui punirait mon fils et ma femme à cause de mes idées ne vaut pas la peine que je lui fasse la moindre des concessions.

STEVE

Et bien, avec ça, je crois qu'on s'est tout dit. (Il se lève et dit à BETTY) Au revoir, ma petite. Ravis de faire ta connaissance. A propos, comment t'appelles-tu?

BETTY

Betty!

STEVE

Ah! (Il lui donne un baiser sur la bouche) Bye bye!

Il ouvre la porte et la ferme en ^{la}claquant.

DAVE

Apporte de la glace. Tout de suite! Je vais faire un Martini dry.
(Criant) Mais tout de suite! Parce que si tu tardes, je fais un sort à cette bouteille de gin! Peut-être même en la brisant contre la porte, comme j'aurais aimé le faire sur la tête de ce con!

Blackout. L'accordéon joue d'une façon vibrante, nerveuse, enthousiaste, la marche déjà entendue.

XVIIIe. TABLEAU

Dans l'obscurité, descendent sur la scène à gauche la charpente de la porte, le portrait de Truman et une lampe verte comme celle qui éclaire habituellement les tables de billard, pendant que, à gauche, le bureau de CHUCK est mis en place; en se rallumant, les lumières nous font voir celui-ci, assis, les jambes sur son bureau, CHUCK a sur son épaule droite l'écouteur du téléphone et dans les deux mains plusieurs papiers.

CHUCK

(parlant avec une autorité surprenante) Non, baby, non. Je te l'ai dit assez clairement. Pour chaque paquet de café, ils doivent en acheter deux de cacahuètes; c'est le règlement. (Pause) Quel règlement? Mais, celui que moi-même j'ai rédigé, quoi! (Pause) Ne dis pas de bêtises, ma petite. Ce sont des bâtards, mais des bâtards avec une mère. Comme presque toutes les mères ont un poulailler avec deux ou trois poules squelettiques, ça ne leur ferait pas de mal de leur donner des cacahuètes pour se remplumer, non? Comme ça, on mangerait des poules avec des rondeurs qui rappellent celles des autres poules, les poules comme toi.

Il rit d'un rire faux, puis s'arrête net. Pause.
Allo? Hilda? Ah! Ecoute. J'ai ici tes feuilles de vente. Tu as dépensé presque un kilo de café par semaine en le faisant goûter à tes clients. Qu'est-ce que je t'avais dit, hein? Je t'ai dit bien clairement: une tasse avant ou après l'affaire, ou si tu préfères, ce que ton compatriote Hegel appelle "l'acte"; mais pas plus. (Pause) Non, non. Je te donne deux semaines de plus; si en quinze jours tu n'es pas arrivée à vendre le double de ce que tu vends maintenant, tu peux te considérer libre, tu entends? (Avec fermeté) Bonsoir.

CHUCK raccroche brusquement et pousse un soupir tel qu'il fait voler les papiers qu'il a devant lui. Sur le seuil de la porte on voit apparaître SUZANNE, habillée de rouge, avec les yeux et les lèvres très maquillés et les cheveux oxigénés. Dès qu'elle parle à CHUCK on peut constater un autre changement surprenant: elle a la voix considérablement plus grave et un léger accent allemand.

CHUCK

(l'embrasse) Oh, baby! Baby! Je savais bien que tu finirais par revenir à moi! Tu ne sais pas combien j'ai pensé à toi chaque fois que j'avais une minute de libre.

Il la relâche un instant pour mieux la contempler. Mais qu'est-ce que c'est que ce maquillage? Enlève le rouge de tes lèvres, va.

Il lui donne un mouchoir qu'elle prend et garde dans sa main.

Enlève ce rouge, te dis-je, tu as l'air d'une putain.

MARIA

(parce que c'est elle et pas SUZANNE) La putain, c'est ta grand'mère.

CHUCK la prend par le poignet et la tire vers lui pour mieux la regarder à la lumière de la lampe.

CHUCK

Tu es Suzanne et tu es en train de te moquer de moi? Sinon qui es-tu?

MARIA, avec un rire déchainé, montre une photo que CHUCK a sur son bureau et que nous ne voyons pas. CHUCK, qui ne la lâche pas, dit doucement:

"Il y a des gens qui, s'ils n'avaient pas entendu parler d'amour, ne seraient jamais tombés amoureux".

MARIA

(priant CHUCK de répéter la phrase) Comment?

CHUCK

Ne fais pas la sourde oreille. Quel homme célèbre a dit cela?

MARIA

Allons donc! quelle question! Ça ne peut être que Goethe, le seul génie au monde.

CHUCK la lâche avec un geste de profonde désillusion.

CHUCK

Encore une boche. (Avec un^e voix sourde) Va t'en, va, fout-moi la paix!

MARIA

Mais qu'est-ce que j'ai dit de mal? Ce n'était pas Goethe?

CHUCK

Non, c'était un Français, un vieil ami à moi... et à Suzanne.

Pause. CHUCK regarde MARIA, s'approche d'elle et lui soulève l'une des mèches blondes qui lui couvrent les oreilles et sans rien dire, la tire et reste avec une perruque blonde dans la main, laissant voir les cheveux noirs de MARIA coupés très courts. CHUCK lui donne une gifle.

MARIA

(avec un cri de volupté) Aïïïïï! (Elle s'avance vers lui) Tiens, voilà l'autre joue.

CHUCK

(avec un rire sarcastique) On dit non sans raison que celles de ta profession sont pleines de vertus chrétiennes.

MARIA

Des vertus, je n'en ai aucune, simplement j'aime ça. Ça me rend folle quand on me flanque une gifle de cette façon-là!

CHUCK

(dégoûté) Sortez d'ici! Je vous ai déjà dit de partir.

Il lui tourne le dos et retourne s'asseoir à son bureau. MARIA ne bouge pas. CHUCK fait semblant de consulter des papiers. Il y a une pause plus ou moins longue, puis il dit sans bouger:

Encore là?

MARIA prend la perruque et le remet en se regardant dans une glace imaginaire qu'on croit être sur la droite.

MARIA

Je suis une amie de Anneliess, de Hilda, de Henry... Elles m'ont dit que peut être vous auriez une place pour moi.

CHUCK

(se retourne brusquement) Et vous savez les conditions?

MARIA

Oui. (Elle rit) Mais je ne suis pas venue pour ça. Il y a quelques jours elles se trouvaient au coin du Continental. Les unes et les autres se vantaient de t'avoir en exclusivité. Et au milieu de leurs bavardages j'ai jeté cela: "Peut-être qu'il ne couche avec aucune de vous". (Elle fait une petite pause et le regarde fixement en souriant) Alors, à ce moment-là elles ont commencé à se poser des

MARIA (suite)
questions. Pas une n'avait été avec toi, mais elles travaillaient pour toi comme si tu étais le caïd. Formidable! (Elle rit)

CHUCK
Je ne suis pas le caïd. Je n'ai de pourcentage que sur le café.

MARIA
Mais psychologiquement c'est comme si tu en prenais sur tout. Au moins, c'est ce qu'elles laissaient sous-entendre. Elles m'on dit que sur ton bureau il y avait un portrait d'une fille qui me ressemblait, mais en blond. Alors j'ai demandé à Marlène qu'elle me prête sa perruque et je suis venue tenter ma chance. Tu sais, moi, les types mystérieux m'ont toujours excité.

CHUCK se lève et MARIA s'approche de lui.
On pourrait passer de très bons moments ensemble, tu sais. Justement, ça tombe bien. En ce moment, j'ai pas de Prosper pour qui travailler.

CHUCK prend le mouchoir des mains de MARIA et lui enlève le rouge des lèvres. Tout de suite après, il la regarde longuement et la prenant par la taille d'une façon brusque, il lui donne un baiser brutal. Ils en restent tous les deux haletants.

CHUCK
Oh baby, je t'ai tant attendu de toutes les fibres de mon corps, ces dernières années!

MARIA
Mein liebe.

CHUCK
Tais-toi, maintenant tu es Suzanne. Oh, Susie, Susie, pouvoir te pénétrer dans une étrointe sans fin! Aouuum! Ce sera la vie enfin; je pourrai dire que je commence à vivre!

Les lumières s'éteignent lentement sur un baiser sauvage de CHUCK à MARIA. L'accordéon nous rappelle 1945 en jouant le refrain de "Paris des dépayés". En se rallumant, les lumières nous montrent l'appartement de MONIQUE.

XIX TABLEAU

La scène se passe le matin et la maîtresse de maison, vêtue d'une robe couleur bordeaux dont la jupe arrive à la hauteur du mollet (cette jupe est composé de trois volants) arrange des fleurs dans le vase de baccarat.

DUCHESNE arrive par le fond. Il porte un parapluie, un chapeau melon et des gants de daim gris, des "desert boots" marrons également en daim et un costume croisé d'après-midi très élégant.

DUCHESNE
Enfin, tu t'es rallié à M. Dior!

MONIQUE
(en se regardant les jambes) Oui, mais quel culot, appeler ça le "new look"! La mode française est malheureusement comme l'amour, on ne peut rien inventer de nouveau.

DUCHESNE
Pour la mode, tu as peut-être raison: mais en ce qui concerne l'amour je n'en suis pas si sûr. (S'arrangeant le nœud de cravate d'une façon présomptueuse) Je dois relire le Marquis de Sade un de ces jours, pour voir s'il me rafraîchit un peu les idées.

MONIQUE rit. DUCHESNE examine de nouveau sa robe.
Alors, on exhibe la touche de génie de notre cher petit Christian? En d'autres mots, tu veux déjeuner avec moi en ville?

MONIQUE
Où?

DUCHESNE
Chez Marius.

MONIQUE
Place du Palais Bourbon? Avec des députés? Qu'est-ce que tu mijotes encore, Bibi?

DUCHESNE
(avec un air faussement innocent) Moi? Rien. Mais il faut être sur ses gardes! Dans un pays où les gouvernements changent comme jadis les rois changeaient de maîtresses!

MONIQUE
(riant) Oh, beaucoup plus! Alors, tu crois qu'il y a des changements dans l'air?

DUCHESNE
Je ne sais pas. Bomba m'a appelé hier soir pour me dire d'être prêt. Il paraît que depuis quarante huit heures ça remue dans les couloirs.

MONIQUE
Bah, ce sera la même histoire qu'il y a six mois. Un nouveau vieux gouvernement qui prend le pouvoir.

DUCHESNE

Et s'il s'agissait d'un nouveau gouvernement nouveau? Hein? Alors là on pourrait voir apparaître sur la scène politique le comte Trajan de Duchesne!

Le téléphone sonne et les fait sursauter. DUCHESNE se dirige vers la petite table où est celui-ci. Mais au moment de prendre l'appareil, il étend sa main vers le téléphone... et la retire comme si c'était du fer rouge.

MONIQUE

Si tu crains quelque chose, laisse-moi répondre.

DUCHESNE

Non, je ne crains rien; c'est seulement un peu d'appréhension. (Il prend l'appareil avec la main gauche et l'appuie contre sa poitrine) Tu sais, hier, j'ai vu deux nonnes dans la rue, de dos, pendant que je passais sous un échafaudage. (MONIQUE rit) Ris tant que tu voudras, ce n'est pas rigolo. Comme à ce moment-là, j'ai rencontré Madame Ricaud et que j'ai dû la saluer et enlever mon chapeau, je n'ai pas pu faire ça.

Levant sa main droite, DUCHESNE met le doigt du milieu sur l'index, comme quelqu'un qui voudrait conjurer un sort.

MONIQUE

(en riant) Comment! Toi, superstitieux? C'est à ne pas croire!

DUCHESNE

(pendant que MONIQUE sort par le fond) Que veux-tu! La science a fait de tels progrès, qu'elle laisse à peine la superstition aux hommes supérieurs. (En appliquant le téléphone à l'oreille et à la bouche) Allo! Bibi Duchesne à l'appareil, oui. Qui est-ce, Bomba? (D'une façon sympathique) Bonjour, coco. Et bien, s'est-il passé quelque chose ou c'était simplement ton imagination? (Pause) Comment? (Pause) Quelle explosion atomique? Ici à Paris? Moi, je n'ai rien entendu. (Il rit) Toi alors, et ton humour apocalyptique) C'est pas pour rien qu'on t'a surnommé "Bomba". (Pause) Oui, oui. Je me tais. Je me tais. I said, I'm listening. (Pause) Top secret, yes. Un moment. Si c'est top secret, ne le dis pas en anglais. Un mot sur quatre du français moderne est un mot anglais. (Pause) Comment? (Pause) Oui, dis-le en copte, ou en celte ancien, ou en portugais pratique, tout ce tu veux sauf en anglais! (Pause) Non, attends, attends. Parle très bas, avec les lèvres sur l'appareil.

Longue pause. DUCHESNE s'affale sur une chaise et son visage devient pâle. Il a un air de complète prostration.

DUCHESNE (suite)

Écoute, Bomba, si c'est encore une de tes plaisanteries, je te jure que je vais au Ministère et je te casse la figure. (Pause) Non, non! Malgré ça je ne te crois pas! C'est pas possible! Il n'y a pas un gouvernement qui puisse décréter comme ça la fin du monde! Appelle-moi Tuteur. Oui, Tuteur! Que veux-tu? Je suis plus enclin à le croire, lui.

Pause. DUCHESNE calcule fébrilement à une vitesse surprenante:

82, divisé par 15. Voyons voir. 15 par 5, soixante quinze, et 7, 82. Maintenant, 70 divisé par 15. Oui - oui - oui - c'est ça, quatre, six. On avait d'abord un 5, puis un 4, puis un 6, et finalement un autre 6. Comme 10, ce sont les deux tiers de 15, pour 82 millions de francs j'ai besoin de 5.466 personnes et deux tiers. Deux tiers de personne? Oui, c'est possible. Quelqu'un qui ait perdu les deux jambes.

Après ce soliloque, il se remet au téléphone en écoutant une voix de l'autre côté.

Allo. (Avec une voix faible et caverneuse) Oui, c'est Bibi qui parla. Comment ça va? Bomba t'a dit? Oui, oui. (Pause. Avec un ton lugubre) Oh. Oooh. Alors, c'est vrai. (Pause) Oui, oui, c'est la fin du monde! (Pause) Mais qu'est-ce qu'on peut faire? Où pourrais-je, moi, en trois jours, trouver 5.466 personnes et deux tiers qui fassent cela pour moi? (Pause. Parlant plus bas encore) Oui. Ça, je vois bien. Qui n'a pas trois billets de cinq mille francs dans son bas de laine? Et puis il y a la question de la commission à leur verser. Combien crois-tu qu'ils devraient toucher? Quoi? 99 1/2 %? Tous?? Mais c'est monstrueux! Quelle bande d'escrocs, ces Français! (Pause) Non, non, j'ai gardé mon sang-froid. Tu sais, dans ce monde, il vaut mieux d'être philosophe. Ne t'en fais pas, va. Eye-bye.

DUCHESNE ~~re~~acroche et tombe évanoui par terre. MONIQUE arrive à ce moment en courant. Elle s'agenouille, lui donne quelques petites tapes sur la joue. DUCHESNE reprend connaissance, la regarde et se met à rire d'une façon entrecoupée et convulsive.

MONIQUE

(alarmée) Qu'y-a-t-il? Que s'est-il passé?

DUCHESNE

Rien. Ce matin, toutes les banques ont fermé pour trois jours. (Un petit rire) Quand elles rouvriront, chaque citoyen de la République pourra seulement changer trois des billets actuels de cinq mille francs qu'il aura en sa possession. Le reste, sauf une petite somme - bien entendu, s'il peut la justifier - perdra totalement sa valeur. (Il rit de nouveau)

MONIQUE

Je ne comprends pas.

DUCHESNE

(en se levant) Un instant. Je vais te l'expliquer d'une façon pratique. (il tire son portefeuille et en sort quinze billets de cinq mille francs) Supposons que dans trois jours, je me présente avec tout cet argent à la banque. L'employé prend trois billets, comme ça (il en fait autant pour illustrer l'exemple) m'en donne des bons, des nouveaux, et refuse de changer le reste. Et qu'est-ce que j'en fais? Ça!

DUCHESNE prend la liasse de billets et la déchire.
MONIQUE laisse échapper un cri d'horreur.

MONIQUE

Non...!

DUCHESNE

Tu comprends maintenant?

MONIQUE

Ce n'est pas possible!

DUCHESNE s'affale sur le fauteuil. Il y a une longue pause, puis MONIQUE dit impulsivement:

Mais combien d'argent as-tu en billets de cinq mille francs?

DUCHESNE

Toute ma fortune, sauf deux ou trois millions. Tu sais très bien que les billets qu'on a imprimés le plus pendant la guerre ce sont ceux de cinq mille francs.

MONIQUE, le visage sérieux, rigide, éclate d'un rire nerveux.

MONIQUE

Quelles plaisanteries le destin peut nous réserver de temps en temps! Heureusement que pour moi, l'argent n'a jamais compté. (Elle regarde DUCHESNE longuement) Mais je comprends ce que tu ressens, mon pauvre Bibi.

DUCHESNE

Moi? Je ne ressens rien, je ne ressens absolument rien. C'est comme si j'étais mort depuis un moment et que mon esprit planait encore au dessus d'ici. (Légère pause) Tu es sûre que pendant que j'étais étendu là, sur le sol, je ne suis pas mort?

MONIQUE

Ne sois pas idiot.

DUCHESNE

Et, on ne sait jamais!

MONIQUE

Nous ne sommes pas en Inde; ici quand on meurt, on meurt pour de bon. D'ailleurs, il ne s'agit pas de mourir, mais de continuer à vivre. (Avec un air subitement inspiré) Ecoute, j'ai une idée! J'ai une idée! Toi, tu vas sortir et faire ce que tu peux de ton côté, mais pendant ce temps, je descends voir les Ricaud. Si je réussis à obtenir leur concours, je pense qu'on pourra sauver quelque chose. Reprends courage, Bibi! (Il secoue la tête) Courage, oui, chéri, c'est tout ce qu'il faut! Allons donc!

Blackout soudain.

XX TABLEAU

En prélude, trois ou quatre notes funèbres de l'accordéon, puis les lumières se rallument lentement sur la toile qui représente la façade des immeubles.

Nous retrouvons DUCHESNE qui, habillé d'un pardessus à col de fourrure, se promène dans la rue, serviette à la main, et se parle à lui-même comme quelqu'un qui aurait perdu la raison.

Le FLIC apparaît par la droite, vêtu d'un uniforme neuf et enrichi d'un double menton.

DUCHESNE

(il lève le regard et salue l'agent) Bonsoir, M. l'Agent!

LE FLIC

Bonsoir, Monsieur Le Comte.

DUCHESNE

Dites-moi, vous ne voulez pas un demi-million en cadeau?

LE FLIC

En billets de cinq mille? (DUCHESNE remue la tête affirmativement)
Merci beaucoup, mais que voulez-vous que j'en fasse?

DUCHESNE

Oh, que sais-je? décorer votre chambre à coucher, par exemple. Des murs tous couverts de billets, ce serait d'un luxe inouï.

LE FLIC

Et si je tombe malade et qu'un copain vienne me rendre visite? Vous voyez un peu la réputation que ça me ferait, ces murs recouverts de billets de banque?

DUCHESNE

(le regardant dans les yeux) Oui, c'est vrai, vous avez raison.

(Pause) Mais vous qui connaissez toutes les professionnelles du quartier... et qui savez qu'elles sont toujours à la recherche d'écus sonnants et trébuchants... vous ne pourriez pas leur distribuer un demi-million?

LE FLIC

Jamais! Même si j'allais frapper à toutes les portes, vous croyez qu'on me recevrait? N'y pensez pas! Au lieu de se réjouir, je leur donnerai le plus grand choc de leur vie. Et même si je vais au Commissariat et que je les retrouve toutes ensemble comme l'autre nuit, si je me mets à leur distribuer 20.000 Frs. par tête, vous vous imaginez un peu le scandale? Et les titres du "New York-Herald Tribune": "Agent philanthrope distribue de l'argent malhonnête à des filles de joie"? Ça fait du René Clair, c'est pas sérieux!

DUCHESNE

(lugubrement) Oui, oui, vous avez raison. Alors, il n'y a rien à faire! (Il ouvre sa serviette et sort une liasse de billets) Vous voyez, pour chacun de ces billets, j'ai payé un prix terrible. ■ Vendre sa conscience, sa moralité... ce n'est rien à côté des choses que j'ai dû faire. Et à quoi bon ça a servi? Un beau jour, quelqu'un met une petite signature sur un décret, et tout d'un coup je perds tout ce que j'avais au monde. Je me suis complètement avili pour rien - vous n'entendez? Pour rien!

LE FLIC

Eh! Que voulez-vous! Vous n'êtes pas le seul, monsieur! Il y a déjà eu des gens qui de plusieurs voitures ont jété des millions à l'entrée des villes. Et on dit même que ce matin, à Boulogne-Billancourt, il y avait des gosses en train de jouer au football avec des liasses comme celles-ci.

DUCHESNE

(regarde les billets d'un air éperdu) Au football, avec ça? (Un rire vide) Oh, oh, oh, oh, oh!

LE FLIC

(prend la liasse que DUCHESNE a dans la main) Vous permettez un ins-

LE FLIC (suite)

tant, Monsieur le Comte? Je ne vais ~~pas~~ vous demander que le petit élastique, pour mon Jean-Pierre. Il s'en sert pour ses lances-pierres, vous savez, et il m'en consomme des douzaines et des douzaines par semaine! Merci beaucoup.

DUCHESNE le regarde stupidement et se remet à rire. Son rire devient de plus en plus fort jusqu'à devenir un sanglot. Le FLIC remue la tête et s'éloigne lentement.

DUCHESNE

Regardez moi ça. Il s'en fout, comme les autres. Tout le monde s'en fout. Personne n'a eu pitié de moi, sauf Monique! (Il regarde autour de lui) La pauvre! En dehors d'une bassine Louis XIV, de quelques machines de cuisine, d'une collection de cages à oiseaux et de pots de fleurs en maiolique, tout ce qu'elle a pu acheter avec ma fortune ce sont quatre salles de bain! (Un rire amer) Si un jour on connaît l'anecdote, Bomba et Tutur m'appelleront "le roi du bidet"!

DUCHESNE ouvre la main et, d'un coup de vent, les billets de la liasse s'envolent. Comme s'il l'avait écouté et aurait voulu démontrer sa solidarité avec lui, l'arbre du coin laisse tomber les feuilles de doux de ses branches qui volent à l'unison avec les billets au long des quais de la Seine. DUCHESNE court à droite et embrasse l'arbre.

Ah, mon frère! Toi, au moins, tu m'as écouté. Quelle leçon d'humilité! Mais au nom de qui parles-tu? Réponds-moi!

Il secoue l'arbre, mais plus une feuille n'en tombe.

Bah, de quelle leçon je parle! Je commence à avoir des visions.

Il secoue la tête avec véhémence, comme s'il voulait chasser ces visions. Apercevant un bateau qui passe près de la berge, et que lui seul peut voir, notre ami s'approche des lumières, ouvre sa serviette et en sort une autre liasse de billets.

Eh! l'ami! Arrêtez! Merci. Vous m'entendez? Bon. Dites, ça vous ennuie si je vous jette un demi-million?

Mais avant que DUCHESNE ne bouge il est frappé, et presque bouleversé, par une énorme liasse qu'on lui jette de la rivière. Il murmure:

Sale brute! En voilà des façons pour un esroc distingué!

Tout de même, il recueille la liasse et la garde dans sa serviette avec celle qu'il en a sorti. Puis il récapitule, l'expression sombre.

C'est impensable, impensable! Des mes 82 millions, je n'ai récupéré que 750 mille francs; le reste, je n'ai même pas pu en faire cadeau! En voilà une fin pour un connaisseur, un homme du monde, une fleur de la civilisation! Mais que dis-je, civilisation! Il n'y a plus de civi-

DUCHESSNE (suite)

lisation ni de gentlemen! Alors, moi, qu'est-ce que je suis? qu'est-ce que je représente? qu'est-ce que le monde? Un terrain vague où l'on joue au football avec ce qui a le plus de valeur dans la vie! Ha! Ha! Ha! Ha! Ha!

Le rire de DUCHESSNE est devenu très franc, si franc qu'il nous inquiète un peu pour sa raison. Tout d'un coup il sort furieusement de sa serviette cinq ou six liasses de billets qu'il jette par terre.

Dieu, que je voudrais voir mes parents, mes oncles et mes tantes ressuscités et là, tout près de moi, bien à la portée de la main! Anormaux! M'apprendre depuis ma tendre enfance que chaque billet de banque n'était pas un symbole mais une fin en soi, le sésame ouvert, la clé de l'existence! Un beau jour une bande de politicards rancuniers s'y mettent à prouver le contraire et liquident le monde en 72 heures! Oh, la collection d'imbéciles! Si seulement je pouvais les ressusciter! Comme j'aimerais de pouvoir leur mettre à coups de pied un peu de bon sens dans la tête! Je ferais ça avec l'oncle Aymon (il envoie à coups de pied une liasse à gauche) et ça avec Mémé (même jeu avec une autre liasse à droite) et ça avec Tante Cléa (un autre coup de pied renvoie une troisième liasse contre l'arbre) et ça avec mon père (nouveau coup de pied tandis que les lumières s'éteignent) et ça avec l'Oncle Carol, le plus grand imbécile de tous

Mais le coup de pied destiné à l'Oncle Carol s'est déjà perdu dans l'obscurité.

XXI TABLEAU

Le rideau se lève dans l'obscurité et l'accordéon joue la marche brillante, accompagnant le passage de trois affiches aux caractères phosphorescents sur lesquelles on lit "1949", "1950" et "1951".

Après le passage de ces trois affiches, il y a une très courte pause. On entend les dernières notes de la marche et les lumières se font sur le restaurant des RICAUD. On peut voir la patronne en train de se servir un vermouth. Elle porte une robe noire, très simple, à manche courte. AGNEBOR, derrière le comptoir, lave des verres.

AGNEBOR

Madame Ricand! Combien de fois faut-il que je le répète? Si nous savons un jour ce que c'est que la vie, ce sera grâce à la science.

MADAME R.

La science, la science! Espèce de petit insensé! Je ne suis pas la seule à croire que la science va tous nous conduire à la mort!

AGENOR

Et alors? il semble que ce soit le désir le plus profond de l'homme de nos jours, n'est-ce pas?

MADAME R.

Mourir? Mais pas du tout! Quelle idée monstrueuse!

AGENOR

Ça pourra vous paraître monstrueux, mais c'est bien dans la nature de la Nature. Dites, Madame Ricaud, n'avez vous jamais entendu parler de ces petits animaux du Canada appelés "lemmings"? Vous savez, les lemmings se rassemblent tous les ans dans un endroit précis - ils sont plus ou moins un million et demi - ; à un signal donné, ils courent vers un précipice et s'y jettent tous ensemble. C'est le plus grand suicide en masse qu'on ait jamais vu, et cette envie de suicide est un instinct chez eux, un instinct, vous comprenez?

MADAME R.

Chez eux peut-être, pas chez moi.

AGENOR

Ça, je le comprends bien. (Il soupire) Moi aussi, j'aime bien la vie. Et surtout le nu humain.

Avec son manque habituel d'expression, AGENOR pose son regard sur le bras nu de Madame RICAUD et en même temps pousse un rugissement de lion.

MADAME R.

Agénor, je t'en prie, tu vas me faire rougir!

AGENOR

Madame Ricaud, celui qui ne change pas, meurt; heureusement, j'ai changé. (S'approchant d'elle et humant son bras d'une façon sensuelle) Hummm. L'anatomie est une science passionnante.

MADAME R.

Es-tu certain que dans les cours que tu suis, on ne fait qu'écouter.. et dessiner?

AGENOR

Non, il y a aussi des cours de dissection.

MADAME R.

Nom d'un chien!

AGENOR la regarde avec avidité et elle émet un petit cri. Et comme si ce cri était une invite, AGENOR la prend par le bras.

AGENOR

Ah, quelles exquisés petites veines, et ce bras, quelle ligne! Il est vraiment irrésistible. Aoummmm!

Et il la mord d'une façon assez brutale à l'intérieur du bras gauche. Madame RICAUD pousse un cri. Cette attaque fougueuse lui fait une telle impression qu'elle renverse une carafe en métal dans le bac du comptoir, ce qui fait un bruit fracassant.

MADAME R.

(d'une voix rauque) Espèce de sauvage! Tes cours ne sont pas d'anatomie, mais de cannibalisme!

Mais AGENOR sourit, imperméable aux insultes de sa victime et très fier de son exploit. Monsieur RICAUD entre, agité, par le fond.

MONSIEUR R.

Mais que se passe-t-il? Que signifie ce tapage? Ne vous avais-je pas dit que j'allais faire mon yoga?

MADAME R.

Toi et ton yoga!

MONSIEUR R.

Grâce à Dieu j'ai mon yoga! On doit récupérer d'une façon ou d'une autre l'énergie que l'on perd à cause des retombées radioactives.

MADAME R.

Sapristi, nous y sommes!

MONSIEUR R.

(la regardant d'un bout à l'autre) Mais réponds moi donc! Qu'est-ce que c'est que ce vacarme?

MADAME R.

Euh... la carafe est tombée et je me suis cogné le bras. Tu sais bien comme elle est lourde.

MONSIEUR R.

(tourne autour d'elle et finalement trouve la blessure, qu'il contemple avec attention) Je vois, je vois. Lourde... et dentelée. Tu es toute prête pour les cours d'anatomie. (Il secoue trois fois son index en regardant AGENOR) Ah, les amoureux de la science, quel danger public! Quels obsédés! Vous ne verrez jamais que la vérité on ne la trouve que dans l'art! Il y a un tas de vérité dans la cuisine, par exemple.

AGENOR le regarde et éclate d'un petit rire timide; il regarde par terre, prend un plateau et recueille ce qu'il faut pour mettre les deux tables qui se trouvent sur l'avant-scène. Monsieur RICAUD continue à parler à sa femme.

Viens mettre un peu d'alcool et du sparadrap. Ce bras est trop indécemment. Viens, viens, il faut que je finisse mes exercices avant que

MONSIEUR R. (suite)
ce fou de comte n'arrive.

Il la laisse passer avant lui et tous deux sortent par le fond. Tout de suite après, DUCHESNE entre, pâle, mélancolique, vêtu de noir des pieds à la tête. Bien qu'il n'ait fait aucun bruit, AGENOR se retourne en sursaut.

AGENOR
Mon Dieu!

DUCHESNE
(avec une voix neutre) Bonsoir, Agénor.

AGENOR
Vous m'avez fait peur, Mm. le Comte. C'est la première fois que je ressens "cosmiquement" la présence de quelqu'un.

DUCHESNE
Cosmiquement?

Il regarde fixement AGENOR en haussant les sourcils plusieurs fois, mais s'abstient de tout commentaire.

AGENOR
C'est un si rare plaisir de vous voir chez nous, M. le Comte.

DUCHESNE
Il faut en remercier ma femme, car moi, je trouve que c'est une perte abominable de temps et d'argent d'aller au restaurant. Tout ce qu'on me sert a le même goût!

AGENOR
M. le Comte, si vous répétez des choses comme ça, ne les dites pas si fort, le patron pourrait s'offenser, ou même un client! Après tout, on est en France!

DUCHESNE
Si tu veux. Mais la France est située dans un monde où rien n'a plus d'importance.

AGENOR
(rit) Voyez-vous! Même sans le vouloir, vous êtes toujours l'homme le plus spirituel du quartier. Allons, souriez! Secouez-vous un peu! Le patron a dans sa cave une de ces bouteilles de Haut-Brion 45, que vous avez toujours particulièrement aimé.

DUCHESNE
De 45! 45 c'était l'année de mon mariage, une année sinistre, la date d'un échec. La seule chose de bonne qu'il y a dans le mariage, c'est qu'on fait l'amour avec la même femme. Comme ça on s'épargne

DUCHESNE (suite)

une quantité de changements, de ruses, de tactiques, qui sont une autre porte de temps... parce qu'au fond, toutes les femmes sont pareilles. (AGENOR rit) Pourquoi ris-tu?

AGENOR

Parce que je suis d'accord avec vous. Et aussi parce que ça me rend heureux, l'idée qu'il existe d'autres mondes à part le nôtre. Il est évident que nous sommes des citoyens de septième ordre dans une planète de quatrième.

DUCHESNE

Et qui t'a mis cette idée en tête?

AGENOR

(s'approchant de lui et en baissant la voix) Vous pourrez penser ce que vous voudrez, mais je crois aux soucoupes volantes, c'est-à-dire, à la vie dans les autres planètes.

DUCHESNE

(avec étonnement) C'est vrai?

AGENOR

Oui, Monsieur le Comte. Et je crois aussi que les gens ne sont pas fous quand ils disent qu'on en voit aujourd'hui, là, demain là-bas et après demain de l'autre côté, dans les parties les plus éloignées ou les plus peuplées du monde; ce n'est pas possible qu'un dimanche après-midi, et même sur les écrans des radars, tout Washington ait eu une hallucination collective en voyant ces soucoupes aller et venir plus vite que la lumière et la pensée.

DUCHESNE

Et quand cela s'est-il passé?

AGENOR

Il y a à peu près un an.

DUCHESNE

Je n'en ai jamais rien su.

AGENOR

Parce que - excusez mon audace, M. le Comte - vous êtes mort. Mais je vous conseille de ressusciter avec confiance si vous voulez; la situation n'est pas aussi désespérée qu'on ne le croit.

DUCHESNE

Alors, comme ça, de la science pure tu es passé à la science-fiction!

AGENOR

Euh! La fiction est une façon de dire la vérité sans trop effrayer les gens.

DUCHESNE le regarde, rit d'une façon automatique et s'assied.

AGENOR (suite)

Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit, M. le Comte. Je crois que c'est là et là seulement qu'il y a une issue.

MONIQUE et CHUCK entrent par la droite. Elle porte un chapeau en forme de tambourin de satin rose, des perles et un manteau d'astrakan; lui, un Eden hat, un pardessus en poil de chameau; il a un diamant au doigt, un costume croisé bleu foncé, et un gros cigare à la bouche. Il respire la prospérité et l'autorité. Appuyé sur la table, le menton sur le poing, DUCHESNE a le regard fixe.

DUCHESNE

Des soucoupes volantes, c'est l'idiotie suprême!

En se dirigeant vers la cuisine, AGENOR aperçoit MONIQUE et CHUCK.

AGENOR

Oh, pardon! Bonsoir, Madame la Comtesse. (S'inclinant avec indifférence devant CHUCK) Monsieur...

CHUCK

(en souriant) En joue...

AGENOR

Feu! (En le reconnaissant) Monsieur Chuck! Est-ce possible? Oh, mais vous êtes en pleine forme! On ne dirait pas que c'est vous!

CHUCK

Eh bien, qui donc alors?

AGENOR

Votre père...

CHUCK

(non sans ironie) "Peu de gens savent vieillir" comme dit La Rochefoucauld; mais je fais tout mon possible pour apprendre.

MONIQUE rit.

AGENOR

Vous permettez? (Il sort par le fond)

MONIQUE

(s'approchant de la table de DUCHESNE) Alors on est dans La Rochefoucauld maintenant?

CHUCK

(haussant les épaules) Je connais 55 de ses maximes. Les hausfrau

CHUCK (suite)
allemandes en raffolent. Dans les moments d'intimité, je leur en sors une, et si je ne lève pas l'index pour indiquer que c'est une citation, elles croient qu'il s'agit d'une phrase à moi. Tu te rends compte?

MONIQUE rit franchement, et DUCHESNE, en se levant, rit à son tour d'une étrange façon. AGENOR rentre, portant un plateau avec la bouteille de Haut-Brion, qu'il laisse sur la table, et sans mot dire, sort tout de suite après.

MONIQUE
Excuse-nous, Chuck, de dîner si tôt, mais Bibi, après sa crise spirituelle, ne peut plus supporter la vue des gens. Mais tu verras Suzanne. Et je crois que cette rencontre lui fera du bien, surtout quand elle verra jusqu'où t'a amené ton ambition.

CHUCK
(rit) On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

MONIQUE prend l'index de CHUCK et le lève. CHUCK rit. SUZANNE entre par la droite, et malgré le salut que lui fait MONIQUE, va s'asseoir seule à une table, non sans dire à son amie:

SUZANNE
Bonjour, mon poulet.

MONIQUE
Bonjour, ma cocotte.

En voyant SUZANNE, CHUCK se lève, s'approche pour la saluer et en lui baisant la main il claque les talons avec une raideur toute teutonique.

CHUCK
Susie! Wie geht es Ihnen? Es freu mich, Sie zu sehen.

SUZANNE
Et toi, Chuck, comment ça va?

CHUCK
Danke, sehr gut.

MONIQUE
Tu savais que Suzanne est maintenant Madame Parmentier?

CHUCK
(s'inclinant devant SUZANNE avec un air faussement attristé et en lui prenant la main avec une certaine brusquerie) Ach! Erlauben Sie mir, Ihnen mein herzliches Beileid auszusprechen.

SUZANNE

(s'adressant à MONIQUE, qui est toujours assise à l'autre table)
Qu'est-ce qu'il dit?

MONIQUE

(on riant) Avec la tête qu'il a, je crois qu'il est en train de te présenter ses condoléances.

CHUCK remue plusieurs fois la tête affirmativement.

SUZANNE

(les lèvres serrées) Très drôle.

DUCHESNE

(à lui-même) Des soucoupes volantes? Après tout, pourquoi pas?

MONIQUE

Viens donc t'asseoir avec nous, allez, va.

SUZANNE

Je ne peux pas, ma chère; Thierry arrive d'un moment à l'autre.

MONIQUE

Tu veux dire, d'une heure à l'autre. Ça va. Tout le monde connaît ton Thierry; tu es la seule femme à Paris qui passe des heures à attendre toute seule dans les cafés et dans les restaurants.

SUZANNE

Pas toute seule; il y a toujours un verre avec moi.

MONIQUE

Encore pire. Viens avec nous, je t'en prie.

SUZANNE

Je ne sais pas si je dois -

CHUCK

Qu'est-ce qu'il y a? Tu as peur de t'asseoir à côté de moi?

SUZANNE

Moi, peur? que tu es bête!

MONIQUE et SUZANNE se dirigent vers la table de DUCHESNE. CHUCK les suit, apportant un verre en plus.

DUCHESNE

(toujours se parlant à lui-même) Des visiteurs de l'espace! Ah, si c'était vrai, au moins il y aurait un espoir!

Dans un léger geste de moquerie, SUZANNE met sa main devant le visage de DUCHESNE pour qu'il l'embrasse. DUCHESNE se met debout et lui baise la main automatiquement, sans la regarder, puis il se dit:

Un espoir, oui, mais en même temps, quel coup porté à notre orgueil de vers luisants!

MONIQUE

(faisant claquer ses doigts devant le nez de son mari) Bibi! Eh là!
On est chez les Ricaud; tu veux bien nous rendre visite?

CHUCK et SUZANNE rient et s'assoient.

SUZANNE

(à CHUCK) Et toi, tu n'as pas pour de t'asseoir un instant à côté de moi?

CHUCK

Pourquoi? Je me sens très à l'aise à côté de toi. Que veux-tu, le temps s'est écoulé et il s'est bien écoulé.

SUZANNE

Je ne comprends pas.

CHUCK

Je veux dire que je suis guéri. Le temps et l'absence en sont responsables. (Il rit d'un rire très peu sincère)

SUZANNE

Hum! Un de mes bons amis a dit: "L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu".

MONIQUE

(ironiquement) Tu permets?

Regardant SUZANNE, CHUCK, MONIQUE et DUCHESNE lèvent tous les trois leur index et éclatent de rire.

SUZANNE

Qu'est-ce que vous faites là? Vous êtes fous?

CHUCK

Non. Mais permets-moi de répondre à ton ami par une phrase qui est aussi de lui: (levant son index) "La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie".

DUCHESNE

Un but américain! Bravo!

CHUCK

Mais je ne sais pas pourquoi nous parlons de passion. Il ne s'agit ici que d'amitié, et (il lève l'index) "Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié".

MONIQUE

(pendant qu'elle tend à SUZANNE le verre rempli auparavant) Boy! Tu as appris le répertoire complet, hein?

DUCHESNE
(de nouveau soliloquant) Mais si eux viennent ici, pourquoi ne pour-
rions nous pas, nous, aller là-bas?

MONIQUE le regarde, puis elle regarde CHUCK et SU-
ZANNE et hausse les épaules.

CHUCK
(à SUZANNE) Ça va, ton théâtre, baby? (Il se gratte la gorge) Je
veux dire, Madame Parmentier.

SUZANNE
Le théâtre! Sais-tu depuis combien de temps je ne suis plus montée
sur une scène de Paris?

CHUCK
Non...

SUZANNE
Trois ans.

CHUCK
Pourquoi? Ton foyer t'absorbe tellement?

SUZANNE
Oui, assez. Mais à part ça, pour rester dans le théâtre il faut
appartenir à un groupe, une clique - sexuel ou idéologique, ou les
deux choses en même temps. Je n'ai jamais fait ça. Je ne saurais
pas comment le faire.

DUCHESNE
(toujours dans ses nuages) Comment le faire, oui? Comment se mettre
en communication avec ces types? Mentalement, sans doute. Mais dans
ce cas, quel genre de cerveau faudrait-il avoir? (Il rit d'une fa-
çon sèche) That is the question.

MONIQUE
Bibi! (Elle claque ses doigts devant le nez de DUCHESNE) Réveille-
toi! Il n'y a plus de communication entre deux personnes; il n'y a
que des communications, en pluriel!

CHUCK
(à SUZANNE) Mais tu as toujours ton époux.

SUZANNE
(avec un air de défi) Oui. J'ai fait un très bon mariage.

CHUCK
(en souriant et levant son index) Il y a de bons mariages; il n'y en
a pas de délicieux".

MONIQUE

Allons, allons, laisse La Rochefoucauld tranquille. La blague a assez duré.

CHUCK

Ce n'est pas une blague; je parle très sérieusement, Monique.

SUZANNE

(s'adressant à CHUCK, avec une colère contenue) Moi aussi. Et sache que je suis très heureuse. Mon mari a bien des défauts, comme tout le monde, mais il est très sympathique.

CHUCK

Oui, c'est naturel. Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

MONIQUE et DUCHESNE lèvent tous deux leur index.

Ah non, finie la plaisanterie. C'est de mon invention, ça! Je vous le jure!

MONIQUE

(d'un ton cordial) Ah! On pouvait bien s'attendre à ça. La marionnette transformée en ventriloque.

SUZANNE

Exactement. Et j'en ai assez de ce jeu!

MONIQUE

Assieds-toi, mon poulet. Allons, assieds-toi. Chuck a un peu exagéré, mais après tout, tu devrais être flattée. Ce récital La Rochefoucauld est une preuve éclatante qu'il ne t'a pas oubliée.

ne

SUZANNE

Il m'a ni oubliée, ni pardonnée. Mais s'il a l'audace de faire une seule citation de plus, je lui casse cette bouteille sur le crâne. (A CHUCK) Tu sais, quand je t'ai connu, j'avais faim, j'avais peur de mourir, j'avais 20 ans, et rien pour me protéger. Et dans ma pauvreté je me parais avec les maximes du vieux duc. Maintenant je suis guérie, je suis une femme mariée, j'ai vu et souffert bien des choses et je me suis mise à penser par moi-même. Ta leçon, c'était bien les deux premières minutes, mais malheureusement tu me l'as donnée style américain.

CHUCK

Style américain?

SUZANNE

Oui, parce que, à ce qu'on me dit, chez toi le café doit inonder la soucoupe, les verres de cocktails déborder et ruiner les meilleures tables et les "floor shows" des cabarets durer une heure de trop. Eh bien, moi,

SUZANNE (suite)

j'en ai assez avec ça, tu entends? Bonsoir! Ou plutôt, adieu pour toujours!

Elle sort en courant par la droite.

CHUCK

(se lève) Susie!

MONIQUE

Lâsse, lâsse. Tu la reverras demain à la maison et pourras lui faire tes excuses. Viens, Chuck!

CHUCK revient lentement s'asseoir à la table.

Pauvre fille! Tu as été impitoyable; je ne reconnais plus.

CHUCK

Je ne me reconnais pas moi-même. Et moi qui croyais avoir laissé tout ça derrière moi!

MONIQUE

C'est précisément ce que tu n'as pas fait. Tu ne lui as jamais pardonné. Et si on revient une fois de plus à notre cher duo, il faut se rappeler que (levant son index) "On pardonne tant que l'on aime".

DUCHESNE

Assez de bla, bla, bla, ma chère. Un peu de silence.

Il jette un regard perçant sur MONIQUE, puis, calmement, commence à servir le vin au moment où les lumières s'éteignent rapidement. Pendant quelques instants, on entend le refrain gris et mélancolique de "Paris des dépayés", et les notes se perdent au loin au moment où la lumière se fait sur l'appartement de MONIQUE.

XXIIe. TABLEAU

Quelques mois viennent de s'écouler, et l'hiver est bien présent dans l'atmosphère de la chambre - surtout avec le petit sapin de Noël qui repose sur la commode; mais il est là aussi dans l'air, même dans le ton de DUCHESNE et de MONIQUE.

La maîtresse de maison est en négligé de tulle lilas avec de larges rebords de plume rose aux manches. DUCHESNE porte un pyjama de satin noir et une robe de chambre de velours de la même couleur avec un grand col capitonné; quand nous le surprenons il a passé un long moment assis sur un coin du divan, le menton appuyé dans la main droite et le regard perdu dans l'infini. MONIQUE a dans sa main trois ou quatre lettres, certainement déjà lues; quand la lumière se fait dans la chambre elle est en train de jeter les deux premières. Les deux autres sont gardées dans une petite boîte de son secrétaire. Elle se retourne lentement vers DUCHESNE.

MONIQUE

Bibi!

Quelques trois ou quatre secondes se passent, mais comme les personnages sont immobiles, il semble que des heures se sont écoulées. Tout de suite après, DUCHESNE retire la main de son menton, soulève légèrement la tête et dit:

DUCHESNE

Quoiiii?

MONIQUE

Tu as dit "quoi"? (Il incline la tête) Comme c'est gentil. Il y a des mois que tu n'ouvres pas la bouche que pour bâiller.

DUCHESNE ouvre la bouche, avec un bâillement digne d'un hippopotame.

Oh, non, ça non. Un bâillement et un monosyllabe en même temps, c'est trop, après tous ces derniers mois. Nous ne sommes, ni toi ni moi, pré parés à supporter de tels excès! Est-ce que tu te rends compte qu'on est le 31 Décembre aujourd'hui? C'est la première fois qu'on ne reçoit aucune invitation pour la fin de l'année.

DUCHESNE

Tant mieux. Les imbéciles se sont fatigués à attendre que je redeviens aussi imbécile qu'eux.

MONIQUE

(prend un petit carnet de son secrétaire et le feuillette) Et moi? Dans l'année qui se termine, tu m'as fait l'amour trois fois: le 15 avril, de six heures à sept heures moins le quart; le 12 août - à cause de mon anniversaire - de 10 h. à 11 h. 17 du soir - quel orgie! - et le 2 novembre, jour des morts, de 1 h. à 1 h. 9 du matin.

DUCHESNE

Merde! Comme le temps passe! Et moi qui croyais avoir été si actif!

MONIQUE

(le regardant en face, rit sarcastiquement) Actif! J'ai réfléchi tout cet après-midi et j'ai pris une décision. A toi maintenant d'en faire autant. De deux choses l'une; ou tu prends ces 5 millions que j'ai en banque et tu essayes de spéculer pour que ça te redonne le goût de l'argent...

DUCHESNE

Ça, jamais! Tout ce qui sent l'argent me semble abject.

MONIQUE

... ou tu te convertis à une religion, n'importe laquelle, même celle des Témoins de Jehovah!

DUCHESNE

Mais tu crois qu'on peut se convertir avec la tête? Alors tu es comme les autres, comme le reste du monde pourri qui attend de la science une formule pour croire en Dieu rationnellement. Moi, je dis qu'il faut être en transes pour que le cœur s'illumine.

MONIQUE

Et le cerveau? Le cerveau est toujours là!

DUCHESNE

Oui, il est là. Malheureusement. La religion catholique, par exemple, pourrait m'attirer, elle commence à être très à la mode. Mais qui peut m'assurer que son Dieu n'a pas un nez semblable à celui du Général de Gaulle? Et si ça c'est le cas, comment veux-tu que j'y crois?

MONIQUE

(rit) Espèce d'idiot! Que veux-tu que je te dise? Change de planète! C'est un conseil que je t'ai donné plus d'une fois.

DUCHESNE

(se redressant sur le divan et la regardant fixement) Ma fille, il y a déjà un an que cette idée me taquine.

MONIQUE

(s'approchant de DUCHESNE) Heureusement pour toi, c'est une idée qui ne peut être que taquinée.

DUCHESNE

(cynique et humoriste en même temps) Hum! J'ai aussi pensé à la mort, Minou. Tu étais une divorcée sensationnelle, mais tu t'imagines un peu quelle veuve tu ferais!

MONIQUE

(riant) Enfin un peu de vie! Bravo!

DUCHESNE

De vie! On était en train de parler de la mort.

MONIQUE

Assez, assez, assez! Il est déjà 11 heures et demie du soir, l'année s'achève et dans les rues, les cafés, les salles à manger, les gons se reniflent, s'embrassent, rient, boivent...

DUCHESNE

Parce que se sont tous des imbéciles, pour ne pas dire des assassins.

MONIQUE

Et nous ici, on parle de la mort!

Elle s'assoit sur un pouf devant lui.

Dis moi une chose, Bibi. Est-ce que tu as pensé un seul jour à moi de-

MONIQUE (suite)

puis cette journée fatidique de 1948 où tu as tout perdu?

DUCHESNE

(la regardant comme si c'était un meuble) Oui, de temps en temps.

MONIQUE

Moi aussi.

DUCHESNE

Merci.

MONIQUE

Je veux dire que j'ai pensé à moi. Es-tu capable de t'imaginer ce qu'a été mon existence pendant tout ce temps? Moi, une femme faite pour l'amour et en plus, amoureuse? Oui, parce que je suis toujours amoureuse de l'Américain. Et qu'est-ce que j'ai fait, voyons un peu? Et bien, je lui ai été très fidèle avec toi, c'est tout.

DUCHESNE

(secouant la tête comme s'il avait vu soudain une image confuse de télévision) Comment??

MONIQUE

Je lui ai été très fidèle à lui, avec toi! Les premiers mois, ce fut vraiment du plaisir, un plaisir épuisant, délirant...

DUCHESNE

(avec un soupir) A ce moment-là, je ne savais pas ce que c'était que la vie.

MONIQUE

Dave ne pourra rien me reprocher à ce sujet. Hormis avec toi, je ne l'ai jamais trompé avec personne. En six ans! Six ans! 72 mois! 2.190 jours! Mamma mia!

Complètement écrasée par le chiffre, MONIQUE se donne un coup sur le sommet de la tête avec la paume de la main.

Ce que c'est que l'amour, hein?

DUCHESNE

(s'incline et lui baise la main) Tout ça, Minou, est vraiment très étrange

MONIQUE

Que veux-tu, mets-toi à ma place. Quand je me rends compte du temps perdu, de la vie qui passe sans être vraiment vécue, j'ai envie de me cogner la tête contre les murs!

DUCHESNE

(en la regardant avec compassion et en même temps avec détachement)
Pauvres animaux humains!

Mettant le menton dans la main droite et le coude sur la jambe, DUCHESNE reprend la même position qu'auparavant. MONIQUE lève les bras, pousse un soupir d'indignation et secoue vigoureusement la tête. Puis elle retourne vers son secrétaire, s'assoit et prépare du papier pour écrire; au moment où elle prend la plume, elle se retourne vers DUCHESNE.

MONIQUE

Bibi! Comment on épelle exorbitante en anglais?

DUCHESNE reste immobile, sans répondre. Après quelques secondes, MONIQUE hausse les épaules et se livre entièrement à son activité épistolaire. La lumière se fait alors en même temps sur le restaurant des RICAUD. Monsieur RICAUD est assis sur une banquette, exactement dans la même position que DUCHESNE; Madame RICAUD lave des verres au comptoir.

MADAME R.

Henri!

Pause longue, durant laquelle Monsieur RICAUD ne semble pas s'apercevoir qu'on s'adresse à lui, puis il ~~se~~ retire la main de son menton, soulève légèrement la tête et dit comme dans un soupir:

MONSIEUR R.

Quoiiiiiii...?

MADAME R.

(nervouse) Parle. Tu crois qu'on peut continuer ainsi?

MONSIEUR R.

Franchement, non, mais je ne crois pas non plus qu'il puisse se produire une révolution générale dans le monde.

MADAME R.

Je m'en fiche du monde! Je parle de nous deux. Tu crois qu'on peut continuer comme ça, toi et moi?

MONSIEUR R.

Et oui! Il faut continuer comme ça jusqu'à la fin! Quelle autre solution!

MADAME R.

Mais continuer comment, puisqu'on est en train de faire faillite? Où a-t-on vu un restaurant qui ferme justement la nuit de la St. Sylvestre!

MONSIEUR R.

Fermer, ce n'est rien. Moi, j'aurais même payé pour ne plus voir ces gueules de cons avec leurs crécelles, leur bonnets, leurs surprises, et leur femmes ennuyées et ennuyuses.

MADAME

Mais pourtant, il y a eu un temps où tu aimais le monde.

MONSIEUR R.

Oui, jusqu'au jour où l'on m'a empoisonné et enlevé le goût de la vie!

MADAME R.

Mais qui? De quoi parles-tu? Qui t'a empoisonné? Pourquoi ne dis-tu pas les choses clairement, une fois pour toutes?

MONSIEUR R.

Parce que tu ne comprendrais pas. Tu dirais que ce sont mes vieilles manies d'hypocondriaque. Personne ne me comprend! Je suis absolument seul sur la face de la terre!

MADAME R.

Tu ne t'es jamais donné la peine de m'expliquer quoi que ce soit!

MONSIEUR R.

Pourquoi faire? Dès l'instant où tu ne ressens pas les choses de la même façon que moi! Tu es comme les autres: ils ne croient qu'aux déclarations des spécialistes: seuls les savants ont raison pour eux!

MADAME R.

Merci!

MONSIEUR R.

(avec l'expression de reproche que l'on a pour un enfant boudeur). Amélie! Voyons! Ce n'est pas de ta faute. L'humanité est faite ainsi. Elle est d'ailleurs très mal faite; maintenant peut-être que dans les autres planètes...

Laisant sa phrase en l'air, Monsieur RICAUD reprend sa pose méditative pendant que Madame RICAUD, en haussant les épaules, continue de laver les verres en silence.

Dans la chambre de MONIQUE, celle-ci interrompt la rédaction de sa lettre pour s'adresser de nouveau à DUCHESNE.

MONIQUE

Bibi!

Une autre longue pause avant que DUCHESNE fasse un mouvement, quoique imperceptible.

DUCHESNE

(avec le même ton traînant qu'auparavant) Quoi??

MONIQUE

Apporte le champagne, il est minuit moins cinq!

DUCHESNE

Et alors?

MONIQUE

Alors, nous allons trinquer. Je viens de prendre une résolution pour la nouvelle année. Je vais faire un voyage - seule - aux Etats Unis.

DUCHESNE

Et pourquoi du champagne, si l'eau Périer fait le même "pschttt"?

MONIQUE

(en se levant et allant vers lui avec rage) Le même pschttt! Espèce d'imbécile! Est-ce que ne sais pas combien je méprise les gens qui ont de la pitié pour eux-mêmes? Que'est-ce que tu crois que ça veut dire, une éducation anglaise, si ce n'est pas ça?

MONIQUE sort par la porte du fond avec la force d'une malédiction. Sans réaction, DUCHESNE reprend sa position sur le pouf.

Dans le restaurant, Madame RICAUD s'adresse de nouveau à son mari.

MADAME R.

Ouvre une bouteille de champagne, Henri.

MONSIEUR R.

Du champagne! Toi et tes extravagances!

MADAME R.

Oui! Celle-là, c'est moi qui la paye, avec mes économies!

MONSIEUR R.

Bon. Mais je n'ai aucune envie de trinquer à quoi que ce soit.

MADAME R.

Moi, si. Je boirai pour que l'année prochaine il n'y ait aucune radiation atomique qui puisse te rendre la vie amère.

MONSIEUR R.

Ouff! L'année prochaine les Russes vont certainement commencer leur première série; il sont déjà bien lancés sur cette voie!

MADAME R.

Optimiste! (Elle met une bouteille de champagne dans un sceau à glace)
Ah, si je trouvais un médecin qui puisse t'enlever ces idées de la tête!

MONSIEUR R.

Ce ne sont pas des idées. Tu confonds les nerfs et les idées. Combien de fois dois-je te dire que les nerfs sont des fibres, des filaments, quelque chose de vivant? Et les miens sont particulièrement sensibles, des nerfs d'artiste, quoi!

MADAME R.

D'après toi, personne ne souffrait d'insomnie avant les expériences atomiques. Personne ne souffrait des nerfs non plus, hein? Laisse-moi rire!

MONIQUE entre dans son "living-room", un plateau à la main, et se met tout de suite à la tâche de ouvrir la bouteille de champagne qu'elle a apportée.

MONSIEUR R.

Ah, humanité aveugle et sourde, qui ne se rend même pas compte de ce qui lui arrive! Moi je sais quand il y a des radiations, je le sais, car mon énergie s'échappe par le bout de mes doigts, et ça c'est une sensation très concrète.

MADAME R.

Bah! Ça c'est l'âge!

MONSIEUR R.

(frappant le sol de son pied) L'âge n'a rien à voir là-dedans! Quand je m'y mets, je peux faire tout ce que font les jeunes de 20 ans!

MADAME R.

Mais tu ne t'y mets jamais, et ça, c'est l'âge.

Tout d'un coup, pendant que Monsieur RICAUD tourne le dos à Madame RICAUD, elle débouche la bouteille. En entendant le bruit que fait le bouchon, il sur-saute et met la main à son cœur. Elle lui donne une coupe pleine au même instant où MONIQUE en offre une à DUCHESNE, au milieu d'un silence sé-pulcral.

Happy New Year!

MONSIEUR R.

(levant sa coupe et la buvant à côté d'elle) Happy New Year to you, parce que moi, si les Russes entrent dans la course atomique, je ne suis plus bon à rien! Et de cela, tout le monde en est responsable, tous! Les peuples et les gouvernants, qui voient assez bien ce que certains sont en train de faire de l'humanité, mais malgré tout ferment les yeux! Tous! Assassins!

DUCHESNE boit une gorgée de champagne tandis que MONIQUE dit:

MONIQUE

Happy New Year à moi!

DUCHESNE lui jette un regard de désapprobation, va vers la fenêtre imaginaire du quatrième mur inexis-tant de la pièce et fait un mouvement comme s'il l'ouvrait. De son côté, Monsieur RICAUD se lève en même temps et fait la même chose. DUCHESNE et RICAUD orient alternativement des insultes aux pas-sant imaginaires.

MONSIEUR R.

Assassins!

Imbéciles!

DUCHESNE

Suicidés!

MONSIEUR R.

Dingues!

DUCHESNE

Ils se regardent tous les deux et se font un salut.

MONSIEUR R.

Ce n'est pas la peine de préciser, Monsieur le Comte, que je ne m'adressais pas à vous, mais à l'humanité en général.

DUCHESNE

Moi, de même, mon cher Ricaud.

RICAUD et DUCHESNE

(ensemble) Happy New Year!

Devant le regard perplexe de DUCHESNE et de RICAUD un garçonnet passe en courant de gauche à droite, portant une affiche avec le numéro 1952. Ils montrent tous deux leur perplexité devant le rapide passage du temps (au moins sur la Terre) en mettant simultanément les mains à la tête pendant que se fait le blackout.

Tout de suite après, peut-être pour suggérer l'éventuelle rencontre de DAVE et MONIQUE à New York, l'accordéon répète la deuxième partie de "Paris des dépayés" pendant qu'un projecteur nous montre la figure du FLIC à gauche. Le représentant de la force publique regarde avec intérêt les trois sorties consécutives de Monsieur RICAUD - également suivi par un projecteur - qui porte à la rue des planches de bois avec lesquelles il couvre les fenêtres de son établissement. Sur ces planches on peut lire, écrit à la craie: "AMERICANS GO HOME, RUSSES RESTEZ SUR PLACE". Le FLIC rit et Monsieur RICAUD se retourne, surpris.

MONSIEUR R.

Bonsoir, mon ami. Oui, ça c'est mon œuvre, je vous l'avoue tout de suite. Chez moi l'écriture a toujours été très soignée. J'ai le sens de l'esthétique, que voulez-vous! Je ne peux pas laisser ça à n'importe quel passant.

Le FLIC s'avance et lui donne la main. Puis, joignant le bout de ses doigts à la française, il porte la main à la bouche et, en signe de appréciation de l'esthétique - ou peut-être de la politique - de Monsieur RICAUD, il fait le baiser français, puis il continue vers la droite. Pendant que M. RICAUD rentre, l'accordéoniste apparaît par la gauche et parcourt la scène d'une extrémité à l'autre, achevant la partie de la valse commencé auparavant.

RIDEAU
Fin de la Part II

PART III

"Allegro agitato"

Le living-room de la maison de DAVE à Long Island un mois plus tard, vers la fin de janvier 1953. Les étagères de la bibliothèque située au fond nous font voir les signes d'une prospérité nouvelle; sur l'une d'elles où, auparavant, il y avait des livres, on peut voir maintenant une tête de Sir Jacob Epstein, et à la place de la copie du Van Gogh, un tableau original de Georgia O'Keefe, représentant un ensemble presque pornographique d'os que la peintre, en toute simplicité, appelle "Pelvis dans le désert."

XXIIIe. TABLEAU

Quand les lumières se rallument, l'appartement est vide. Les clochettes résonnent; puis, après deux ou trois secondes de silence, DAVE entre, habillé d'un pardessus en poil de chameau, criant:

DAVE

Miles! Miles! (Pause) Damn it! Il n'y a jamais personne dans cette sacrée maison!

DAVE va chercher deux grands paquets qu'il avait laissés sur le seuil de la porte et les met contre le mur. Tout de suite après, il appelle avec impatience.

Betty!! (Pour lui) Mais qu'est-ce que je dis, elle ne sera pas là avant minuit!

On entend de nouveau les clochettes de la porte. Avant d'ouvrir, DAVE s'écrie:

Miles! C'est bien Miles, n'est-ce pas? Devine ce que je t'ai apporté!

Mais en disant ça, lui, par contre, ne devine pas ce que le destin lui a apporté sans préavis. MONIQUE est là, habillée de noir des pieds à la tête: le grand chapeau de velours avec aigrettes, le manteau de drap avec un grand col de renard, la robe de jersey, genre tunique grecque, le petit sac de daim et les long gants du même cuir. Pas un seul bijou pour trancher la trop grande sobriété de l'ensemble. DAVE reste hébété, mais quand il parle, c'est d'une voix émue qu'il le fait.

DAVE

Pussy cat! Monique! Mon Dieu! Toi, toi ici! Ce n'est pas possible!

MONIQUE

Et bien, touche, touche et tu en seras convaincu.

MONIQUE entre. DAVE ferme la porte et l'embrasse.

Je suis déjà venue trois ou quatre fois, mais chez toi, comme dans ton

MONIQUE (suite)
bureau, personne ne répond jamais. Alors, j'étais en train de t'écrire quelques lignes d'adieu dans le drug-store d'en face, quand tout d'un coup j'ai vu que tu rentrais! Je n'en croyais pas mes yeux! Oh, Dave!

Elle l'embrasse à son tour.

DAVE
Mon pauvre petit minou! Oh la sale bobine de Liebfraumilch! C'est de sa faute!

MONIQUE
Liebfraumilch?

DAVE
Oui, c'est un client de l'agence. Mais ne perdons pas de temps à parler de ces bêtises. (La regardant et à voix basse) Hello.

MONIQUE
Hello!

DAVE
Vous êtes terriblement belle, Madame la Comtesse. (Il s'écrie joyeusement) Plus belle que jamais!

MONIQUE
C'est vrai? Cette appréciation, à haute voix, me fait penser que nous sommes seuls. (DAVE fait un signe de tête affirmatif) Heureusement, d'ailleurs. Et en toute sincérité, je dois dire, M. l'agent de publicité, que vous êtes resplendissant d'hygiène et de sex-appeal!

Ils rient et s'embrassent, mais plus amicalement qu'autre chose. Puis MONIQUE passe sa langue sur ses lèvres avec le geste de quelqu'un qui déguste du vin ou du thé.

Humm! Voyons voir?

Elle prend la tête de DAVE dans ses mains et lui donne un autre baiser.

Ouvre donc un peu plus la bouche! Un peu plus! Je ne vais pas te violer, quoi!

DAVE rit et exécute l'ordre donné. Elle l'embrasse un peu plus longuement, puis se sépare de lui et reste à une certaine distance, comme quelqu'un qui a eu une légère commotion. Elle lui dit d'un ton de reproche:

T'as changé de dentifrice, Dave!

DAVE
Oui, c'est vrai! Quelle perception! Tu sais, Betty est très sensible aux rabais dans les supermarchés; quand elle voit cinq tubes géants de n'importe quoi pour le prix de trois, c'est foutu, on en a un stock pour deux ans. Ainsi, on a changé de marque de dentifrice jusqu'à 1960.

MONIQUE
(dramatiquement) Je ne m'attendais point à un coup pareil.

DAVE
(riant) Quel coup? Tu plaisantes, n'est-ce pas?

MONIQUE
Je ne plaisante pas du tout. Si tu avais lu attentivement Proust, tu saurais l'importance définitive que peut avoir, dans la vie d'un homme, un goût, une saveur découverte dans l'enfance.

DAVE
Comme le goût de ton rouge à lèvres, quici.

DAVE la prend par la taille et l'embrasse passionnément. MONIQUE se laisse faire, puis le rejette brusquement.

MONIQUE
Non, non, mon ami, si on commence maintenant, il faudra aller jusqu'au bout.

DAVE
(alarmé) Immédiatement? Pourquoi?

MONIQUE
Parce que demain je pars pour la Californie.

DAVE
Ce n'est pas possible!

MONIQUE
Si, Dave. Tout est arrangé, et je ne peux pas m'en sortir. J'ai rendez-vous avec Mankiewicz mercredi prochain. Toi, tu as ton Liebfraumilch, moi j'ai mon Mankiewicz.

DAVE
Je n'ai aucun Liebfraumilch, tu entends? Tu sais ce que l'agence veut que je fasse pour lui? Que je lui organise une de ces partouzes folles avec tous les "boys" de comédies musicales de Broadway.

MONIQUE
Ça c'est ce qu'on appelle ici les "relations" publiques, n'est-ce pas?

DAVE
Oui, et ce type-là veut que ses relations avec ces garçons soient le plus publiques possible. Quel culot! Je sais bien qu'au monde on en voit de toutes les couleurs, mais cette couleur là ne recevra aucun encouragement de ma part, ça je te l'assure!

MONIQUE
Pauvre Dave! Et à cause de cet individu tu a^s dû débrancher ton téléphone!

DAVE

Non! Cela est une autre histoire. Ça, c'est ma femme. Tu sais, on est en train de faire une enquête sur les activités dites subversives de son frère, et Betty, comme tout le monde, a peur.

MONIQUE

Ah la la! Vous êtes aussi dans la course?

DAVE

Oui, ma petite chatte. Mais, je t'en prie, ne parlons pas de ça.

MONIQUE

Au contraire, parlons-en. Si tu es capable de supporter tout cela, tu n'a plus les mêmes idées que tu avais quand tu m'as connue.

DAVE

Tu es folle? Je ne supporte rien de la sorte, tout au contraire; et quant à mes idées, je les ai toujours; elles sont plus fermes que jamais! Voilà.

MONIQUE

Tant mieux pour toi. Pour quelqu'un qui vient d'ailleurs, tout ce qui se passe dans ton sacré pays a l'air d'un cauchemar. Par exemple. Le jour de mon arrivée j'ai vu quelque chose de fantastique à la télévision, dans ma chambre à l'hôtel. Il y avait à l'écran un cobra - un véritable cobra humain - dans ce qu'au début, j'ai pris pour un de ces films de bandits que la Warner Brothers faisait dans les années trente. Mais je me suis trompée. Quand on m'a apporté à midi le journal j'ai vu qu'il ne s'agissait pas d'un film, que c'était une histoire vraie - une enquête de "culpabilité par association". A vomir!

DAVE

Et ce cobra, qui c'était?

MONIQUE

Ne fais pas de l'humour. C'était le sénateur McCarthy.

DAVE

Sacré nom! (On entend les clochettes de la porte) Un instant, ça doit être Miles.

Il va vers la porte et l'ouvre. Ce n'est pas Miles: c'est BETTY - encore une autre surprise - qui rentre. Elle porte un manteau en tweed et des chaussures entièrement brodées de paillettes rouges. DAVE la regarde, pétrifié.

BETTY

Hello darling. Oui, c'est moi. Bob est venu voir maman, alors moi, naturellement, je me suis sauvée comme si j'avais reçu une décharge électrique.

DAVE

Tu es folle! C'est ton frère! Et tu sais trop bien qu'il n'est pas coupable!

Il l'embrasse d'une façon mécanique.

BETTY

(regardant MONIQUE) J'espère que je ne vous ai pas dérangés, non? (Elle rit faussement) Si je ne me trompe pas, vous êtes une vieille amie de Dave, la Comtesse Duchesne. Je ne pense pas que Dave puisse connaître quelqu'un d'autre qui s'habille aussi élégamment.

Elle lui tend la main, que MONIQUE prend avec un sourire mondain.

MONIQUE

Merci. Et vous, vous êtes Betty? Enchantée de faire votre connaissance.

BETTY

Voulez-vous vous débarrasser de votre manteau, chère comtesse? (Avec un grand sourire) Dave, le manteau de la comtesse, s'il te plaît.

Pendant qu'il aide MONIQUE à enlever son manteau, BETTY enlève le sien et nous laisse voir une robe droite, simple, entièrement brodée de paillettes rouges, comme ses chaussures. Après l'avoir regardé comme si elle était devenue folle, DAVE sort par le fond avec le manteau de MONIQUE. Mais à mi-chemin, il s'arrête en voyant une énorme étiquette que BETTY porte cousue à la hauteur de ses fesses et, rebroussant chemin, la lui arrache.

BETTY

Darling! Qu'est-ce que c'est que ces familiarités devant les étrangers?

DAVE

Des familiarités! Tu avais une étiquette épinglée sur tes fesses!

Il sort, furieux, par le fond, droit, pendant que BETTY rit en haussant les épaules.

BETTY

Il aime les gros mots! (Une petite pause) Vous savez, il y a une chose qui me préoccupe, chère comtesse. Le noir que vous portez n'est pas dû au décès prématuré de M. le Comte, j'espère.

MONIQUE

Non, non, le noir, c'est une vieille tradition d'élégance chez les grands couturiers de Paris.

BETTY

Pas toujours! Voyez cette petite robe par exemple, c'est un modèle de Dior. Je viens de l'acheter ici, à côté, avec les chaussures. Quelle histoire! Je ne sais pas ce qu'il se passe à Paris, mais ici, dans

BETTY (suite)

toutes les glaces des magasins, avec leurs horribles lumières de mercure, vous vous voyez avec le visage d'Edith Sitwell et le corps d'Hélène Rubinstein. Dès que je me vois dans une de ces glaces, je sors en courant dans la rue avec l'achat sur moi!

MONIQUE

(avec un sourire condescendant) Et bien, vous n'avez qu'à vous regarder dans une autre glace. L'effet est vraiment charmant.

BETTY

Vous me flattez, comtesse.

MONIQUE

C'est plutôt Christian qui le fait. Qu'il est intelligent! Comme il connaît bien les gens auxquels il s'adresse! Aux Américaines par exemple, avec leurs longues chevelures rousses, leurs rires d'enfants, leurs hanches étroites, leur air sportif et frais, ça leur va merveilleusement bien d'être décorées comme un arbre de Noël. Vous par exemple, comme ça vous êtes parfaite.

BETTY

Merci beaucoup. Vous aussi. Et de plus, s'il fallait aller veiller un mort, vous auriez un grand avantage sur moi.

BETTY termine cette phrase avec un rire innocent. Qu'est-ce que je peux vous offrir? Je crois qu'il reste une ou deux bouteilles de champagne dans le frigidaire du réveillon de la nouvelle année.

MONIQUE

Non, merci. Le champagne, je l'utilise seulement pour me faire des gargarismes le matin. Par contre, j'aime beaucoup les Daiquiris.

BETTY

Vous avez de la veine; c'est une des spécialités de Dave. Je vais apporter le nécessaire de la cuisine. Vous permettez, chère comtesse?

DAVE rentre en scène par le fond au moment où BETTY sort, laissant derrière elle un silence qui est comme un cri blessant.

MONIQUE

Mes félicitations, tu as une femme qui vaut trois fois son pesant d'or.

DAVE

(baissant la voix) Dans quel hôtel es-tu?

MONIQUE

Je t'ai déjà dit que c'est inutile de le savoir.

DAVE

Dès que tu sortiras d'ici...

MONIQUE

Ça sera tout de suite, car je ne suis pas en forme pour répondre aux piques de ta charmante femme...

DAVE

Dès que tu sortiras d'ici, je te chercherai dans tous les hôtels de New York; j'ai une secrétaire qui fait merveille pour ce genre de choses.

MONIQUE

Ce n'est pas la peine, je te dis!!

DAVE

Mon amour, écoute... Chut... C'est certainement Betty.

Effectivement, une seconde après, BETTY rentre par le fond avec un plateau sur lequel il y a le nécessaire pour faire les Daiquiris, et un sceau avec une bouteille de champagne.

BETTY

Comtesse, Dave m'a tellement parlé de vous et si bien, que j'ai eu tout de suite envie de vous connaître. Et maintenant que je vous connais, mon instinct me dit que c'est lui qui a raison et que ce que les autres racontent sur vous est faux.

DAVE

(subitement sur ses gardes) Les autres? Quels autres?

BETTY

Occupe-toi d'abord des Daiquiris, mon cher; ça, tu le fais très bien. Tu ne vas pas laisser ton amie comme ça, hein? Et ouvre la bouteille de champagne car, moi aussi, j'ai envie de boire un coup.

DAVE

(versant du jus de citron dans le shaker et en ajoutant du sucre) Ma chère, tu peux jouer le personnage que tu veux devant Monique - pour cela tu es une femme - mais pas devant moi. Dis clairement, une fois pour toutes, qui sont "les autres". Qu'est-ce qu'ils ont dit sur Monique? Parle!

BETTY

Non, non. Ce n'est pas correct. Et après avoir connu la comtesse, ce n'est pas logique non plus.

DAVE

Alors, tu aurais dû la boucler.

Après avoir ajouté la glace, le thum et deux gouttes de bitter Angostura, DAVE secoue le shaker.

MONIQUE

(à BETTY) Vous savez, vous commencez à m'intriguer. Qu'est-ce qu'ils vous ont dit?

BETTY

Eh bien, en toute sincérité, ils sont un peu perplexes à votre sujet, du fait qu'ayant les mêmes idées libérales que Dave - raison pour laquelle nous allons nous réveiller un de ces jours, lui et moi, en prison - il paraît que pendant la guerre vous avez été particulièrement accueillante avec certains officiers Nazis.

DAVE débouche la bouteille de champagne; BETTY sur-saute en même temps.

MONIQUE

(rit) Moi? Oui, je l'ai été, c'est vrai. Pourquoi pas? Il y en avait quelques-uns qui étaient particulièrement bien bâtis, mais qui malheureusement étaient plutôt faillants à l'heure de l'amour. Mais j'essayais quand même. Un corps d'homme bien bâti est une des rares raisons pour lesquelles une femme peut supporter tout ce qu'elle supporte dans la vie.

BETTY

On ne pourra pas dire de vous que vous êtes puritaine!

MONIQUE

Ni hypocrite, j'espère. En 1943, on croyait que Hitler allait être le maître de l'Europe 'per secula seculorum'. Alors j'ai décidé qu'aucune raison politique ne pourrait changer ce goût aussi beau et aussi naturel pour les hommes bien faits.

BETTY

Bravo. Une sincérité comme celle-là, on ne la trouve que dans les Mémoires de Casanova.

Ils rient tous les trois d'une façon aussi nerveuse que fausse. BETTY a bu d'un seul coup sa coupe de champagne et s'en verse une autre.

MONIQUE

Betty - Qu'est-ce que vous avez encore entendu dire sur moi?

BETTY

Oh, des éloges, des centaines d'éloges! Enfin, un nombre suffisant pour vous tenir à l'écart. On dit que vous avez été particulièrement maternelle avec une jeune actrice, pauvre, malade, mais qui, par sa beauté, aurait pu vous porter ombrage. Aussi que vous avez toujours laissé de la liberté à vos amis hommes; que somme toute, vous les avez laissés respirer. Encore bravo. C'est une politique très intelligente, digne

BETTY (suite)

d'un vieux continent comme l'Europe. Le matriarcat est une chose inévitable de nos jours; les hommes sont des gosses que l'on ne peut pas laisser gouverner un monde aussi compliqué que le nôtre. Mais ce matriarcat, s'il doit exister, ne devrait pas être si voyant, si dévergondé comme chez nous en Amérique.

DAVE la regarde avec un étonnement croissant, mais elle fait l'innocente.

Enfin, je ne sais pas! C'est ce que je pense!

BETTY se sert une quatrième coupe de champagne.

MONIQUE

Ma chère Betty, je vous prévions qu'une cuite au champagne est très désagréable.

BETTY

A qui le dites vous! J'en ai déjà pris plusieurs. Les statistiques disent toujours que votre pays est le plus alcoolique du monde, mais je vous assure qu'ici, avec la folle vie qu'on doit mener toute la journée, on fait tout son possible pour vous dépasser.

Elle rit et regarde MONIQUE avec ce qui pourrait être une extrême cordialité. Un funeste silence tombe sur tous les trois.

DAVE

(avec un sourire qui semble né du désespoir) Et ton mari, Monique, comment va-t-il?

MONIQUE

Bah! Il vaut mieux ne pas en parler.

DAVE

Et Suzanne?

MONIQUE

Son mariage est un échec. La pauvre!

DAVE

Et ces gens du restaurant... comment s'appelaient-ils?

MONIQUE

Les Ricaud? Lui, il devient insupportable. Et je crois que sa femme commence à boire.

BETTY

Voilà ce qu'on appelle "le gai Paris".

MONIQUE

Eh, que voulez-vous? Le monde ne vit que de mythes.

BETTY

Dave dit que Paris n'est pas gai parce que là-bas les gens vivent avec la tête et non avec le cœur.

MONIQUE

Ah, oui? Je ne savais pas que Dave s'amusaît au jeu dangereux des simplifications.

BETTY

Et qu'est-ce qu'il dit encore? Ah oui, qu'il y a cinq choses qui valent la peine en France: la cuisine (les vins compris), la chanson populaire, la littérature, les parfums et les Parisiennes.

MONIQUE

Dans cet ordre-là?

DAVE

(à BETTY) Mais de quoi diable parles-tu? Je n'ai jamais établi cette liste.

MONIQUE

(énervée) Pourtant c'est bien ce que tu penses. On te connaît, tu sais!

DAVE

Et je vous connais, vous tous! Vous êtes tous des provinciaux! On vous a dit que tout ce qui est français est meilleur et vous ne vous cassez pas la tête pour savoir ce que font les autres, comment ils réagissent. On vous a flatté pendant trop longtemps, et vous vous êtes flattés vous mêmes mieux que personne. Ça a été vraiment un bon coup d'avoir inventé la propagande culturelle il y a quatre siècles; tout le monde y croit religieusement, en commençant par vous mêmes!

MONIQUE

(furieuse) Ha! Et vous, que pensez-vous de vous mêmes, hein?

DAVE

Et bien, nous sommes surtout soucieux de créer une façon de vivre à nous, qui est celle qui correspond à ce siècle et que vous imitez bientôt, je pense.

MONIQUE

Ça jamais! Je m'en fous de ce siècle! Comme je voudrais être transportée au VIIIe, siècle! Ici, à chaque fois que dans mon hôtel je soulève le couvercle du "water", je m'attends à entendre la musique de Charlot pour "Les feux de la rampe", car elle est partout, partout! On l'entend à toute heure du jour, de toutes sortes de haut parleurs. Les portes des restaurants, la jouent, elle sort des boîtes de cigarettes, des bouchons de bouteille! Quel cauchemar! Si c'est ça le XXe. siècle, vive le Moyen-Age!

En faisant un effort, MONIQUE se reprend et sourit à la maîtresse de maison.

MONIQUE (suite)

Ma chère Betty, excusez ces mots d'impatience. J'ai passé avec vous deux un moment très agréable, mais malheureusement je dois partir, j'ai un rendez-vous à Manhattan. (Avec froideur) Mon manteau, Dave, s'il te plaît.

DAVE sort en courant par le fond.

Vous êtes vraiment une femme très intelligente, Betty, mais vous ne devez pas oublier que dans cette lutte à laquelle nous sommes tous mêlés, le dernier round, le vrai, est celui de la mort.

BETTY

C'est très juste. Je regrette beaucoup que vous partiez si tôt, chère comtesse. J'aime entendre des choses profondes; nous sommes bien incapables de les penser et encore plus de les dire. Le mot "mort", par exemple, lancé comme ça dans une "cocktail party" ici à Manhattan, est considéré comme une obscénité de première grandeur. Que voulez-vous! Nous sommes encore si jeunes!

MONIQUE

Jeunes, certes, mais pas bêtes du tout, comme j'ai pu le remarquer. Chapeau, ma chère amie!

BETTY

Vous savez, pour défendre ce qui m'appartient, je suis prête à livrer bataille à la première Jeanne d'Arc qui se présente.

MONIQUE se couvre le visage de ses mains. DAVE rentre à ce moment.

DAVE

Qu'est-ce qu'il t'arrive? Tu es fatiguée?

BETTY fait un geste à DAVE - elle fronce les lèvres et les sourcils et secoue la tête - pour lui indiquer qu'il laisse MONIQUE tranquille.

MONIQUE

(qui enlève les mains de son visage et les remet de nouveau) Oui, un peu lasse. Il y a des moments où tout me paraît trop horrible, trop désarticulé, trop insensé. Pardon. Je vais vous demander de me laisser rester un moment comme ça.

MONIQUE se laisse tomber sur le canapé devant DAVE empressé et BETTY sceptique. Les lumières s'éteignent lentement et l'accordéon commence une musique chaotique sur les thèmes déjà connus, musique qui, après quelques mesures, est exécutée par un orgue.

XXIV TABLEAU

Au lieu du rideau transparent qui couvrait le restaurant et l'appartement de MONIQUE, il y a maintenant un rideau noir. Sur ce fond noir, on projette un feuillage de couleur rouge qui s'agite de temps en temps.

RICAUD, Madame RICAUD et Le FLIC passent en courant de gauche à droite, pendant que CHUCK, SUZANNE et le M.P. (STEVE) font de même de droite à gauche, improvisant une sorte de quadrille. Ils semblent tous chercher quelque chose sans savoir ce que c'est. AGENOR arrive en courant du fond et rencontre, subitement détaché par un projecteur, DUCHESNE.

Notre comte est impeccablement vêtu en gris clair avec une cravate bleue et un gilet "tattersall" à raies bleues et jaunes sur fond blanc. L'ensemble est complété par un chapeau melon gris clair et des gants "beurre frais". On se rend compte, non seulement par sa tenue mais par le ton avec lequel il parle, qu'il a retrouvé le dynamisme d'antan.

DUCHESNE sort de sa poche une feuille de papier et la remet à AGENOR, qui lui met entre les mains un verre plein d'un liquide obscur.

DUCHESNE

Voilà les trois adresses. Apprends-les par cœur ce soir et puis déchire le papier.

AGENOR

Oui, Monsieur le Comte.

DUCHESNE

Porte les valises demain à la Gare de Lyon et laisse-les à la consigne. Si tu reçois une enveloppe dm'Allemagne orientale avec un papier jaune dedans, envoie-les à la deuxième adresse, c'est-à-dire en Ecosse. Le papier voudra dire que je n'ai pas pu prendre contact avec eux à Berlin et que je dois aller dans les autres endroits où on les a vus.

AGENOR

Ah! comme je vous envie, Monsieur le Comte!

DUCHESNE

Ne m'envie pas. Je ne sais pas encore si j'aurais la force de concentration nécessaire pour pouvoir communiquer avec ces êtres.

AGENOR

Mais si, voyons! Swedenberg le faisait déjà au XVIIIe. siècle, et en plus c'était un Suédois! Alors pourquoi pas vous?

DUCHESNE

On ne sait jamais. Il n'y a qu'à voir sur cette planète, le nombre d'imbécilités qui passent pompeusement pour des pensées. Je ne suis pas sûr de savoir penser.

AGENOR

(avec un rire comme si on le chatouillait) Excusez-moi, Monsieur le Comte, mais je me sens aussi nerveux que le jour de ma première communion. Et dire qu'en l'an 2000, tout cela sera tellement naturel!

DUCHESNE

J'espère que tu viendras me rendre visite, alors.

AGENOR

Mais vous ne me reconnaîtrez pas. Vous serez beaucoup plus jeune que moi! Rappelez-vous que pour 28 ans sur la terre, là-bas il s'en passe trois.

DUCHESNE

Plus jeune que toi, qui sait! On parlera de tout ça après.

AGENOR

(après avoir poussé un soupir) Comment pouvez-vous être si tranquille à quelques jours - peut être à quelques heures - de franchir le grand pas? Moi, je suis dans un tel état d'excitation que je me mettrais à grimper aux murs!

DUCHESNE

Que veux-tu, il y a plus de quatre ans que je suis complètement détaché de tout, je suis seulement capable de vivre le moment présent. Le jour où j'ai cessé de rêver de ma mère et où j'ai commencé à publier le nom des mes camarades de classe, ce jour-là, j'ai su que je pouvais me préparer pour la grande aventure cosmique.

AGENOR

(avec des larmes dans la voix) Mais à quel prix! Vous avez dû, à cause de cela, devenir totalement insensible à la fameuse "timbale de crustacés" du patron.

DUCHESNE

Peut-être, mais aujourd'hui, le goût, l'odorat, la sensualité me sont revenus, et c'est pour cela que je m'en vais. (AGENOR éclate en un sanglot aussi comique qu'enfantin) Agéner, je t'interdis de t'attendrir! Tu sais que c'est très mal vu dans ce pays!

Les lumières s'éteignent et après quelques accords d'orgue, un autre projecteur nous montre SUZANNE faisant quelques pas, suivie d'une inconnue aux lunettes noires, assez bien en chair et qui est habillée d'un pantalon noir serré aux chevilles et d'une veste noir de marin. L'inconnue a le visage complètement caché par une longue chevelure noire qui lui recouvre totalement le front jusqu'aux sourcils et lui retombe sur les épaules.

XXVie. TABLEAU

L'INCONNUE

Suzanne!

SUZANNE

Que me voulez-vous?

L'INCONNUE

Comment? Tu ne reconnais même pas ma voix?

SUZANNE

Enlevez d'abord ces lunettes! (L'inconnue s'exécute et nous voyons Madame LAMOLLE) Mamani! (Accablée, elle reste deux ou trois secondes sans dire un mot) Est-ce possible? Mon Dieu! Je suis pour le changement, mais là, vraiment tu exagères!

MME. LAMOLLE

Qu'est-ce que tu veux, c'est l'oeuvre de Danny, mon Danny! Il me veut toujours jeune, toujours souple comme une liane!

SUZANNE

Qui est ce Danny?

MME. LAMOLLE

Mon dernier boy-friend, et le grand amour de ma vie! Je t'assure que cette fois-ci, je ne me trompe pas! Il a tout juste 19 ans, mais il est si coquin qu'il donne l'impression d'en avoir quarante.

SUZANNE

Un enfant de 19 ans! Tu es complètement folle!

MME. LAMOLLE

Ah, où sont mes 19 ans! Chaque fois que je m'assois, je me dégonfle. Comme je voudrais pouvoir enlever mon corset et laisser mes bourrelets respirer un peu! Mais je n'ose pas. Si je le faisais une seule fois, je crois que je ne me lèverais plus. Et je perdrais mon Danny.

SUZANNE

(secouant la tête) Tu sais, malgré tout cela, je t'admire. Quel courage!

MME. LAMOLLE

Admire-le, plutôt. Il a un style bouleversant! Tu sais, il est presque arrivé à me convaincre de m'occuper de la vente d'héroïne sur la Place Pigalle.

SUZANNE

Oh, quelle horreur! Si tu veux finir ta vie en prison, ne compte absolument pas sur mes visites; je ne pourrai jamais revenir sur ma honte.

MME. LAMOLLE

Oui, je sais que c'est la prison qui m'attend, et le déshonneur! Mais c'est merveilleux pour une femme comme moi de pouvoir entrer dans l'éternité, côte à côte avec les poètes maudits. Aucun bourgeois n'aura jamais cette chance. Comme je comprends Raskolnikoff! Il faut aller jusqu'à la déchéance pour arriver vraiment à savoir ce qu'est la vie.

SUZANNE

Assez. Je ne veux pas continuer cette sorte de bavardage.

MME. LAMOLLE

Comme tu voudras. Mais c'est toi qui m'a appelée, tu sais.

SUZANNE

Oui, je sais. Je voudrais que tu ailles voir Monique en mon nom.

MME. LAMOLLE

Monique?

SUZANNE

Oui. Je voudrais qu'elle nous prête son appartement à Chuck et à moi pour une nuit.

MME. LAMOLLE

Chuck?

SUZANNE

Oui! Et ne m'énerve pas en répétant tout ce que je dis. (En l'imitant) Monique? Chuck? Ça suffit avec les détectives que mon cher époux paye pour me suivre partout.

MME. LAMOLLE

Mais ma fille, tu cours le risque de perdre ton divorce.

SUZANNE

Il n'y a aucun danger. C'est une maison qui a deux entrées; très peu de gens savent que les appartements de Duchesne et de Monique communiquent entre eux.

MME. LAMOLLE

Mais dis-moi... qu'espères-tu de cette rencontre... après neuf ans?

SUZANNE

Je ne sais pas... vérifier quelque chose... Revenir en arrière, peut-être. Je ne sais pas exactement, maman.

MME. LAMOLLE

Bon, je vais aller tout de suite chez Monique. Qui aurait dit ça! Une nuit avec Chuck! Ha ha! Je pense à lui quand, il y a huit ans, il réclamait furieusement son droit à la virginité. Et bien, tu vois, la

MME. LAMOLLE (suite)

seule idée de cette rencontre, ça m'attendrit. Oui, ça m'attendrit!
Je te le jure!

Mais les deux rires de perroquet de Madame LAMOLLE
quand les lumières s'éteignent, pourraient être tout
ce qu'on veut, sauf de l'attendrissement.

XXVie. TABLEAU

On entend quelques mesures chaotiques de l'orgue et le projecteur nous fait voir dans un coin à droite, DAVE et BETTY, et dans un coin à gauche, éloigné du couple de quelques mètres, STEVE, lequel, durant le dialogue, ne les quitte pas des yeux. Comme s'il participait à la conversation, en dépit de la distance qui lui sépare de DAVE et BETTY, STEVE réagit d'après les gestes et les expressions du couple.

DAVE est en bras de chemise. BETTY porte un tablier à carreaux qui recouvre sa robe et des horribles pantoufles presque totalement recouvertes de pompons de cygne blanc. Il est debout, le téléphone à la main.

DAVE

(Chuit! (Il parle de nouveau au téléphone) Comment? (Pause) Il a été acquitté? Oui. Alors, on n'a rien retenu contre lui. Réjouis-toi, ma chérie, il est acquitté! Il ne pouvait en être autrement, mais quel soulagement, l'entendre de son avocat même!

BETTY se mord les lèvres et, suivie par un projecteur, se promène d'un côté à l'autre.

Quoi? Il a perdu son poste? (Pause) Le mieux serait qu'il aille quelques semaines en Californie. Ça lui ferait du bien.

Dans son coin, STEVE éclate d'un rire muet.

Comment? Il veut un appui moral? Pas économique? Seulement moral, oui. Mais naturellement, qu'il vienne tout de suite ici.

BETTY lui arrache le téléphone des mains.

BETTY

Allo... Ici c'est Madame Smith, la sœur de Bob, oui. Ecoutez-moi. Mon mari est très généreux mais il ne sait pas ce qu'il dit. Donnez-moi le numéro de mon frère, je l'appellerai dans une heure. Pas dans une heure? Dans 53 minutes? Pardon, monsieur. (Elle regarde sa montre et dit à DAVE) Ces avocats! (Au téléphone) C'est parfait. Dites à Bob de se soigner, hein? A tout à l'heure.

BETTY raccroche le téléphone, qui, dans l'obscurité, disparaît comme par enchantement des mains de DAVE.

DAVE

(stupéfait) Quelle garce! A moins que tu ne sois devenue folle!

STEVE, dans son coin, fait un mouvement avec la lèvre inférieure accompagné d'un mouvement affirmatif de la tête, comme s'il disait: "Et toi, tu l'as bien mérité".

BETTY

C'est toi qui es fou à lier! On n'a pas idée de demander à un homme qui sort d'un procès comme celui-là de venir chez soi.

DAVE

Mais il a été acquitté!

BETTY

Et alors! Il a été l'objet d'une enquête! Et cette tache restera toujours! Pour nous aussi, d'ailleurs. Voilà ce qui arrive quand on se marie avec un homme aux idées libérales, on est mal vu partout. Il est peut être innocent, toi aussi, et moi aussi, mais comme nous sommes frère et sœur et beau frère nous sommes tous marqués. Et si Bob vient ici, nous resterons des pestiférés pour toujours.

DAVE rit furieusement pendant que STEVE, dans son coin, applaudit.

DAVE

Ah, comme je voudrais avoir en ce moment un appareil pour enregistrer ces paroles et pouvoir te les faire écouter dans 20 ans! Tu en mourrais de honte! (Une pause) Mon Dieu! Comme j'ai été dupe pendant toutes ces années!

BETTY

C'est justement ce que tout le monde dit; que tu as été dupe, que tu ne comprends pas le monde actuel.

STEVE fait un geste accusateur en direction de DAVE

DAVE

C'est possible; mais je comprends au moins une chose; supposons qu'un ex-camarade de ton frère, ayant, il y a quelques années, cherché à soucher avec lui et n'étant pas arrivé à ses fins, écrit par dépit une lettre anonyme à un sénateur en accusant Bob d'avoir signé en 1934 un manifeste contre les camps de concentration de Hitler. On le convoque, on l'interroge, puis on s'aperçoit qu'il n'a rien signé. Et au lieu de l'envoyer en prison, on l'acquitte.

STEVE secoue la tête et siffle d'une façon ironique. Mais, comme il a été l'objet d'une enquête, il perd son travail, le propriétaire le met à la porte de sa maison, et maintenant, pour terminer le brillant tableau, sa sœur refuse de le recevoir chez elle. En un mot, la société le vomit. Et pourquoi? Le. Parce qu'il n'a pas

DAVE (suite)

praticqué l'homosexualité; 2o. parce qu'il subsistera toujours la suspicion qu'il aurait pu condamner le génocide!

STEVE se prend la tête dans ses mains.

Et pour finir en beauté, on lui retirera son passeport, il devra s'en aller dans le désert et s'occuper d'un quelconque poste d'essence, se faire pousser la barbe et changer de nom. Le pire dans tout ça, c'est qu'un peuple entier se laisse faire, sans réagir! Personne ne le défendra! Personne n'en dira un mot!

STEVE fait un "ha" sarcastique en rejetant la tête en arrière.

BETTY

Tu en as des façons de voir les choses!

DAVE

Allons! Réfléchis un peu, puisque tu es incapable de sentiments! Bob, après toutes ses épreuves, a besoin de nous, de notre aide. Bon, si tu ne veux pas, ne le reçois pas. Tu resteras ici, avec une irréprochable réputation de réactionnaire... mais seule, parce que moi, je fous le camp!

STEVE, les bras croisés, fait plusieurs fois un signe de tête d'approbation.

BETTY

Fais ce que tu veux, mais il n'est pas question que Bob mette les pieds ici. La première chose qu'ils feraient, ce serait d'enquêter sur toi, et ça gâcherait toute notre existence!

DAVE

Qu'ils enquêtent un peu sur moi! Ils vont m'entendre!

STEVE lève les yeux au ciel et, mettant la tête en arrière, il rit comme s'il disait "Malheureux!"

BETTY

Dave! Dave! Je t'en prie! Dans quelques années plus personne ne se rappellera de tout ça.

DAVE

Justement! Dans une cinquantaine d'années, la science et la technique auront fait de tels progrès que les idéologies d'aujourd'hui seront dérisoires. Et à ce moment là, ce qui vient de se passer avec ton frère paraîtra ridicule, insensé, criminel!

STEVE ferme les yeux à demi et fait une moue comme s'il disait; "Il y a peut être quelque chose de vrai dans ce que dit cet imbécile".

DAVE (suite)

C'est pour cette raison qu'il faut s'insurger contre cette folie qui est des plus contagieuses. Ni maintenant, ni jamais, aucun homme n'a eu, ni aura, le droit d'anéantir un autre homme à cause de ses idées politiques.

BETTY

Mân Dieu! le rôti! Excuse-moi un instant!

DAVE

Le rôti! (Riant d'une manière sarcastique) C'est le rôti qui te préoccupe (je sais, ça coûte 14 dollars); mais que ton frère soit brûlé vif à cause de la lâcheté et des préjugés des autres, ça te laisse froide. Bravo! Vive la réalité! Vive la logique!

BETTY sort en courant. DAVE élève la voix.

Mais bien attention à ton rôti, ma chérie! Tu en auras pour trois jours, car moi, je ne serai plus là pour le manger!

Les lumières s'éteignent brusquement faisant disparaître les visages de DAVE et de STEVE, et l'on entend le rire de DUCHESNE, qui sert d'enchaînement musical entre ce dialogue et le suivant.

Le projecteur surprend le comte au moment où MONIQUE s'approche de lui. Elle est habillée d'un manteau de tweed et a la tête recouverte d'un foulard mis à l'américaine, c'est-à-dire, les pointes nouées derrière le cou.

XXVII TABLEAU

MONIQUE

Bibi! Est-ce possible?

DUCHESNE

Chère Minou! (Avec un ton tout à fait faux) Quelle agréable surprise!

Ils s'étreignent et s'embrassent. DUCHESNE respire le parfum de MONIQUE et lève les yeux au ciel. Puis il pousse des petits grognements de plaisir. MONIQUE s'écarte de lui et le regarde.

MONIQUE

Comment, toi, habillé ainsi et en train de rire? C'est la cuisinière qui m'a avertie de ton changement, mais même en te regardant, je ne peux pas le croire! Et qu'est-ce que tu es en train de boire?

DUCHESNE

Un Amer Picon, l'apéritif classique du connaisseur.

MONIQUE

Mais tu l'avais toujours trouvé infect!

DUCHESNE

Un vrai médicament, oui, mais de temps en temps ça me plaît, de boire une gorgée ou deux de médicament.

MONIQUE

(le fixant du regard) Qu'est-ce qu'il s'est passé? Il y a quelque chose, Bibi? Est-ce que tu as enfin trouvé ta religion?

DUCHESNE

Je ne sais pas si on peut appeler ça religion; disons que j'ai trouvé la foi.

MONIQUE

Et avec elle, tu as retrouvé aussi le goût des choses?

DUCHESNE

Oui, de tout. Par exemple toi, tu sens le "Blue Grass" et tu as mangé un gâteau aux amandes et au miel. Mais tu n'a pas trouvé ce que tu cherchais en allant aux U.S.A.

MONIQUE

C'est de la voyance! Comment peux-tu deviner ça?

DUCHESNE

Je ne l'ai pas deviné; il y a quelque chose qui me le dit.

MONIQUE

(le regardant du haut en bas) Bibi... tu es redevenu comme avant... non, pas tout à fait. Moi aussi j'ai du flair. Il y eu quand même un grand changement.

DUCHESNE

Tu es très calée, ma petite. (Il lève l'index et les yeux au ciel)

MONIQUE

(en sortant par la droite) Mais pas de ce genre là, j'espère! Le moment de s'en aller dans une autre planète n'est pas encore arrivé.

DUCHESNE rit d'une façon nerveuse et exagérée. Le projecteur qui nous montrait MONIQUE s'éteint tout d'un coup.

DUCHESNE

(riant) Agénor!

AGENOR

(arrive en courant) Qu'est-ce qu'il y a? Je vous en prie, Monsieur, vous ne faites de ces peurs!

DUCHESNE

J'ai laissé un mot à ma femme sous l'oreiller. Comme elle a l'habitude de s'étendre un peu avant de s'habiller, peut-être qu'elle le découvre!

DUCHESNE (suite)

bientôt. C'est un mot d'adieu. Sers-moi un verre de ce Bollinger que tu as mis dans la glace, veux-tu?

Il sort de la poche de son pantalon un billet de dix mille francs et le donne à AGENOR.

AGENOR

(lui tendant le verre de champagne) Habillé comme vous l'êtes, M. le Comte, on ne peut pas dire que vous partez incognito.

DUCHESNE (riant)

Ne t'en fais pas. La comtesse me fera certainement chercher à Londres, mais sûrement pas en Allemagne orientale. (Il lève sa coupe) Adieu le monde. Je te laisse avec une certaine tristesse. Les hommes on fait de toi une horreur, mais une horreur qui peut être parfois très agréable. Surtout à Paris. C'est dur de te faire mes adieux, Paris. Adieu les fraises sauvages du printemps. Adieu fromage de chèvre, inoubliable succès de la civilisation. Adieu la Place Furstemberg avec ses quatre arbres; tu es le meilleur décor de théâtre que j'aie jamais vu. Adieu truffes du Périgord, mes amies, et toi Pelure d'Oignon, vin bagarreur, populaire, et pour cela, justement, noble comme tout.

AGENOR

Bon, ça va, Monsieur le Comte. Si vous continuez comme ça, quelque chose va arriver: votre femme, la police, que sais-je!

Comme si ces paroles étaient un exorcisme, le FLIC apparaît à gauche, mis en relief par un projecteur. Il regarde un peu étonné le dialogue qu'il n'entend pas.

DUCHESNE

(très ému et presque avec des larmes aux yeux) Adieu les vieilles bourgeoises de Passy et d'Auteuil. Je regretterai particulièrement votre manière de me mettre le poing contre les dernières vertèbres lombaires pour avancer dans l'omnibus ou le métro. C'était tellement plus original que de dire "Pardon". Adieu les roses du Quai aux Fleurs et les pigeons du Jardin du Luxembourg. Adieu les chansons de Prévert et les vers de Charles Cros. Adieu, accordéons de Pigalle.

DUCHESNE boit sa coupe d'un seul trait.

Adieu clochards...

AGENOR

Je vous en prie, M. le Comte, ça suffit!

DUCHESNE

C'est très possible que, dans le monde où je vais, je vous oublie tous. Mais que de beauté et d'intensité vous avez donné à ce rêve douteux qu'est la vie.

AGENOR

Douteux? Pourquoi?

DUCHESNE

Parce qu'on est habitué à vivre en trois dimensions. Et on sait très bien maintenant qu'il y en a au moins quatre!

Il serre la main d'AGENOR.

AGENOR

Pensez avec toutes vos forces, M. le Comte, concentrez-vous! Et surtout, quand ils arriveront, ne les touchez pas. S'ils sont faits d'anticorps, comme je le suppose, le contact pourrait faire sauter toute la planète.

DUCHESNE

Ça serait vraiment drôle; moi qui avais toujours dit qu'il fallait être prudent dans tout, sauf dans l'affection! (Il soupire) Adieu, Agénor.

DUCHESNE porte ses doigts à la bouche dans un geste d'adieu et fait un mouvement comme s'il prenait le monde entier dans ses bras. AGENOR se met à pleurer. Les deux projecteurs fixés sur eux s'éteignent lentement, ainsi que celui qui nous montrait le FLIC. L'accordéon attaque pour quelques instants l'"Allegro" de la marche de DUCHESNE.

Dans l'obscurité on entend, comme un écho venant de plusieurs côtés, la voix de MONIQUE.

MONIQUE

Dave! Viens vite! Je ne peux plus supporter cette attente! Viens!

XXVIII TABLEAU

SUZANNE apparaît au centre de la scène, pieds nus, dans une robe de chambre trop grande pour elle. La silhouette de SUZANNE nous semble une hallucination, car les lumières s'allument très, très doucement.

L'accordéon joue de plus en plus fort, puis il s'éloigne. On entend ensuite le bruit d'un babillement, comme si c'était celui d'un hippopotame.

SUZANNE

(pour elle même) C'est Chuck. (Elle secoue la tête) Dire que le jour où je l'ai connu j'ai cru que c'était le babillement de Monique!

CHUCK

(criant de dehors) Susie! Baby!

SUZANNE

Quoi?

CHUCK

Est-ce que tu as vu ma chaussette?

SUZANNE

Quoi?

CHUCK

(apparaît dans le rayon du projecteur, presque exactement vêtu comme le jour où il connaît SUZANNE dans "Prélude et Fugue", le premier mouvement de cette pièce; les cheveux en désordre, la cravate à demi-nouée sur une chemise beige d'uniforme et portant seulement une chaussette)
Où est ma chaussette? Je ne la trouve nulle part. (SUZANNE rit) De quoi ris-tu?

SUZANNE

D'une étrange coïncidence. Tu es presque exactement comme le jour où je t'ai connu.

CHUCK

(se regarde et rit à son tour) Oui, c'est vrai. Il me semble que c'était hier... et en même temps on dirait que des siècles se sont passés. (Petite pause) Tu te rappelles la première chose que tu m'as dite?

SUZANNE

Non...

CHUCK

Tu m'as demandé: "Mais dans ce Paris, que peut bien faire une fille qui n'a pas de culture?"

SUZANNE

(rit bruyamment) Qu'est-ce qu'on peut dire comme bêtises quand on est jeune!

CHUCK

Tu veux dire quand on n'a pas d'expérience, parce que jeune, tu l'es encore.

SUZANNE

(avec une révérence) Merci, monsieur. Un instant, je vais chercher ta chaussette.

Le projecteur qui était fixé sur SUZANNE s'éteint quand celle-ci sort en courant. CHUCK sourit.

CHUCK

(élevant la voix) Baby!

SUZANNE

(de dehors) Qu'est-ce qu'il y a?

CHUCK

Tu te rappelles comment a continué la conversation?

SUZANNE

(de dehors) Je crois que tu avais eu peur d'avoir subi un outrage à ta pudeur, sans t'en rendre compte.

CHUCK

(riant bruyamment) C'est vrai! Quel imbécile!

SUZANNE

(réapparaît sous un projecteur, montrant à CHUCK le soutien-gorge qu'elle n'a pas encore mis) Regarde où était ta chaussette! (Elle la retire en riant de son soutien-gorge) N'est-ce pas l'image de notre nuit d'amour?

CHUCK

(prenant la chaussette et voulant l'enfiler debout) Oui. La chose s'est assez bien passée.

SUZANNE

Tu le dis sincèrement?

CHUCK

Oui, tu aurais dû t'en rendre compte sans que je te le dise!

SUZANNE

Oh... on n'est jamais sûr. Thierry n'est pas un passionné. Il a été ma seule expérience.

CHUCK

Alors, baby, il faut te donner une médaille, un cordon, ou quelque chose, parce que tu es formidable. Excuse-moi un instant.

Le projecteur s'éteint au moment où celui-ci se retire vers le fond de la scène.

SUZANNE

(élevant la voix) Chuck... tu ne m'as pas encore dit pourquoi tu es en uniforme. j'espère que ce n'est pas de la mise en scène.

CHUCK

(du dehors) Pas du tout. Je suis retourné à l'Armée. Demain je pars pour Francfort.

SUZANNE

Qu'est-ce qu'il s'est passé avec Manhattan?

CHUCK

Rien ne s'est passé, voilà ce qu'il s'est passé.

SUZANNE

Et La Rochefoucauld?

CHUCK

Les maîtresses de maison n'ont rien voulu savoir de La Rochefoucauld, elles me demandaient toutes des citations de Camus.

SUZANNE
(après un rire bref) Pauvre Chuck!

CHUCK réapparaît sous la lumière du projecteur avec l'uniforme remis.

CHUCK
J'ai malgré tout appris quelque chose: quand on reste un an absent de son pays, il ne faut jamais y retourner vivre.

Pause. Tout d'un coup SUZANNE se met à pleurer.
Mais baby, qu'est-ce qui te prend? Non, non, pas de pleurs! On est des adultes, non?

SUZANNE
(En plournichant) Justement. C'est pour ça que je pleure. S'il y a une chose que je déteste chez les êtres humains, c'est la maturité.

CHUCK
(la regardant) Pas moi. J'aime voir les choses avec une certaine distance; être un peu détaché de tout...

SUZANNE
Être détaché de tout, ce n'est plus de la maturité; c'est de la vieillesse.
(Elle pleure de nouveau, mais plus bruyamment) Et ça, ça veut dire que tu n'es pas heureux avec moi; que quelque chose a cloché hier soir!

CHUCK
Peut-être. Et c'est peut-être de ma faute.

SUZANNE
Non, Chuck. Il se dégageait de toi une telle sûreté, un naturel si grand ... non, ce n'est pas de ta faute, pas du tout.

CHUCK
(riant) Cette sûreté, ce naturel, je le dois à une Société Anonyme que j'avais créé en Allemagne.

SUZANNE
Au fond, tu continues à me haïr.

CHUCK
(l'embrassant et lui parlant avec tendresse) Mais non, baby, tu en as des idées! Supposons un type qui veut s'acheter une voiture de luxe; il épargne de l'argent comme un fou pour payer la première traite, et il la paye. A ce moment-là, la Compagnie fait faillite, l'usine ferme, un long procès s'ensuit... et neuf ans se passent avant qu'on ne lui livre la voiture. C'est encore le rêve de sa vie, mais neuf ans ont passé. Neuf ans! (SUZANNE éclate en sanglots) Allons, baby. Je te dis que hier soir, c'était très bien. Le moteur a très bien marché et on doit dire

CHUCK (suite)

que les lignes de la carrosserie sont toujours à la mode. Si tu avais réalisé un seul instant avec quelle folie je t'ai aimée, tu comprendrais que ce n'est pas de la flatterie. (Il lui donne une tape sur les fesses) Allons, Madame, habillez-vous vite, car j'ai une faim de loup! Vite, vite! Quelle meilleure preuve voulez-vous pour affirmer que la séance a été satisfaisante? Allez!

CHUCK rit avec une certaine présomption, pendant que SUZANNE s'éloigne, la tête retournée vers lui, en riant d'une façon un peu hystérique et avec des larmes dans la voix. CHUCK se regarde dans une glace imaginaire pendant qu'il siffle le refrain de la valse. Les lumières s'éteignent doucement. On entend un cri poussé par Madame RICAUD dans l'obscurité.

MADAME R.

Agénor!! Agénor!!

XXIX TABLEAU

Les lumières des deux projecteurs s'allument sur Monsieur RICAUD et AGENOR, habillés tous deux comme dans la scène précédente.

MONSIEUR R.

Toi aussi?

AGENOR

Quoi, moi aussi?

MONSIEUR R.

Toi aussi, tu as fait une bêtise?

AGENOR

Non, mais après avoir vu ce matin Madame Ricaud en train de savonner le charbonnier, j'en ai bien envie. Ça a été un choc dont j'aurai de mal à me remettre.

MONSIEUR R.

Et que veux-tu qu'elle fasse d'autre? Si elle l'embrassait, comme ça, sans le nettoyer, on s'en apercevrait tout de suite, toi et moi.

AGENOR

(enragé, en s'éloignant) Pour vous c'est très chic de parler comme ça! Vous n'êtes que le mari! Mais je démissionne, patron, vous m'entendez?

MONSIEUR R.

(tandis qu'AGENOR sort par le fond) Mon p'tit, viens ici! Quel enfant tu es! Agénor!!

MADAME R.
(apparaît sous un projecteur) Ah! te voilà: je voulais justement te parler.

MONSIEUR R.
Parle un peu plus bas; nous sommes dans la rue.

MADAME R.
Je m'en moque que toute la Franch sache quel genre de voyou tu es! Regarde moi ça!

Elle ouvre sa main et nous fait voir des très petits morceaux de papier pliés en rond d'une liasse de billets de banque.

Pendant qu'on dort tranquille, pensant que son or est en sûreté, Monsieur reprend ses vieilles habitudes de cacher l'argent sous une planche de parquet. Et naturellement, les souris de la maison accourent et en font un joli festin!

MONSIEUR R.
Tu mens!

MADAME R.
Je ne mens pas! Je ne mens jamais, à moins que ce ne soit par omission ou par des raisons de sociabilité!

MONSIEUR R.
Laisse-moi voir. (Il lui arrache les petits papiers de la main) D'où as-tu sorti cela?

MADAME R.
J'ai trouvé ça ~~me~~ sous une planche, dans le couloir, à côté de la porte de l'office.

MONSIEUR R.
(en pleurnichant) Les économies de trois mois bouffées par les rats! Où a-t-on-ru une chose pareille? C'est trop, je n'en peux plus!

MADAME R.
Trop, tu dis? Tu vas voir un peu si je porte plainte parce que tu as caché de l'argent de cette façon! On saura alors que non seulement tu me voles, moi, mais que tu voles le fisc!

MONSIEUR R.
Tu porterais plainte? A la justice?

MADAME R.
Oui, la justice! J'ai un témoin, Agénor!

MONSIEUR R.
(avec un petit rire frémissant, qui est loin d'exprimer la joie) Fais ce que tu veux et je demande le divorce en invoquant tes relations

MONSIEUR R. (suite)
avec le charbonnier; pour faire ça j'ai aussi un témoin: le même que
toi! Alors tu ne recevras jamais un sou!

MADAME R.
Tu serais bien capable de cette bassesse!

MONSIEUR R.
Si tu m'y forces, bien sûr! Et toi de la tienne!

Madame RICAUD regarde son mari pendant un instant,
puis elle secoue la tête. Il y a une petite pause et
puis tous les deux se mettent à rire comme des fous.

Les projecteurs montrant le couple s'éteignent et
en même temps, le feuillage rouge projeté sur la
scène disparaît. On entend de nouveau la valse à
l'accordéon, mais sa mélodie est maintenant déformée,
comme si elle était l'accompagnement musical d'un
cauchemar; puis quelques secondes après, la voix
plaintive de MONIQUE, également quelque peu déformée,
se fait entendre de nouveau.

MONIQUE
Dave! Reviens! Maintenant! Maintenant même! Je ne peux t'attendre une
minute de plus!

XXX TABLEAU

Les lumières se font de nouveau sur le restaurant des RICAUD. Le pri-
temps a fait son apparition. Un store à raies vertes et blanches couvre
une bonne partie des portes d'entrée, ouvertes vers l'intérieur. Sur
le trottoir il y a trois tables dressées et à chaque extrémité, un petit
arbuste est placé dans une caisse peinte en blanc.

La partie de l'édifice qui correspon à l'appartement de MONIQUE est
couverte d'un rideau peint qui représente la façade. L'arbre du coin
revêt un somptueux feuillage printanier. La tenue de MONIQUE est égale-
ment printanière: tailleur de velours noir, chapeau en forme de couronne
fait de petites fleurs roses et retenu par une voilette blanche qui
lui couvre une partie du front.

MONIQUE a les yeux dans ses mains, exactement comme nous l'avons lais-
sée dans la maison de DAVE. La tête inclinée et la voix pleureuse, elle
répète son appel:

MONIQUE
Dave! Ou tu viens à l'instant même, ou je te jure que...

DAVE, vêtu de gris foncé et portant un chapeau à
la Anthony Eden, apparaît soudain derrière elle
(il a dû sortir de derrière l'arbuste) et lui répète:

DAVE
Que quoi? Qu'as-tu derrière la tête? Voyons un peu.

MONIQUE soulève la tête, le voit, et plus avec frayeur qu'étonnement, elle secoue la tête comme quelqu'un qui voudrait se réveiller.

DAVE

J'ai entendu ton appel de New York, et me voici.

MONIQUE

Et maintenant je rêve à voix haute et en public! Mon Dieu! (Elle l'étraint)
Dave! Tu as vraiment tout laissé derrière? L'agence, les commissions d'enquête, ta maison, tout? Est-ce possible? (Ils s'embrassent longuement)

DAVE

Oui, mon amour.

MONIQUE

Et c'est un retour définitif?

MADAME RICAUD sort du fond et les voit.

DAVE

Je dirais plutôt un voyage dans l'inconnu. Mais ça me paraît tellement drôle d'être ici et de voir que l'inconnu est, dans un certain sens, connu! C'est comme si... comme si j'entrais dans une clinique.

MADAME RICAUD s'approche d'eux de grands gestes volubiles.

MADAME R.

Capitaine Smith! Quelle surprise! Quelle joie énorme! Comment allez-vous?

DAVE

(se mettait debout) Chère Madame Rivière! Vous êtes toujours la même. Le temps ne vous a pas marquée.

MADAME R.

Comtesse, je vous félicite. Votre ami est revenu plus galant homme que jamais. Allons-nous déjeuner avec Madame la Comtesse, Monsieur le Capitaine?

DAVE

Je l'espère.

MADAME R.

Bien sûr! Je vous apporte un petit apéritif d'abord, n'est-ce pas? Qu'est-ce que vous prenez?

Il ouvre la bouche pour répondre, mais Madame RICAUD ne le laisse pas faire.

Non, non, ne dites rien. Je me rappelle parfaitement: un martini très sec avec un petit oignon dedans.

DAVE

Oh, Madame Ricard, vous vous rappelez aussi du petit oignon? J'en suis

très touché.
DAVE (suite)

MADAME R.
Vous permettez?

Madame RICAUD se dirige vers le comptoir et prépare les boissons.

MONIQUE
Vous, les Américains, un rien vous émeut, même un petit oignon.

DAVE
(riant) Tu penses? Qu'elle est charmante, cette Madame Rivière.

MONIQUE
Ricaud, pas Rivière. Sois ému si tu veux, mais rappelle-toi des noms correctement. Dis-moi, que s'est-il passé avec Betty?

DAVE
Et bien, regardez-moi dans les yeux, ma chère comtesse. Qu'est-ce que vous en pensez?

MONIQUE
Moi? Rien. Vous avez les yeux les plus inexpressifs du monde. Ce qui n'empêche pas que je vous aime à la folie, cher monsieur.

DAVE
(rit) Dis donc, ton compte, qu'est-ce qu'il est devenu?

MONIQUE
Je n'en sais rien. Il y a six mois qu'il est parti... et c'est comme si la terre l'avait avalé. Mais pour que je puisse être légalement libre, il faut encore des années.

DAVE
Et Chuck? Tu as vu Chuck?

MONIQUE
Au lieu de me poser toutes ces questions, je voudrais plutôt que tu me dises que tu m'aimes un peu.

DAVE
Je vous aime, comtesse de mes rêves inavouables: et s'il m'a été toujours difficile de dire à ma femme "je t'aime", par contre je peux te le dire, toi, tant que je veux.

MONIQUE
Alors, c'est elle que tu aimes, salaud. (Il rit)

Madame RICAUD s'approche de la table et sert les apéritifs à MONIQUE et à DAVE.

MADAME R.

J'apporte le même déjeuner au Capitaine, madame?

DAVE

Oui, s'il vous plaît. Tout ce que madame a choisi a toujours été parfait.

MONIQUE

(fixant DAVE du regard) Je ne suis pas trop sûre de ça.

MADAME R.

(à DAVE) Et maintenant, mon Capitaine, si vous le permettez, je vais dire à M. Ricaud que vous êtes ici.

Elle s'éloigne vers le fond. DAVE prend la main de MONIQUE et la caresse avec sa joue.

MONIQUE

Ne crois pas que je n'ai pas remarqué que tu utilises maintenant le Pepsodent pour te brosser les dents. J'en suis simplement ravi.

DAVE

Oh! Je ferai n'importe quoi pour te faire plaisir, my darling.

MONIQUE

(en buvant) Je trouve incroyable que tu sois là, mon amour, tout à fait incroyable. Naturellement, tu restes ici pour de bon.

DAVE

Oh, je voudrais bien! Mais...

MONIQUE

Mais quoi?

DAVE

Et bien, je crois que je n'ai pas le droit de rester au paradis tandis que d'autres, dans mon pays, se livrent à une dure bataille.

MONIQUE

Quelle bataille? De qui parles-tu? Ceux qui font l'objet d'enquêtes, ceux-là, on les pousse. Quant aux autres... Pour que les gens de ton pays deviennent raisonnables, il est nécessaire qu'ils retrouvent la pauvreté de 1929.

DAVE

(de nouveau énérvé) Et pour que les gens du tien deviennent raisonnables, que faut-il faire, hein?

MONIQUE

(en souriant) Qu'ils raisonnent moins, probablement.

DAVE

Ou bien qu'ils raisonnent un peu plus! Rappelle-toi ce qui s'est passé quand on a imité notre révolution!

MONIQUE

Imité? Imité? Laisse-moi rire!

DAVE

Oui, imité! De la même façon qu'on a copié notre Constitution et qu'on lui a donné le nom pompeux de "Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen"! Tout le monde se moque de nous Américains, mais tout le monde nous copie!

MONIQUE

(sérieuse) Dave chéri, avant que je commence à m'énerver pour de bon, donne-moi un baiser, veux-tu?

DAVE

Mon amour.

Quand MONIQUE et DAVE s'unissent en un long baiser passionné, AGÉNOR arrive et avec un sourire de contentement, s'approche d'eux.

AGÉNOR

Capitain Smith! En jeu...

MONIQUE

Ce baiser était pour l'animal humain, qui m'attire toujours terriblement, et ça pour le cerveau rétréci qui se cache dedans.

MONIQUE lui donne une gifle de toutes ses forces.

AGÉNOR

(au même moment) Feu!

DAVE porte la main à sa joue gauche et tend l'autre main à AGÉNOR.

DAVE

Cette fois, Adalbert, ça a été feu pour de vrai.

AGÉNOR

Agénor, mon Capitaine.

DAVE

Adalbert, Agénor... Quelle différence y-a-t-il? De toute façon, je me suis rappelé que ça commençait par un A.

AGÉNOR

(piqué) Moi aussi je me rappelle que vous êtes du Michigan.

DAVE

Du Minnesota.

AGÉNOR

(avec un petit rire) C'est presque pareil. Ils commencent tous les deux par un M, non?

DAVE

Touché.

AGENOR

Mon Capitaine, avec votre permission.

Il se retire derrière le comptoir.

DAVE

(à MONIQUE) Ton soufflet me fait du mal, tu sais. (Petite pause) Laissons de côté les Américains et les Français, veux-tu? Qu'est-ce que ça peut nous faire? On ne va pas se rendre la vie impossible à cause d'eux, non? Ici, il n'y a que toi et moi, seuls, nus, dans le vaste monde.

MONIQUE

Nus, non, mon chéri. On nous mettrait tout de suite en prison. (DAVE rit) Nous sommes vêtus: vêtus d'orgueil nationaliste, de stéréotypes. Que veux-tu? Le monde est ainsi.

DAVE

Pussy cat, jurons de ne plus parler de la France ni des Etats Unis, d'accord?

MONIQUE

On ne peut pas jurer, Dave. Nous sommes à Paris, entourés d'inscriptions qui disent "Americans Ho Home", et toi, tu arrives des Etats Unis, meurtri par ce qui se passe chez toi. Tu vois bien que ce n'est pas possible de ne pas en parler.

DAVE

Darling! Darling! J'ai besoin de toi! Je te désire comme un fou, mais j'ai aussi besoin de toi!

Il se lève, et lui donne un long baiser. Monsieur RICAUD apparaît et contemple le tableau avec satisfaction; puis il s'approche d'eux d'un air réjouï. AGENOR, à son tour, les regarde avec surprise. DAVE et MONIQUE se séparent lentement.

MONSIEUR R.

Bravo.

DAVE

Ah, bonjour! Comment allez-vous, M. Rivière?

MONSIEUR R.

Très bien, merci, et vous même, Monsieur le Capitaine? J'espère que cette fois-ci ce sera pour toujours.

DAVE

Merci beaucoup.

MONSIEUR R.

Madame la Comtesse, avec la venue de M. le Capitaine, je me suis permis de modifier légèrement votre menu, en ajoutant des cailles à l'Armagnac pour constituer un tout plus équilibré.

MONIQUE

Merci de votre délicatesse, Monsieur Ricaud. Vraiment, le seul endroit où l'on peut encore trouver de l'équilibre, c'est dans un restaurant français.

MONSIEUR R.

Je vous remercie infiniment, Madame la Comtesse.

Il s'incline et sort par le fond. Il y a une pause.
MONIQUE et DAVE soupirent et boivent en silence.

MONIQUE

Bon, la preuve est faite que si nous voulons que notre amour continue, nous devons rester muets pour toujours.

DAVE

(avec un éclair malicieux dans les yeux) J'ai une idée. Envoyons le dîner au diable et allons sur le champ au lit, hein, tu veux, mon amour! Ne me regarde pas comme ça. Tu verras qu'au lit, il n'y a aucun mal-entendu, je te l'assure.

MONIQUE

Aller au lit pourquoi? Pour qu'après avoir fait l'amour j'aie envie de te donner des gifles pour les énormités que tu diras?

DAVE

Qu'est-ce que j'ai dit de mal jusqu'à présent?

MONIQUE

Tu as dit, entre autres, que nous, nous les Français, nous étions en train de vous imiter en tout!

DAVE

Oui, je l'ai dit et je le répète: ce qui n'a pas encore été imité, le sera bientôt!

MONIQUE

Quoi, par exemple?

DAVE

Et bien, par exemple, les "drugstores"!

MONIQUE

Une pharmacie où l'on peut acheter la Bible et la pillule en même temps? On n'est tout de même pas tombé sur la tête.

DAVE

Et les supermarchés!

MONIQUE

Ah oui, là où tout est enveloppé de cellophane, et où les fruits et la verdure sont maquillés! Ça jamais! Nous ici, on aime toucher ce qu'on achète, tu sais?

DAVE

Et les salles de bains! Non seulement vous allez en construire partout, mais vous allez même arriver à vous en servir! Vous appellerez ça un luxe, mais vous arriverez à vous en servir!

MONIQUE

Alors, là, tu la mérites, ta gifle!

DAVE

En disant la vérité, je n'offense ni ne crains personne, comme a dit je ne sais quel héros sud-américain.

MONIQUE

(provocante) Et quoi d'autres encore?

DAVE

Et la manie de changer de voiture tous les ans, et la folie générale de quitter la ville quand il y a deux ou trois jours de fête, et les "blue jeans" et les aliments congelés et les chemises à carreaux et les roulottes qu'on emmène à la campagne... Allons donc! Vous ne serez pas le premier pays à nous imiter.

MONIQUE

Ça, jamais! Jamais!

DAVE

Et les vêtements sports pour jeunes filles, et les calculatrices électroniques, et la publicité omnipuissante, et les chanteurs de "rock an'roll", et les officiers des Relations Publiques - il y en a quelques uns déjà - et la manie de la télévision...

MONIQUE

Mais alors tu crois vraiment que nous sommes des imbéciles?

DAVE

Non, mais c'est inévitable, ma chère.

MONIQUE

Et si, par une métamorphose inattendue du caractère national, cela arrive, et bien nous dirons que chacune de ces innovations est une création du génie français.

DAVE

Ça oui! Ça je suis bien disposé à le croire!

MONIQUE

Alors, tu peux te gonfler d'orgueil devant cette merveilleuse perspective de l'avenir. Ce dernier baiser, Dave... ce baiser, je crois que ça a été enfin la libération.

DAVE

La libération de quoi?

MONIQUE

D'une idée fixe qui m'obsédait: que si je n'étais pas dans tes bras, il ne pouvait pas y avoir d'amour.

DAVE

Monique, je t'en prie!

MONIQUE

(se levant et prenant son sac et ses gants au moment où AGENOR apporte le vin) J'espère que la satisfaction que tu en éprouves t'aidera à mieux digérer - seul - ce qui aurait dû être un inoubliable déjeuner d'amoureux

DAVE

(se levant à son tour) Monique!

MONIQUE

Je m'en vais tout droit au bar du Crillon, chercher un amant qui soit 100 % Français! Je suis enfin libérée après huit ans d'attente!

DAVE pas

Je t'en prie, ne me parle/ainsi, ne me blesse pas. Excuse-moi. J'ai dû dire toutes ces choses-là... parce que... je ne sais pas, peut être, parce que j'ai honte de ce qui se passe chez moi.

MONIQUE

Mais tu l'as dit. Tu aurais dû tourner ta langue dans ta bouche 500 fois avant de le dire! J'ai bien dit, libérée, et si tu continues encore je vais le crier dans la rue! Libérée, oui! C'est fini, c'est fini! (Elle sort en courant suivie de DAVE)

DAVE

Monique! (Pause) Monique!!

Mais il s'arrête dans sa course.

AGENOR

(s'approchant de la table avec la bouteille de vin) Allez-y, mon capitaine, ne la lâchez pas!!

DAVE

(en retournant vers AGENOR) Non, non, c'est inutile! Je voyais bien dans ses yeux que c'était inutile. Peut-être que c'est mieux comme ça.

AGENOR

Pourquoi?

DAVE

Parce que tôt ou tard, j'aurais dû retourner à New York, et c'est mieux que ce soit plus tôt que plus tard.

AGENOR sort en courant vers le fond. DAVE se laisse tomber sur sa chaise et se couvre le visage de ses mains. L'accordéon, invisible, commence à jouer le refrain de la valse. Quand, quelques secondes après, Monsieur et Madame RICAUD arrivent à la table de DAVE, celui-ci n'a pas changé de position.

MONSIEUR R.

Mon Capitaine...

DAVE enlève les mains de son visage, nous découvrant des yeux pleins de larmes. Tout de suite après, il se met debout.

DAVE

Pardon. Vous savez, la poussière du printemps m'irrite terriblement la vue.

MADAME R.

Que voulez-vous! Même le printemps a ses inconvénients. Les roses ont toujours des épines.

DAVE

Voulez-vous déjeuner avec moi? Je me sens tout d'un coup si seul. Je vous en prie.

MADAME R.

(à Monsieur RICAUD) Il nous prie! Tu te rends compte? Il aura fallu qu'un Américain vienne nous rappeler les manières exquises des temps passés.

DAVE

Mon Dieu, Madame Ricaud, ne vous moquez pas de moi!

Ils s'assoient tous les trois.

MONSIEUR R.

Ah, mon Capitaine, comme le monde a changé depuis la guerre!

DAVE

On n'ose pas penser combien. Et il y aura des changements encore, bien sûr. Il arrivera un jour où les gens en auront marre et commenceront à jeter les livres qui parlent de anti-héros et de cloportes et cesseront de voir des films dédiés au sexe et à la violence. Le monde est plein de petits héros que vivent dans la crainte de la destruction totale, mais malgré cela, ils se rasent tous les jours, ils sont aimables

DAVE (suite)

au bureau et, le soir, ils emmènent leurs femmes au cinéma. Si ceux-ci ne formaient pas la majorité, le monde aurait déjà volé en mille éclats.

Les RICAUD rient timidement.

Merci de me tenir compagnie, M. et Mme. Ricaud. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas senti si calme.

Mais son rire furieux le dément. AGENOR contourne la table pour remplir les trois verres de vin blanc.

Un pour toi, Adalbert.

AGENOR s'incline et se sert. Les RICAUD rient ouvertement.

Excusez-moi. Je confonds tous les noms depuis mon arrivée. Mais je sais bien que c'est Ricaud et pas Rivière, Agénor et pas Adalbert.

MONSIEUR R.

Ne vous cassez pas la tête, mon Capitaine. Il est bon parfois que le souvenir transforme un peu les choses.

DAVE

Et après tout, peut-être tout ça n'est qu'un prologue.

MADAME R.

Un prologue?

DAVE

Oui. Une seule vie ne suffit pas - on n'a jamais le temps de réfléchir - on ne contrôle jamais les événements - et puis tout finit trop tôt - Ça n'a pas de sens, la vie. Et elle doit bien avoir un sens.

MADAME R.

En voilà des idées! Vous finirez par croire en Dieu!

DAVE

Dieu nous en garde! Je suis un libéral.

MONSIEUR R.

(levant la voix) Agénor! Apporte-nous le pudding, car il va refroidir! Ça c'est ma grande spécialité, mon orgueil et une chose très sérieuse!

DAVE

Alors, il faudra se concentrer. (Mais il se met à divaguer) Vous vous rappelez la première fois où nous sommes arrivés au restaurant? Quelle nuit! On aurait dit une scène de farce.

Les RICAUD font des gestes d'approbation au milieu de leur fou rire.

Chuck était soulé comme une bourrique, et la première personne qu'on a vue, c'était la Comtesse de Duchesne; (lui a remarqué son sourire, et moi, ses jambes), et quand Agénor s'est approché de notre table et

DAVE (suite)
qu'il a su que j'étais du Minnesota...

Mais leur rire est devenu tellement bruiteux et agaçant qu'on se sent vraiment soulagé quand le rideau tombe.